

KOTAVA Tela Tamefa Golerava

Piskura : Kotava.org gesia ~ ~ www.kotava.org

YON REIZ KE JINAF GOYOLYANYA

Reizak ke Charles Perrault (1697)

Kalkotavaks : Élisabeth Rovall (2013)

*Les Contes de ma mère l'Oye
(Les Contes du Temps Passé)*

Contes de Charles Perrault (1697)

Traduction : Élisabeth Rovall (2013)

Charles Perrault

Yona Rupa, okon Reiz ke Darekeugal

Yunkekseem : Antoine Clouzier

Piskura : Claude Barbin (1697)



1. Listikya decemdon kenibesa
2. Keradjimotikyama
3. Faltalukastkirikye
4. Stazkiraf karvol
5. Diolikya
6. Guboyyama
7. Riquet dem gapuxa
8. Arektikam

Kalkotavaks : Élisabeth Rovall

Tolbelira is tuwadara : Marjorie Waldstein is Sabrina Benkelloun

1. La Belle au bois dormant (texte original)



Il estoit une fois un roi et une reine qui estoient si faschez de n'avoir point d'enfans, si faschez qu'on ne sçauroit dire. Ils allerent à toutes les eaux du monde : vœux, pelerinages, menuës devotions, tout fut mis en œuvre, et rien n'y faisoit. Enfin, pourtant, la reine devint grosse, et accoucha d'une fille. On fit un beau baptesme ; on donna pour maraines à la petite princesse toutes les fées qu'on pust trouver dans le pays (il s'en trouva sept), afin que, chacune d'elles luy faisant un don, comme c'estoit la coustume des fées en ce temps-là, la princesse eust, par ce moyen, toutes les perfections imaginables.

Après les ceremonies du baptesme, toute la compagnie revint au palais du roi, où il y avoit un grand festin pour les fées. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique, avec un estuy d'or massif où il y avoit une cuillier, une fourchette et un couteau de fin or, garnis de diamans et de rubis. Mais, comme chacun prenoit sa place à table, on vit entrer une vieille fée, qu'on n'avoit point priée, parce qu'il y avoit plus de cinquante ans qu'elle n'estoit sortie d'une tour, et qu'on la croyoit morte ou enchantée.

Le roi lui fit donner un couvert ; mais il n'y eut pas moyen de lui donner un estuy d'or massif, comme aux autres, parce que l'on n'en avoit fait faire que sept, pour les sept fées. La vieille crût qu'on la méprisait, et grommela quelques menaces entre ses dents. Une des jeunes fées, qui se trouva auprès d'elle, l'entendit, et, jugeant qu'elle pourroit donner quelque fâcheux don à la petite princesse, alla, dès qu'on fut sorti de table, se cacher derriere la tapisserie, afin de parler la dernière, et de pouvoir réparer, autant qu'il luy seroit possible, le mal que la vieille aurait fait.

Cependant les fées commencerent à faire leurs dons à la princesse. La plus jeune luy donna pour don qu'elle seroit la plus belle personne du monde ; celle d'après, qu'elle auroit de l'esprit comme un ange ; la troisième, qu'elle auroit une grace admirable à tout ce qu'elle feroit ; la quatrième, qu'elle danseroit parfaitement bien ; la cinquième, qu'elle chanteroit comme un rossignol ; et la sixième, qu'elle joueroit de toutes sortes d'instrumens dans la dernière perfection. Le rang de la vieille fée estant venu, elle dit, en branlant la teste, encore plus de dépit que de vieillesse, que la princesse se perceroit la main d'un fuseau et qu'elle en mourroit.

Ce terrible don fit fremir toute la compagnie, et il n'y eut personne qui ne pleurât. Dans ce moment, la jeune fée sortit de derriere la tapisserie, et dit tout haut ces paroles :

« Rassurez-vous, roi et reine, vostre fille n'en mourra pas. Il est vrai que je n'ay pas assez de puissance pour défaire entierement ce que mon ancienne a fait : la princesse se percera la main d'un fuseau ; mais, au lieu d'en mourir, elle tombera seulement dans un profond sommeil. qui durera cent ans, au bout desquels le fils d'un roi viendra la réveiller. »

Le roi, pour tâcher d'éviter le malheur annoncé par la vieille, fit publier aussi tost un Edit par lequel il deffendoit à toutes personnes de filer au fuseau, ny d'avoir des fuseaux chez soy, sur peine de la vie.

Au bout de quinze ou seize ans, le roi et la reine estant allez à une de leurs maisons de plaisance, il arriva que la jeune princesse, courant un jour dans le château, et montant de chambre en chambre, alla jusqu'au haut du donjon, dans un petit galletas où une bonne vieille estoit seule à filer sa quenouille. Cette bonne femme n'avoit point ouï parler des deffenses que le roi avoit faites de filer au fuseau.

« Que faites-vous là, ma bonne femme ? dit la princesse.

— Je file, ma belle enfant, luy répondit la vieille, qui ne la connoissoit pas.

— Ha ! que cela est joli ! reprit la princesse ; comment faites-vous ? Donnez-moy que je voye si j'en ferois bien autant. »

Elle n'eust pas plutost pris le fuseau, que, comme elle estoit fort vive, un peu estourdie, et que d'ailleurs l'arrêt des fées l'ordonnoit ainsi, elle s'en perça la main et tomba évanouie.

La bonne vieille, bien embarrassée, crie au secours : on vient de tous costez ; on jette de l'eau au visage de la princesse, on la délasse, on luy frappe dans les mains. on luy frotte les tempes avec de l'eau de la reine de Hongrie ; mais rien ne la faisoit

revenir.

Alors le roy, qui estoit monté au bruit, se souvint de la prédiction des fées, et, jugeant bien qu'il falloit que cela arrivast, puisque les fées l'avoient dit, fit mettre la princesse dans le plus bel appartement du palais, sur un lit en broderie d'or et d'argent. On eût dit d'un ange, tant elle estoit belle : car son évanouissement n'avoit pas osté les couleurs vives de son teint : ses joues estoient incarnates, et ses lèvres comme du corail ; elle avoit seulement les yeux fermez, mais on l'entendoit respirer doucement : ce qui faisoit voir qu'elle n'estoit pas morte.

Le roi ordonna qu'on la laissast dormir en repos, jusqu'à ce que son heure de se réveiller fust venue. La bonne fée qui luy avoit sauvé la vie en la condamnant à dormir cent ans estoit dans le royaume de Mataquin, à douze mille lieues de là, lorsque l'accident arriva à la princesse ; mais elle en fut avertie en un instant par un petit nain qui avoit des bottes de sept lieues (c'estoit des bottes avec lesquelles on faisoit sept lieues d'une seule enjambée). La fée partit aussi tost, et on la vit, au bout d'une heure, arriver dans un chariot tout de feu, traîné par des dragons. Le roi luy alla presenter la main à la descente du chariot. Elle approuva tout ce qu'il avoit fait ; mais, comme elle estoit grandement prévoyante, elle pensa que, quand la princesse viendrait à se réveiller, elle seroit bien embarrassée toute seule dans ce vieux château. Voicy ce qu'elle fit.

Elle toucha de sa baguette tout ce qui estoit dans ce chasteau (hors le roi et la reine) : gouvernantes, filles-d'honneur, femmes-de-chambre, gentils-hommes, officiers, maîtres d'hostel, cuisiniers, marmitons, galopins, gardes, suisses, pages, valets de pied ; elle toucha aussi tous les chevaux qui estoient dans les Ecuries, avec les palefreniers, les gros mâtins de basse-cour, et la petite Pouffe, petite chienne de la princesse, qui estoit auprès d'elle sur son lit. Dès qu'elle les eust touchés, ils s'endormirent tous, pour ne se réveiller qu'en mesme temps que leur maistresse, afin d'estre tout prests à la servir quand elle en auroit besoin. Les broches mêmes qui estoient au feu, toutes pleines de perdrix et de faisans, s'endormirent, et le feu aussi. Tout cela se fit en un moment : les fées n'estoient pas longues à leur besogne.

Alors le roi et la reine, après avoir baisé leur chere enfant sans qu'elle s'éveillast, sortirent du chasteau, et firent publier des deffenses à qui que ce soit d'en approcher. Ces deffenses n'estoient pas necessaires, car il crut dans un quart d'heure, tout au tour du parc, une si grande quantité de grands arbres et de petits, de ronces et d'épines entrelassées les unes dans les autres, que beste ny homme n'y auroit pû passer ; en sorte qu'on ne voyoit plus que le haut des tours du chasteau, encore n'estoit-ce que de bien loin. On ne douta point que la fée n'eust encore fait là un tour de son métier, afin que la princesse, pendant qu'elle dormiroit, n'eust rien à craindre des curieux.

Au bout de cent ans, le fils du roi qui regnoit alors, et qui estoit d'une autre famille que la princesse endormie, estant allé à la chasse de ce costé-là, demanda ce que c'estoit que des tours qu'il voyoit au-dessus d'un grand bois fort épais. Chacun luy répondit selon qu'il en avoit ouï parler : les uns disoient que c'estoit un vieux chasteau où il revenoit des esprits ; les autres, que tous les sorciers de la contrée y faisoient leur sabbat. La plus commune opinion estoit qu'un ogre y demouroit, et que là il emportoit tous les enfans qu'il pouvoit attraper, pour les pouvoir manger à son aise et sans qu'on le pust suivre, ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du bois.

Le prince ne sçavoit qu'en croire, lors qu'un vieux paysan prit la parole et luy dit :

« Mon prince, il y a plus de cinquante ans que j'ay ouï dire à mon pere qu'il y avoit dans ce chasteau une princesse, la plus belle du monde ; qu'elle y devoit dormir cent ans, et qu'elle seroit réveillée par le fils d'un roy, à qui elle estoit reservée. »

Le jeune prince, à ce discours, se sentit tout de feu ; il crut, sans balancer, qu'il mettroit fin à une si belle aventure, et, poussé par l'amour et par la gloire, il résolut de voir sur le champ ce qui en estoit. A peine s'avança-t-il vers le bois que tous ces grands arbres, ces ronces et ces épines s'écartèrent d'elles-mêmes pour le laisser passer. Il marche vers le chasteau, qu'il voyoit au bout d'une grande avenue où il entra, et, ce qui le surprit un peu, il vit que personne de ses gens ne l'avoit pû suivre, parce que les arbres s'estoient rapprochés dès qu'il avoit esté passé. Il ne laissa pas de continuer son chemin : un prince jeune et amoureux est toujours vaillant. Il entra dans une grande avan-cour, où tout ce qu'il vit d'abord estoit capable de le glacer de crainte. C'estoit un silence affreux : l'image de la mort s'y presentoit par tout, et ce n'estoit que des corps étendus d'hommes et d'animaux qui paroissoient morts. Il reconnut pourtant bien, au nez bourgeonné et à la face vermeille des suisses, qu'ils n'estoient qu'endormis ; et leurs tasses, où il y avoit encore quelques gouttes de vin, monstroient assez qu'ils s'estoient endormis en buvant.

Il passe une grande cour pavée de marbre ; il monte l'escalier ; il entre dans la salle des gardes, qui estoient rangez en haye, la carabine sur l'épaule, et ronflans de leur mieux. Il traverse plusieurs chambres, pleines de gentils-hommes et de dames, dormans tous, les uns debout, les autres assis. Il entre dans une chambre toute dorée, et il voit sur un lit, dont les rideaux estoient ouverts de tous costez, le plus beau spectacle qu'il eut jamais veu : une princesse qui paroissoit avoir quinze ou seize ans, et dont l'éclat resplendissant avoit quelque chose de lumineux et de divin. Il s'approcha en tremblant et en admirant, et se mit à genoux auprès d'elle.

Alors, comme la fin de l'enchantement estoit venuë, la princesse s'éveilla, et, le regardant avec des yeux plus tendres qu'une premiere veuë ne sembloit le permettre :

« Est-ce vous, mon prince ? luy dit-elle ; vous vous estes bien fait attendre. »

Le prince, charmé de ces paroles, et plus encore de la maniere dont elles estoient dites, ne sçavoit comment luy témoigner sa joye et sa reconnoissance ; il l'assura qu'il l'aimoit plus que luy-mesme. Ses discours furent mal rangez ; ils en plurent davantage : peu d'éloquence, beaucoup d'amour. Il estoit plus embarrassé qu'elle, et l'on ne doit pas s'en estonner : elle avoit eu le temps de songer à ce qu'elle auroit à luy dire, car il y a apparence (l'histoire n'en dit pourtant rien) que la bonne fée, pendant un si long sommeil, lui avoit procuré le plaisir des songes agreables. Enfin, il y avoit quatre heures qu'ils se parloient, et ils ne s'estoient pas encore dit la moitié des choses qu'ils avoient à se dire.

Cependant tout le palais s'estoit réveillé avec la princesse : chacun songeoit à faire sa charge ; et, comme ils n'estoient pas tous amoureux, ils mouroient de faim. La dame d'honneur, pressée comme les autres, s'impatienta, et dit tout haut à la princesse que la viande estoit servie. Le prince aida la princesse à se lever : elle estoit tout habillée, et fort magnifiquement ; mais il se garda bien de luy dire qu'elle estoit habillée comme ma mere grand et qu'elle avoit un collet monté ; elle n'en estoit pas moins

belle.

Ils passerent dans un salon de miroirs, et y souperent, servis par les officiers de la princesse. Les violons et les hautbois jouèrent de vieilles pieces, mais excellentes, quoyqu'il y eut près de cent ans qu'on ne les jouast plus ; et, après soupé, sans perdre de temps, le grand aumonier les maria dans la chapelle du chasteau, et la dame-d'honneur leur tira le rideau. Ils dormirent peu : la princesse n'en avoit pas grand besoin, et le prince la quitta, dès le matin, pour retourner à la ville, où son pere devait estre en peine de luy.

Le prince luy dit qu'en chassant il s'estait perdu dans la forest, et qu'il avoit couché dans la hutte d'un charbonnier, qui luy avoit fait manger du pain noir et du fromage. Le roi, son pere, qui estoit bon-homme, le crut ; mais sa mere n'en fut pas bien persuadée, et, voyant qu'il alloit presque tous les jours à la chasse, et qu'il avoit toujours une raison en main pour s'excuser quand il avoit couché deux ou trois nuits dehors, elle ne douta plus qu'il n'eut quelque amourette : car il vécut avec la princesse plus de deux ans entiers, et en eut deux enfans, dont le premier, qui fut une fille, fut nommée l'Aurore, et le second, un fils, qu'on nomma le Jour, parce qu'il paroissoit encore plus beau que sa sœur.

La reine dit plusieurs fois à son fils, pour le faire expliquer, qu'il falloit se contenter dans la vie ; mais il n'osa jamais se fier à elle de son secret : il la craignoit, quoy qu'il l'aimast, car elle estoit de race ogresse, et le roi ne l'avoit épousée qu'à cause de ses grands biens. On disoit même tout bas à la cour qu'elle avoit les inclinations des ogres, et qu'en voyant passer de petits enfans elle avoit toutes les peines du monde à se retenir de se jeter sur eux : ainsi le prince ne lui voulut jamais rien dire.

Mais, quand le roy fut mort, ce qui arriva au bout de deux ans, et qu'il se vit le maistre, il declara publiquement son mariage, et alla en grande ceremonie querir la reine sa femme dans son chasteau. On luy fit une entrée magnifique dans la ville capitale, où elle entra au milieu de ses deux enfans.

Quelque temps après, le roi alla faire la guerre à l'empereur Cantalabutte, son voisin. Il laissa la regence du royaume à la reine sa mere, et luy recommanda fort sa femme et ses enfans ; il devoit estre à la guerre tout l'esté ; et, dès qu'il fut parti, la reine-mere envoya sa bru et ses enfans à une maison de campagne dans les bois, pour pouvoir plus aisément assouvir son horrible envie. Elle y alla quelques jours après, et dit un soir à son maistre d'hôtel :

« Je veux manger demain à mon dîner la petite Aurore.

— Ah ! Madame, dit le maistre d'hôtel...

— Je le veux, dit la reine (et elle le dit d'un ton d'ogresse qui a envie de manger de la chair fraische), et je la veux manger à la sausse Robert. »

Ce pauvre homme, voyant bien qu'il ne falloit pas se jouer à une ogresse, prit son grand cousteau, et monta à la chambre de la petite Aurore : elle avoit pour lors quatre ans, et vint en sautant et en riant se jeter à son col, et luy demander du bon du bon. Il se mit à pleurer : le couteau luy tomba des mains, et il alla dans la basse-cour couper la gorge à un petit agneau, et luy fit une si bonne sausse que sa maistresse l'assura qu'elle n'avoit jamais rien mangé de si bon. Il avoit emporté en même temps la petite Aurore, et l'avoit donnée à sa femme, pour la cacher dans le logement qu'elle avoit au fond de la basse-cour.

Huit jours après, la méchante reine dit à son maistre d'hôtel :

« Je veux manger à mon soupé le petit Jour. »

Il ne répliqua pas, résolu de la tromper comme l'autre fois. Il alla chercher le petit Jour, et le trouva avec un petit fleuret à la main, dont il faisoit des armes avec un gros singe : il n'avoit pourtant que trois ans. Il le porta à sa femme, qui le cacha avec la petite Aurore, et donna, à la place du petit Jour, un petit chevreau fort tendre, que l'ogresse trouva admirablement bon.

Cela estoit fort bien allé jusque là ; mais, un soir, cette méchante reine dit au maistre d'hôtel :

« Je veux manger la reine à la mesme sausse que ses enfans. »

Ce fut alors que le pauvre maistre d'hôtel desespera de la pouvoir encore tromper. La jeune reine avoit vingt ans passez, sans compter les cent ans qu'elle avoit dormi : sa peau estoit un peu dure, quoyque belle et blanche ; et le moyen de trouver dans la ménagerie une beste aussi dure que cela ? Il prit la résolution, pour sauver sa vie, de couper la gorge à la reine, et monta dans sa chambre dans l'intention de n'en pas faire à deux fois. Il s'excitoit à la fureur, et entra, le poignard à la main, dans la chambre de la jeune reine ; il ne voulut pourtant point la surprendre, et il luy dit avec beaucoup de respect l'ordre qu'il avoit reçu de la reine-mere.

« Faites vostre devoir, luy dit-elle en luy tendant le col ; executez l'ordre qu'on vous a donné ; j'irai revoir mes enfans, mes pauvres enfans, que j'ay tant aimez ! » Car elle les croyoit morts, depuis qu'on les avoit enlevez sans luy rien dire.

« Non, non, Madame, lui répondit le pauvre maistre d'hôtel tout attendri, vous ne mourrez point, et vous ne laisserez pas d'aller revoir vos chers enfans ; mais ce sera chez moy, où je les ay cachez, et je tromperay encore la reine, en luy faisant manger une jeune biche en vostre place. »

Il la mena aussitost à sa chambre, où, la laissant embrasser ses enfans et pleurer avec eux, il alla accommoder une biche, que la reine mangea à son soupé, avec le même appetit que si c'eut esté la jeune reine. Elle estoit bien contente de sa cruauté et elle se préparoit à dire au roy, à son retour, que des loups enragez avoient mangé la reine sa femme et ses deux enfans.

Un soir qu'elle rodoit, à son ordinaire, dans les cours et basses-cours du chasteau, pour y halener quelque viande fraische, elle entendit, dans une salle basse, le petit Jour, qui pleuroit parce que la reine sa mere le vouloit faire foüetter, à cause qu'il avoit esté méchant ; et elle entendit aussi la petite Aurore, qui demandoit pardon pour son frere. L'ogresse reconnut la voix de la reine et de ses enfans, et, furieuse d'avoir esté trompée, elle commanda, dès le lendemain matin, avec une voix épouvantable qui

faisoit trembler tout le monde, qu'on apportast au milieu de la cour une grande cuve, qu'elle fit remplir de crapaux, de vipères, de couleuvres et de serpens, pour y faire jeter la reine et ses enfans, le maistre d'hotel, sa femme et sa servante ; elle avoit donné ordre de les amener les mains liées derrière le dos.

Ils estoient là, et les bourreaux se preparent à les jeter dans la cuve, lorsque le roi, qu'on n'attendoit pas si tost, entra dans la cour, à cheval : il estoit venu, en poste et demanda, tout estonné, ce que vouloit dire cet horrible spectacle. Personne n'osoit l'en instruire, quand l'ogresse, enragée de voir ce qu'elle voyoit, se jeta elle-mesme la teste la première dans la cuve, et fut dévorée en un instant par les vilaines bestes qu'elle y avoit fait mettre. Le roi ne laissa pas d'en estre fâché : elle estoit sa mere ; mais il s'en consola bientôt avec sa belle femme et ses enfans.

MORALITÉ

Attendre quelque temps pour avoir un époux
 Riche, bien-fait, galant et doux,
 La chose est assez naturelle :
 Mais l'attendre cent ans, et toujours en dormant,
 On ne trouve plus de femelle
 Qui dormist si tranquillement.
 La fable semble encor vouloir nous faire entendre
 Que souvent de l'hymen les agréables nœuds,
 Pour estre différez, n'en sont pas moins heureux,
 Et qu'on ne perd rien pour attendre.
 Mais le sexe avec tant d'ardeur
 Aspire à la foy conjugale
 Que je n'ay pas la force ny le cœur
 De luy prescher cette morale.

1. La Belle au bois dormant (texte modernisé)	Listikya decemdon kenibesa
<p>Conte : La Belle au bois dormant</p> <p>Il était une fois un Roi et une Reine qui étaient si fâchés de n'avoir point d'enfants, si fâchés qu'on ne saurait dire. Ils allèrent à toutes les eaux du monde, vœux, pèlerinages, menues dévotions ; tout fut mis en œuvre, et rien n'y faisait.</p> <p>Enfin pourtant la Reine devint grosse, et accoucha d'une fille : on fit un beau Baptême ; on donna pour Marraines à la petite Princesse toutes les Fées qu'on pût trouver dans le Pays (il s'en trouva sept), afin que chacune d'elles lui faisant un don, comme c'était la coutume des Fées en ce temps-là, la Princesse eût par ce moyen toutes les perfections imaginables.</p> <p>Après les cérémonies du Baptême toute la compagnie revint au Palais du Roi, où il y avait un grand festin pour les Fées. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique, avec un étui d'or massif, où il y avait une cuiller, une fourchette, et un couteau de fin or, garni de diamants et de rubis. Mais comme chacun prenait sa place à table, on vit entrer une vieille Fée qu'on n'avait point priée parce qu'il y avait plus de cinquante ans qu'elle n'était sortie d'une Tour et qu'on la croyait morte, ou enchantée.</p> <p>Le Roi lui fit donner un couvert, mais il n'y eut pas moyen de lui donner un étui d'or massif, comme aux autres, parce que l'on n'en avait fait faire que sept pour les sept Fées. La vieille crut qu'on la méprisait, et grommela quelques menaces entre ses dents.</p> <p>Une des jeunes Fées qui se trouva auprès d'elle l'entendit, et jugeant qu'elle pourrait donner quelque fâcheux don à la petite Princesse, alla, dès qu'on fut sorti de table, se cacher derrière la tapisserie, afin de parler la dernière, et de pouvoir réparer autant qu'il lui serait possible le mal que la vieille aurait fait.</p>	<p>Reiz : Listikya decemdon kenibesa</p> <p>Konviele lekepon tiyid gazikye is gazikya. Muteskapaf da va mek nazbeik dikiyid, i cugeke muteskaf. Den cugo apkazuxo isu befoltaxo isu abidaxo nobayad ; kotcoba zo koskuyur voxo mecoba daskiyir.</p> <p>Adim soe Gazikya ve genazbalayar, aze va nazbeikya radekayar : ailkeranya dilizeyer ; wetce povakikya va kota diolikya trasiyina koe gola (peroya tiyid), Sersikyama kazawayar ; sedme batugale diolikafa orpa, kota sina va gruta goziliyir nume Sersikya va cuga kotunaca batkane di diyir.</p> <p>Moi fiptem ke ailkera, varaf dositikeem ko gazafa berma dimlapiyir, lize durgapa mu diolikyeem dilizeyer. Kabdu kota sina va cuisaf zoratc zo rundayar, do moavackaf xos, dem foria is irigot is moavaf wed udanaf gu duz is kradipta. Vexe edje kottan benazegayar, guazafa diolikya kolaniyir, i meblikeyena kir medivlaniyisa va rasek num folinon awalkeyesa ok diwedayana.</p> <p>Nume Gazikye va zoratc volmiv ziliyir, vexe kevie kotara va moavackaf xos me mbi ziliyir lecen anton peroy mu peroya diolikya al zo iayad. Guazikya foliyir da zo vliguyur, nume va konaka dratcera wal talgeem puskaceyer.</p> <p>Tana jotafa diolikya pokeon tigisa va ina gildeyer, nume malyedason, da bantan va kona grutaja pu sersikyama di co-ziliyir, moi estura kadim storn va int preyutayar enide ironokon di pulviyir nume va askitina rotura ke guazikya batkane cugon di rodimempayar.</p>

Cependant les Fées commencèrent à faire leurs dons à la Princesse. La plus jeune lui donna pour don qu'elle serait la plus belle du monde, celle d'après qu'elle aurait de l'esprit comme un Ange, la troisième qu'elle aurait une grâce admirable à tout ce qu'elle ferait, la quatrième qu'elle danserait parfaitement bien, la cinquième qu'elle chanterait comme un Rossignol, et la sixième qu'elle jouerait de toutes sortes d'instruments à la perfection.

Le rang de la vieille Fée étant venu, elle dit en branlant la tête, encore plus de dépit que de vieillesse, que la princesse se percerait la main d'un fuseau, et qu'elle en mourrait.

Ce terrible don fit frémir toute la compagnie, et il n'y eut personne qui ne pleurât.

Dans ce moment la jeune Fée sortit de derrière la tapisserie, et dit tout haut ces paroles :

« Rassurez-vous, Roi et Reine, votre fille n'en mourra pas : il est vrai que je n'ai pas assez de puissance pour défaire entièrement ce que mon ancienne a fait. La Princesse se percera la main d'un fuseau ; mais au lieu d'en mourir, elle tombera seulement dans un profond sommeil qui durera cent ans, au bout desquels le fils d'un Roi viendra la réveiller. »

Le Roi, pour tâcher d'éviter le malheur annoncé par la vieille, fit publier aussitôt un Edit, par lequel il défendait à tous de filer au fuseau, ni d'avoir des fuseaux chez soi sous peine de mort.

Au bout de quinze ou seize ans, le Roi et la Reine étant allés à une de leurs Maisons de plaisance, il arriva que la jeune Princesse courant un jour dans le Château, et montant de chambre en chambre, alla jusqu'au haut d'un donjon dans un petit galetas, où une bonne Vieille était seule à filer sa quenouille. Cette bonne femme n'avait point entendu parler des défenses que le Roi avait faites de filer au fuseau.

« Que faites-vous là, ma bonne femme ? dit la Princesse.

- Je file, ma belle enfant, lui répondit la vieille qui ne la connaissait pas.

- Ha ! que cela est joli, reprit la Princesse, comment faites-vous ? Donnez-moi que je voie si j'en ferais bien autant. »

Elle n'eut pas plus tôt pris le fuseau, que comme elle était fort vive, un peu étourdie, et que d'ailleurs l'Arrêt des Fées l'ordonnait ainsi, elle s'en perça la main, et tomba évanouie.

La bonne vieille, bien embarrassée, crie au secours : on vient de tous côtés, on jette de l'eau au visage de la Princesse, on la délace, on lui frappe dans les mains, on lui frotte les tempes avec de l'eau de la Reine de Hongrie ; mais rien ne la faisait revenir.

Alors le Roi, qui était monté au bruit, se souvint de la prédiction des fées, et jugeant bien qu'il fallait que cela arrivât, puisque les fées l'avaient dit, fit mettre la Princesse dans le plus bel appartement du Palais, sur un

Wori diolikya va gruta pu sersikya toz zilyiid. Tela lojotafa getcayar da ina di tiyir tel listik ke tamava ; toleafa da ina di tiyir taskafa dum pumkik ; bareafa da ina va kuca mafelafa ta kotcoba askitina di diyir ; balemeafa da ina kotunon di stuteyer ; alubeafa da ina dum perca di dankayar ; ise teveafa da kan kot gor kotunon di lexuyur.

Siluk ke guazafa diolikya sokis, ina takawidlason kaliyir, aundeson loon dam golde guazuca, da sersikya va nuba kan jepkeda volins di remruyur nume di awalkeyer.

Bata eaftafa gruta va varafa dosita bupasiyir nume kottan toz boreyer.

Bam jotafa diolikya kadimu storn divlaniyir aze va batyona ewa ontinapudon kaliyir :

– Zo karavalduc, Gazikye is Gazikya, nazbeikya me awalketer : tire tí gjarotinsif enide va askiks ke savsikya koton rogriaski. Efe Sersikya va nuba kan jepkeda volins remrutur, vexe lodame awalketer, decemdon anton komodeper, ise artion nazbeikye ke gazik lakitir aze va ina divmodatar.

Gazikye, ta tarutera va volkaca dakteyena gan guazikya, va piskot davon volins sanegayar, kane gakeson va awalkesira, va femura is deneon digira va jepkeda pu kottan kalpouyur.

Arti sanalubda ok santevda, edje Gazikye is Gazikya koe tane sinafe tildexe tigyid, lanviele jotafa Sersikya koe lamone vulteyer, aze mawamawon ticlanison, kal ticak ke trava xuye laniyir, lize koe rinkam guazikyacka va frust antion femuyur. Bantan va meka pulvira va poura ke Gazikye icde femura kan jepkeda al gildeyer.

– Va tokcoba batlize askil, eyyanya ? ~ Sersikya kaliyir.

– Femú, sardya, ~ guazikya me grupesa va ina dulzeyer.

– Ax ! Batcoba tir listapafa, ~ Sersikya dakiyir, ~ tokkane askil ? Zilil enide di wí kase liote co-skú !!

Moida va jepkeda al nariyir, ise larde tiyir blipafa is gariandamafa, ison diolikaf yarduks batinde abdibenplekuyur, ina va nuba volins remruyur nume ve krezyer.

Guazikya, toktepena, iegason greledayar : korik kotlizu artlanid, lava mo vola ke sersikya zo mimar, ina zo gricualar, intaf nubeem zo tazer, myetceem kan lava ke Gazikya ke Magyara zo pragar ; vexe mecoba va ina divmodayar.

Bam Gazikye, ticlaniyise yoke lor, va diolikaf abdikaliks setikeyer, ise rabateyeson da batcoba al sokiyr inde diolikya al larbudayad, va Sersikya ko tela lolistafa kraba ke berma, mo ilava dem moavafa is

lit en broderie d'or et d'argent. On eût dit d'un Ange, tant elle était belle ; car son évanouissement n'avait pas ôté les couleurs vives de son teint : ses joues étaient incarnates, et ses lèvres comme du corail ; elle avait seulement les yeux fermés, mais on l'entendait respirer doucement, ce qui montrait bien qu'elle n'était pas morte.

Le Roi ordonna qu'on la laissât dormir, jusqu'à ce que son heure de se réveiller fût venue.

La bonne Fée qui lui avait sauvé la vie, en la condamnant à dormir cent ans, était dans le Royaume de Mataquin, à douze mille lieues de là, lorsque l'accident arriva à la Princesse ; mais elle en fut avertie en un instant par un petit Nain, qui avait des bottes de sept lieues (c'était des bottes avec lesquelles on faisait sept lieues d'une seule enjambée).

La Fée partit aussitôt, et on la vit au bout d'une heure arriver dans un chariot tout de feu, traîné par des dragons. Le Roi lui alla présenter la main à la descente du chariot. Elle approuva tout ce qu'il avait fait ; mais comme elle était grandement prévoyante, elle pensa que quand la Princesse viendrait à se réveiller, elle serait bien embarrassée toute seule dans ce vieux Château.

Voici ce qu'elle fit : elle toucha de sa baguette tout ce qui était dans ce Château (hors le Roi et la Reine), Gouvernantes, Filles d'Honneur, Femmes de Chambre, Gentilshommes, Officiers, Maîtres d'Hôtel, Cuisiniers, Marmitons, Galopins, Gardes, Suisses, Pages, Valets de pied ; elle toucha aussi tous les chevaux qui étaient dans les Ecuries, avec les Palefreniers, les gros mâtins de basse-cour, et Pouffe, la petite chienne de la Princesse, qui était auprès d'elle sur son lit.

Dès qu'elle les eut touchés, ils s'endormirent tous, pour ne se réveiller qu'en même temps que leur Maîtresse, afin d'être tout prêts à la servir quand elle en aurait besoin : les broches mêmes qui étaient au feu toutes pleines de perdrix et de faisans s'endormirent, et le feu aussi. Tout cela se fit en un moment ; les Fées n'étaient pas longues à leur besogne.

Alors le Roi et la Reine, après avoir embrassé leur chère enfant sans qu'elle s'éveillât, sortirent du Château, et firent publier des défenses à qui que ce soit d'en approcher. Ces défenses n'étaient pas nécessaires, car il crût dans un quart d'heure tout autour du parc une si grande quantité de grands arbres et de petits, de ronces et d'épines entrelacées les unes dans les autres, que bête ni homme n'y aurait pu passer : en sorte qu'on ne voyait plus que le haut des Tours du Château, encore n'était-ce que de bien loin. On ne douta point que la fée n'eût encore fait là un tour de son métier, afin que la princesse, pendant qu'elle dormirait, n'eût rien à craindre des Curieux.

Au bout de cent ans, le Fils du Roi qui régnait alors, et qui était d'une autre famille que la Princesse endormie, étant allé à la chasse de ce côté-là, demanda ce que c'était que ces Tours qu'il voyait au-dessus d'un grand bois fort épais ; chacun lui répondit selon qu'il en avait ouï parler.

Les uns disaient que c'était un vieux Château où il revenait des Esprits ; les autres que tous les Sorciers de

diigavafa fidexa, volmiv rundayar. Ina nuvelayar pumkik, loeke tiyir listafa ; lecen krezero va blifa kseva ke inaf biak me al deswayar : tcoreem tiyir cotkeraf, ise kutceem dum drak ; ina anton itabudeyer, voxe gildenon gandimiyir, nume batcoba nedickiyir da ina me tiyir awalkafa.

Gazikya dirgayar da kottan di iskeyer da ina keniber, vieli bartiv ke divmodera artfir.

Diolikyanya bligiwayasa lanzayason da ina decemdon keniber, koe Mataquin Gazaxo tigiyr, arte san-tol-decitoya lieue soluma, viele Sersikya zo waltayar ; vexe ina gan klodikam fure zo walzeyer ; bantan tiyir vagekiraf gu stazeem vas peroya lieue soluma (tanboron rodefaskis va peroya lieue soluma).

Diolikya vere mallapiyir, aze arti tanoy bartiv koe teyesa edava impana gan konako munestiko artlapiyir. Gazikye ba divdiremara va nuba atoeyer. Ina va kotcoba askiyina vanovayar ; vexe larde tiyir xelkasapafa, trakuyur da viele Sersikya di divmodeyer, antafa koe bate guazafe lamone, di zo toktepeyer.

Acum ina askiyir : kan taksul va kotcoba tigisa koe bate lamone (vaxe Gazikye is Gazikya) uzayar : va kot gaasik isu poroluikyama isu mawakwik isu oluik isu fayik isu kwokilik isu burmotasik isu rekledik isu givaburesik isu susik isu swizik isu oluasardik isu dositakwik ; va kot okol tigus koe okolxe dere uzayar : va dere doon kot okolropesik isu vakolap ke kusk is Pouffe, vakolyama ke Sersikya pokeon tigisa moe ilava.

Biwe al uzayar, pune kot sin ve komodeyed ; bro milviele Sersikya oxam di divmodeyed enide batinde di djuprozaniyid viele ina di olegayar. Dace fokev kotraf gu tcol is tovok iste tey ve komodeyed, is dere tey. Kotcoba va vulama tiskiyir : diolikya sotiyir tcilafa gu kobara.

Bam Gazikye is Gazikya, dabluyuson va abegaf nazbeik medivmodeyes, va lamone divlakiyid, aze va pourayarduks volmiv sanegayad enide metan di govanlaniyir. Mana poura me tiyir adrafa, lecen aname lurd bad bartivamu, jontika aala isu indiva is yona aotcafa toresta atripiyid eke mek sulem ok ayik co-remlaniyir ; batinde konak ticak ke rasek ke lamone wan zo rowiyid, is anton pokuon. Metan etrakayar da diolikya va exavasega al skuyur enide Sersikya, edje di kenibeyer, va mecoba gu kon rilitik di kivayar.

Arti decemda, Nazbeikye ke gazik batugale gazas is tis vey yasa arafa gu tela ke kenibesa sersikya, moneon tcabaneson, eruyur dacoba tiyid batyon rasek rowin vamoe vapafi mikacipi ; kottan sedme intyon gildeks dulzeyer oke me.

Konaktan kaliyid da sin tiyid ke guazafe lamone lize swaviko dimfiyid ; artan da diwedikeem ke coyunta va

la contrée y faisaient leur sabbat. La plus commune opinion était qu'un Ogre y demeurait, et que là il emportait tous les enfants qu'il pouvait attraper, pour pouvoir les manger à son aise, et sans qu'on le pût suivre, ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du bois.

Le Prince ne savait qu'en croire, lorsqu'un vieux Paysan prit la parole, et lui dit :

« Mon Prince, il y a plus de cinquante ans que j'ai entendu dire de mon père qu'il y avait dans ce Château une Princesse, la plus belle du monde ; qu'elle devait y dormir cent ans, et qu'elle serait réveillée par le fils d'un Roi, à qui elle était réservée. »

Le jeune Prince à ce discours se sentit tout de feu ; il crut sans hésiter qu'il mettrait fin à une si belle aventure ; et poussé par l'amour et par la gloire, il résolut de voir sur-le-champ ce qu'il en était.

À peine s'avança-t-il vers le bois, que tous ces grands arbres, ces ronces et ces épines s'écartèrent d'eux-mêmes pour le laisser passer : il marcha vers le Château qu'il voyait au bout d'une grande avenue où il entra, et ce qui le surprit un peu, il vit que personne de ses gens ne l'avait pu suivre, parce que les arbres s'étaient rapprochés dès qu'il avait été passé.

Il continua donc son chemin : un Prince jeune et amoureux est toujours vaillant. Il entra dans une grande avant-cour où tout ce qu'il vit d'abord était capable de le glacer de crainte : c'était un silence affreux, l'image de la mort s'y présentait partout, et ce n'était que des corps étendus d'hommes et d'animaux, qui paraissaient morts. Il reconnut pourtant bien au nez bourgeonné et à la face vermeille des Suisses qu'ils n'étaient qu'endormis, et leurs tasses, où il y avait encore quelques gouttes de vin, montraient assez qu'ils s'étaient endormis en buvant.

Il passe une grande cour pavée de marbre, il monte l'escalier, il entre dans la salle des Gardes qui étaient rangés en haie, l'arme sur l'épaule, et ronflants de leur mieux. Il traverse plusieurs chambres pleines de Gentilshommes et de Dames, dormant tous, les uns debout, les autres assis ; il entre dans une chambre toute dorée, et il vit sur un lit, dont les rideaux étaient ouverts de tous côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu : une Princesse qui paraissait avoir quinze ou seize ans, et dont l'éclat resplendissant avait quelque chose de lumineux et de divin.

Il s'approcha en tremblant et en admirant, et se mit à genoux auprès d'elle. Alors comme la fin de l'enchantement était venue, la Princesse s'éveilla ; et le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première vue ne semblait le permettre :

« Est-ce vous, mon Prince ? Lui dit-elle, vous vous êtes bien fait attendre. »

Le prince, charmé de ces paroles, et plus encore de la manière dont elles étaient dites, ne savait comment lui témoigner sa joie et sa reconnaissance ; il l'assura qu'il l'aimait plus que lui-même. Ses discours furent mal rangés, ils en plurent davantage : peu d'éloquence, beaucoup d'amour. Il était plus embarrassé qu'elle, et l'on ne doit pas s'en étonner ; elle avait eu le temps de

koka batlize kabelcayar. Tel lonobaf trakuray tiyir da gulamolejrik sokeyer ise va kot rogralomben rumeik batliz vanbureyer enide delvejon di rotestuyur, ise metan va in rotonkayar lecen ant in va aalxo gruremlaniyir.

Sersikye me grupeyer va coba gofoliyir, viele guazaf tawadayik kopulviyir, kalison :

– Sersikany, weti loon alubsanda, al gildé va gadikye kalise da koe bate lamone tela lolistafa sersikya ke tamava tigiyyir, ise da decemdon di kenibeyer aze gan ickrileyembe gazafe nazbeikye zo divmodatar.

Jotafe sersikye yoke bata dewitca ve pesteyer teykirapafe ; meklabuson ve laneyer da va bata stuvanya di tenekayar ; ise vanplatine gan rena is aliuca, gorayar da va tira ke coba vere wiyir.

Van aalxo biwe abdukiyyir, viele kot aalap isu indivolk isu toresta miv mangiyid enide di roremlakiyyir. Van lamone wine arte ikpapa lakiyyir aze kolaniyyir. Zo akoyemer wison da mel inaf dositik al roradimelaniyyir lecen, moida inafa remlakira, aal va sint al vanniyid.

Kle wan laniyyir : jotaf is renas sersik sotir laspedaf. Ko taneaf kusk kolaniyyir lize kotcoba taneon wina kovudason rotoprasiyyir : tiyir kultaf amlit, ewava ke awalk kotlize awiyyir, ise kotlize senyeso alto ke ayik nutis awalkeyes oku sulem tigiyyid. Wori, yoke sinaf geiltanaf pez is sirendaf lesay, karavotayar da swizik anton kenibeyed, ise bilaga, lize konak vorolk wan tigiyyid, nedickiyid da ulison al komodeyed.

Va kuskap lumekiraf gu trilna kaiklanir, va fogelom ticlanir, ko susikafa bonta kolanir lize susik gleidakoron tigid, ton ervo keve epita, ise iptokapad. Va konaka mawa remlanir, i va kotrafa gu kenibese ranyese ok debanyese oluikye isu oluikya ; ko moavayapafa mawa kolanir, aze moe ilava dem koton fenkuyuna marwida, va batvieli tela lolistafa disukexa wir : va sersikya nutisa sanalubdafa ok santevdafa is dem draydesa sizunta dimstaksesa va afie is lore.

Skotcason is mafelason vanlaniyyir, aze pok ina badenyayar. Bam larde tena ke diweda su sokiyyir, Sersikya ve divmodeyer ; aze kan krenugarsaf iteem damo taneafa wira, va ine disukeyer :

– Kas til, rin, jinaf Sersik ? ~ kaliyyir, ~ al askil da jontikedje ké.

Sersikye, mempene gan batyona ewa is moekote sinafa kalirinda, me grupeyer kane va intafa daava is muntuca rovutayar ; ravaldayar da va ina lodam int renayar. Inafa dewitca zo slemajar, nume loon puveyer : uiveansafa vox jontika rena. Loon dam ina zo toktepeyer, ise me zo gevat ; va coba kalitina gibemodovayar, lecen lavion (beka rupa mekon icdeon pulvir) diolikiyanya va

songer à ce qu'elle aurait à lui dire, car il y a apparence (l'Histoire n'en dit pourtant rien) que la bonne fée, pendant un si long sommeil, lui avait procuré le plaisir des songes agréables. Enfin il y avait quatre heures qu'ils se parlaient, et ils ne s'étaient pas encore dit la moitié des choses qu'ils avaient à se dire.

Cependant tout le Palais s'était réveillé avec la princesse ; chacun songeait à faire sa charge, et comme ils n'étaient pas tous amoureux, ils mouraient de faim ; la Dame d'honneur, pressée comme les autres, s'impatienta, et dit tout haut à la Princesse que la viande était servie.

Le Prince aida la Princesse à se lever ; elle était tout habillée et fort magnifiquement ; mais il se garda bien de lui dire qu'elle était habillée comme ma grand-mère, et qu'elle avait un collet monté : elle n'en était pas moins belle.

Ils passèrent dans un Salon de miroirs, et y soupèrent, servis par les Officiers de la Princesse ; les Violons et les Hautbois jouèrent de vieilles pièces, mais excellentes, quoiqu'il y eût près de cent ans qu'on ne les jouât plus ; et après souper, sans perdre de temps, le grand Aumônier les maria dans la Chapelle du Château, et la Dame d'honneur leur tira le rideau : ils dormirent peu, la Princesse n'en avait pas grand besoin, et le Prince la quitta dès le matin pour retourner à la Ville, où son Père devait être en peine de lui.

Le Prince lui dit qu'en chassant il s'était perdu dans la forêt, et qu'il avait couché dans la hutte d'un Charbonnier, qui lui avait fait manger du pain noir et du fromage. Le Roi son père, qui était bon homme, le crut, mais sa Mère n'en fut pas bien persuadée, et voyant qu'il allait presque tous les jours à la chasse, et qu'il avait toujours une raison pour s'excuser, quand il avait couché deux ou trois nuits dehors, elle ne douta plus qu'il n'eût quelque amourette : car il vécut avec la princesse plus de deux ans entiers, et en eut deux enfants, dont le premier, qui fut une fille, fut nommée l'Aurore, et le second un fils, qu'on nomma le Jour, parce qu'il paraissait encore plus beau que sa sœur.

La Reine dit plusieurs fois à son fils, pour le faire s'expliquer, qu'il fallait se contenter dans la vie, mais il n'osa jamais lui confier son secret ; il la craignait quoiqu'il l'aimât, car elle était de race Ogresse, et le roi ne l'avait épousée qu'à cause de ses grands biens ; on disait même tout bas à la Cour qu'elle avait les inclinations des Ogres, et qu'en voyant passer de petits enfants, elle avait toutes les peines du monde à se retenir de se jeter sur eux ; ainsi le Prince ne voulut jamais rien dire.

Mais quand le Roi fut mort, ce qui arriva au bout de deux ans, et qu'il se vit le maître, il déclara publiquement son Mariage, et alla en grande cérémonie chercher la Reine sa femme dans son Château.

On lui fit une entrée magnifique dans la Ville Capitale, où elle entra au milieu de ses deux enfants. Quelque temps après, le Roi alla faire la guerre à l'Empereur Cantalabutte son voisin. Il laissa la Régence du Royaume à la Reine sa mère, et lui recommanda vivement sa femme et ses enfants : il devait être à la guerre tout l'Été, et dès qu'il fut parti, la Reine-Mère envoya sa Bru et

puve va modovaranya remi inafa keniberapa al tiskayar. Adim sin mali balemoy bartiv pu sint pulviyid voxé va acku ke kotcoba gokalina men al kaliyid.

Wori varafe lamone milvulon gu sersikya al divmodeyer ; kottan anton trakuyur da va intafi fli goksubeyer, vexe larde me tiyir renas, aelawalkeyer ; Poroluikya, kerujafa dum kot artan, braldeyer, nume pu sersikya ontinapudon kaliyir da atela su zo zanoluyur.

Sersikye pomayar enide sersikya ranyayar ; tiyir koton is cuisapon vageyena ; vexe ine vol djukaliyir da ina tiyir vagekirafa dum veygadikya, ise da va bergokap diskiiyir : soe tiyir listafa.

Sin ko elzabonta laniyid aze sielestuyud, zanin gan konak fayik ke sersikya ; dingelt is bamka va yona guazafa vox donafa lexaxa zirseyed, beka mali mon decemda sina mea zo zirseyed ; aze kaiki sielestura, meaeskeson, Gertapik koe amuda ke lamone va sin kureyer, aze Poroluikya va ilavamarwida impayar. Sin abicedje kenibeyed : Sersikya me godekenibeyer, ise Sersikye mali gazda va ina buluyur enide ko widava di dimlakiyir, lize gadikye golde ine goneveyer.

Sersikye pu in kaliyir da tcabaneson koe aalxo al egluyur, aze koe kirka ke yeldiasik al kenibeyer, da va ebeltabeg is bluda al estuyur. Gazik gadikye, tise kiewik, foliiyir, vexe gadikya zo kobuivenseyer, aze rabateson da ine ta tcabanera riwe kotvielon mallakiyir ise kotviele va kona lazava nekisa va mielafa tiskira dive lamone trasiyir, mea etrakayar da ine koninde fiaeyer : kire remi loa toloya tanda do sersikya bliyir, nume va toloy nazbeik veyon dikiiyir : taneaf tiyir velikya, yoltkirafa gu Aurore (Vanawalt), ise toleaf pinikye, yoltayane gu Jour (Afiz) lecen nutiyir listarsaf loon dam berik.

Enide inaf nazbeik adim co-pebuyur, Gazikya konakviele kaliyir da ageltuca sotir tela zolonaca ke blira, vexe in va intafa birga meviele rovebodyayar ; va ina kivayar neke renayar, lecen ina tiyir ke gulamoleddjikafa zaava, ise Gazikye anton yoke inaf kiewegeemap al kureyer ; konak aboyik omapudon dace kaliyid da ina tiyir zoedjafa dum gulamoleddjik, nume wison va pokolanis rumeik, giflecupuyur da vaon me moebiduyur ; batdume Sersikye meviele djuwelidayar.

Vexe viele Gazikye ve awalkeyer, arti tolda, nume ine vanpiyir feliiik, va intafa kurera saneon dakteyer, aze va kurenik ko inafe lamone fiptapon kevlakiyir.

Cuisafa kolakira va keluwidava zo askiyir liz ina wale toloy nazbeik koluyur. Vanion, Gazikye ta geja kev Cantalabutte ginik vegungik mallakiyir. Va ikagazara va gazaxo pu Gazikya gadik iskeyer ise va intaf kurenik isu nazbeikeem juikepeyer. Va kotaf idulugal gejason tiskiiyir, voxé moida al mallakiyir, Gadagazikya va ikanazbeikya is nazbeikeem ko trapovama koe aalxo stakseyer enide va

ses enfants à une maison de campagne dans les bois, pour pouvoir plus aisément assouvir son horrible envie.

Elle y alla quelques jours après, et dit un soir à son Maître d'Hôtel :

« Je veux manger demain à mon dîner la petite Aurore.

- Ah ! Madame, dit le Maître d'Hôtel.

- Je le veux, dit la Reine (et elle le dit d'un ton d'Ogresse qui a envie de manger de la chair fraîche), et je veux la manger à la Sauce-robert. »

Ce pauvre homme, voyant bien qu'il ne fallait pas se jouer d'une Ogresse, prit son grand couteau, et monta à la chambre de la petite Aurore : elle avait alors quatre ans, et vint en sautant et en riant se jeter à son cou, et lui demander du bonbon.

Il se mit à pleurer, le couteau lui tomba des mains, et il alla dans la basse-cour couper la gorge à un petit agneau, et lui fit une si bonne sauce que sa Maîtresse l'assura qu'elle n'avait jamais rien mangé de si bon. Il avait emporté en même temps la petite Aurore, et l'avait donnée à sa femme pour la cacher dans le logement qu'elle avait au fond de la basse-cour.

Huit jours après, la méchante Reine dit à son Maître d'Hôtel :

« Je veux manger à mon souper le petit Jour. »

Il ne répliqua pas, résolu de la tromper comme l'autre fois ; il alla chercher le petit Jour, et le trouva avec un petit fleuret à la main, dont il faisait des armes avec un gros Singe : il n'avait pourtant que trois ans. Il le porta à sa femme qui le cacha avec la petite Aurore, et donna à la place du petit Jour un petit chevreau fort tendre, que l'Ogresse trouva admirablement bon.

Cela avait fort bien été jusque-là, mais un soir cette méchante Reine dit au Maître d'Hôtel : « Je veux manger la Reine à la même sauce que ses enfants. » Ce fut alors que le pauvre maître d'hôtel désespéra de pouvoir encore la tromper. La jeune Reine avait vingt ans passés, sans compter les cent ans qu'elle avait dormi : sa peau était un peu dure, quoique belle et blanche ; et le moyen de trouver dans la Ménagerie une bête aussi dure que cela ?

Il prit la résolution, pour sauver sa vie, de couper la gorge à la reine, et monta dans sa chambre, dans l'intention de n'en pas faire à deux fois ; il s'excitait à la fureur, et entra le poignard à la main dans la chambre de la jeune reine. Il ne voulut pourtant point la surprendre, et il lui dit avec beaucoup de respect l'ordre qu'il avait reçu de la Reine-Mère.

« Faites votre devoir, lui dit-elle, en lui tendant le cou ; exécutez l'ordre qu'on vous a donné ; j'irai revoir mes enfants, mes pauvres enfants que j'ai tant aimés » ; car elle les croyait morts depuis qu'on les avait enlevés sans rien lui dire.

« Non, non, Madame, lui répondit le pauvre maître d'hôtel tout attendri, vous ne mourrez point, et vous pourrez revoir vos chers enfants, mais ce sera chez moi

intafa kultafa djumera lodrikon di rogardieyer.

Arti konak viel lapiyir aze, lansielon, pu intaf kwokilik kaliyir :

– Ba sielestura va velafe Aurore direvielon djumestú !!

– Ax ! Weltikya, ~ kwokilik kaliyir.

– Djumé, xay !! ~ Gazikya kaliyir (kalison kan gulamoledjikaf kom djumestus va iewaf cot), ~ ise va ine valton gu Sauce-Robert djumestú !!

Bat kimtik, zolteckeson da va gulamoledjik me di rotafuyur, va wedap nariyir aze va mawa ke velafe Aurore ticlaniyir : ine batviele tiyir balemdafe ise grableson is kipeson ben inafa berga ipeyer ise va fage eruyur.

Ine toz boreyer nume wed kou nuba lubeyer ; acum ko wilxo laniyir aze va larida ke namulolocam gabeyer ; aze va kiewapaf valt epuyur eke Gazikya ravaldayar da va lokiewaf estuks meveli al estuyur. Miledje in va velafe Aurore al ilbureyer aze pu kurenik al ziliyir enide bantelya ko intafa vreda ludevon ice wilxo di palseyer.

Arti anyustda, ikorafa Gazikya pu kwokilik kaliyir :

– Ba sielestura va velaf Jour djumestú, xay !!

In me fargukayar, elvaf da va ina dum daretomon fu ortayar ; va velaf Jour kevlaniyir, nume va in nubegas va dugam is va int funtes do pwertaf jidol nek tis anton bardaf, trasiyir. Va in pu kurenik pases do velafe Aurore, bureyer. Va mildapaf deaxolocam ikaon ziliyir. Gulamoledjikya di krupteyer da in tiyir kiewapaf.

Batvieli kotcoba al guyundeckeyer, vexe lansielon bata ikorafa gazikya pu kwokilik kaliyir : « Va jotafa Gazikya do milaf valt dam inaf nazbeikeem djumestú, xay !! » Bam kimtaf kwokilik gripokoleyer da di rovesteyer. Jotafa Gazikya tiyir loon tolsandafa, mepatason va kenibeyesa decemda : inafa alma tiyir olgamafa nek listafa is batakafa ; ise tokkane in va lidolgaf bonol vanmiau sulemxo di rotrasiyir ?

Ta giwara va intafi bli gorayar da va gazikya di laridagabeyer, nume ko mawa ticlaniyir, xialason da meundeson davon di klibuyur ; va int yatkon lulayar, aze do wedok koe nuba ko mawa kolaniyir. Wori me djumakoyeyer, acum va intafa dirgara kazawayana gu Gadagazikya tarkapason kaliyir.

– Va intafi goni koskul, ~ ina takasotceson kaliyir ; ~ va rinafa kazawayana dirgara skol !! Va jinaf nazbeikeem batinde tolwití, i va kimtaf nazbeikeem cugeke renayan ! ~ lecen foliyir da sin tiyid awalkeyes kalida mekalimbon al zo kigdeyed.

– Me, volgue, Weltikya, ~ tukrenugapayan kimtaf kwokilik dulzeyer, me awalketel, nume va abegaf nazbeikeem rotolwil, vexe batcoba dene jin titir lize va in

où je les ai cachés, et je tromperai encore la Reine, en lui faisant manger une jeune biche en votre place. »

Il la mena aussitôt à sa chambre, où la laissant embrasser ses enfants et pleurer avec eux, il alla accommoder une biche, que la Reine mangea à son souper, avec le même appétit que si c'eût été la jeune Reine. Elle était bien contente de sa cruauté, et elle se préparait à dire au Roi, à son retour, que les loups enragés avaient mangé la Reine sa femme et ses deux enfants.

Un soir qu'elle rôdait comme d'habitude dans les cours et basses-cours du Château pour y humer quelque viande fraîche, elle entendit dans une salle basse le petit Jour qui pleurait, parce que la Reine sa mère le voulait faire fouetter, parce qu'il avait été méchant, et elle entendit aussi la petite Aurore qui demandait pardon pour son frère.

L'Ogresse reconnut la voix de la Reine et de ses enfants, et furieuse d'avoir été trompée, elle commanda dès le lendemain au matin, avec une voix épouvantable, qui faisait trembler tout le monde, qu'on apportât au milieu de la cour une grande cuve, qu'elle fit remplir de crapauds, de vipères, de couleuvres et de serpents, pour y faire jeter la Reine et ses enfants, le Maître d'Hôtel, sa femme et sa servante : elle avait donné ordre de les amener les mains liées derrière le dos.

Ils étaient là, et les bourreaux se préparaient à les jeter dans la cuve, lorsque le Roi, qu'on n'attendait pas si tôt, entra dans la cour à cheval ; il était venu en poste, et demanda tout étonné ce que voulait dire cet horrible spectacle ; personne n'osait l'en instruire, quand l'Ogresse, enragée de voir ce qu'elle voyait, se jeta elle-même la tête la première dans la cuve, et fut dévorée en un instant par les vilaines bêtes qu'elle y avait fait mettre.

Le Roi ne put s'empêcher d'en être fâché, car elle était sa mère ; mais il s'en consola bientôt avec sa belle femme et ses enfants.

MORALITÉ

Attendre quelque temps pour avoir un époux,
Riche, bien fait, galant et doux,
La chose est assez naturelle,
Mais l'attendre cent ans, et toujours en dormant,
On ne trouve plus de femelle,
Qui dormit si tranquillement.
La Fable semble encor vouloir nous faire entendre
Que souvent de l'Hymen les agréables nœuds,
Pour être différés, n'en sont pas moins heureux,
Et qu'on ne perd rien pour attendre ;
Mais le sexe avec tant d'ardeur,
Aspire à la foi conjugale,
Que je n'ai pas la force ni le cœur,
De lui prêcher cette morale.

al palsé, ise jupason da ina va wocolya ika rin estutur, va Gazikya dere ortatá.

Va ina kal mawa fure stayar, ise edje ina va toloy nazbeik kutcayar ise do sin boreyer, va wocolya vandelvejayar. Gazikya ba sielestura estuyur, kan mola milafa gu tela co-tisa ede va jotafa Gazikya co-askiyir. Tiyir valeapafa gu intafa udutuca, ise egadayar da pu Gazikya ba dimlakira di kaliyir da akolerses idatool va Gazikya is toloy nazbeik al estuyud.

Lansielon, edje koe yon kusk ke lamone isu wilxo gilaskison mwarneyer enide va kona iewafa atela lasengeyer, kou omafa bonta va velaf Jour ve gildeyer, i va bores lecen gazafa gadikya va in tiyis ikoraf volmiv djumustayar, ise va velafe Aurore ixedase va berikye dere gildeyer.

Gulamoledjikya va puda ke Gazikya isu ke inyon nazbeik pilkomodayar, nume yatkafa da al zo tafuyur, kan puda skotcasisa va kottan, direrielon dirgayar da va bletap ist kusk di zo vanbureyer. Gu gemu is zamyala is kwala is jontikare perake volmiv kopleyer, enide Gazikya is inaf nazbeikeem is kwokilik is inaf kurenik isu zanisik di zo komimayad : al granseyer da ton nubeem gluyayan kadime ge zo vanstayad.

Batlize tigiyyid, ise tiglik va sin djuprokobletayad viele Gazikye, mekene ixam, va kusk moe okol kolakiyir ; aze akoyepene eruyur va coba bata kultafa disukexa sagedalayar ; metel va ine rovegivayar, viele Gulamoledjik, riyomes wison va mancoba, ton taneon taka va blet miv ipeyer nume gan aklaf sulemeem inton plekuyun tanvulon zo vumbeyer.

Gazikye volins zo rovemibuyur lecen in tiyir gadikya ; vexé do listaf kurenik is nazbeikeem fure vinuweyer.

LIDOK

Ede kontan ta kurenik konakedje ker,
I ta kulaf is ubaf is durimaf is zijnaf,
Mancoba tir tuwavackafa,
Vexe ede decemdon ker, ise kenibeson,
Va ayikya kenibesa lieke aulon,
Mea re di trasir.
Kuda pu min dere nusugdalar
Da konakviele webokanya ke rena,
Tid kalapafa nek obukayana,
Ise kontan keson volwar ;
Voxe ikra va kurerasok
Lujapon djukutrasir,
Eke va meko po isu takra dí,
Dume me tujdé va bat lidok.

2. Le Petit Chaperon rouge (texte original)



Il estoit une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eut sçû voir ; sa mere en estoit folle, et sa mere-grand plus folle encore. Cette bonne femme luy fit faire un petit chaperon rouge, qui lui seïoit si bien que partout on l'appelloit le petit Chaperon rouge.

Un jour, sa mere, ayant cuit et fait des galettes, luy dit :

« Va voir comme se porte ta mere-grand, car on m'a dit qu'elle estoit malade. Porte-luy une galette et ce petit pot de beurre. »

Le petit Chaperon rouge partit aussi tost pour aller chez sa mere-grand, qui demouroit dans un autre village. En passant dans un bois, elle rencontra compere le Loup, qui eut bien envie de la manger, mais il n'osa, à cause de quelques bucherons qui estoient dans la forest. Il luy demanda où elle alloit. La pauvre enfant, qui ne sçavoit pas qu'il estoit dangereux de s'arrester à écouter un loup, luy dit :

« Je vais voir ma mere-grand, et luy porter une galette avec un petit pot de beurre, que ma mere luy envoie.

— Demeure-t-elle bien loin ? lui dit le Loup.

— Oh ouy, dit le petit Chaperon rouge : c'est par delà le moulin que vous voyez tout là-bas, à la premiere maison du village.

— Et bien ! dit le Loup, je veux l'aller voir aussi ; je m'y en vais par ce chemin icy, et toy par ce chemin-là ; et nous verrons qui plûstot y sera. »

Le Loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui estoit le plus court, et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons, et à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontroit.

Le Loup ne fut pas long-temps à arriver à la maison de la mere-grand. Il heurte : toc, toc.

« Qui est là ?

— C'est vôt're fille, le petit Chaperon rouge (dit le Loup en contrefaisant sa voix), qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre, que ma mere vous envoie. »

La bonne mere-grand, qui estoit dans son lit, à cause qu'elle se trouvoit un peu mal, luy cria :

« Tire la chevillette, la bobinette cherra. »

Le Loup tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme, et la devora en moins de rien, car il y avoit plus de trois jours qu'il n'avoit mangé. Ensuite il ferma la porte, et s'alla coucher dans le lit de la mere-grand, en attendant le petit Chaperon rouge, qui, quelque temps après, vint heurter à la porte : toc, toc.

« Qui est là ? »

Le petit Chaperon rouge, qui entendit la grosse voix du Loup, eut peur d'abord, mais, croyant que sa mere-grand étoit enrhumée, répondit :

« C'est vostre fille, le petit Chaperon rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre, que ma mere vous envoie. »

Le Loup luy cria, en adoucissant un peu sa voix : « Tire la chevillette, la bobinette cherra »

Le petit Chaperon rouge tira la chevillette, et la porte s'ouvrit. Le Loup, la voyant entrer, luy dit en se cachant dans le lit, sous la

couverture :

« Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche, et viens te coucher avec moy. »

Le petit Chaperon rouge se deshabilille, et va se mettre dans le lit, où elle fut bien estonnée de voir comment sa mere-grand estoit faite en son deshabilillé. Elle luy dit :

« Ma mere-grand, que vous avez de grands bras !

– C'est pour mieux t'embrasser, ma fille !

– Ma mere-grand, que vous avez de grandes jambes !

– C'est pour mieux courir, mon enfant !

– Ma mere-grand, que vous avez de grandes oreilles !

– C'est pour mieux écouter, mon enfant !

– Ma mere-grand, que vous avez de grands yeux !

– C'est pour mieux voir, mon enfant !

– Ma mere-grand, que vous avez de grandes dens !

– C'est pour te manger ! »

Et, en disant ces mots, ce méchant Loup se jetta sur le petit Chaperon rouge, et la mangea.

MORALITÉ

On voit icy que de jeunes enfans,
Sur tout de jeunes filles,
Belles, bien faites et gentilles,
Font tres-mal d'écouter toute sorte de gens,
Et que ce n'est pas chose étrange
S'il en est tant que le loup mange.
Je dis le loup, car tous les loups
Ne sont pas de la mesme sorte :
Il en est d'une humeur accorte,
Sans bruit, sans fiel et sans couroux,
Qui, privez, complaisans et doux,
Suivent les jeunes demoiselles
Jusque dans les maisons, jusque dans les ruelles.
Mais, hélas ! qui ne sçait que ces loups doucereux
De tous les loups sont les plus dangereux !

2. Le Petit Chaperon rouge (texte modernisé)	Keradjimotikyama
<p>Conte : Le Petit Chaperon rouge</p> <p>Il était une fois une petite fille de Village, la plus jolie qu'on eût su voir ; sa mère en était folle, et sa mère-grand plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge, qui lui seyait si bien, que partout on l'appelait le Petit Chaperon rouge.</p> <p>Un jour, sa mère, ayant cuit et fait des galettes, lui dit :</p> <p>« Va voir comme se porte ta mère-grand, car on m'a dit qu'elle était malade. Porte-lui une galette et ce petit pot de beurre. »</p> <p>Le Petit Chaperon rouge partit aussitôt pour aller chez sa mère-grand, qui demeurait dans un autre Village. En passant dans un bois elle rencontra compère le Loup, qui eut bien envie de la manger ; mais il n'osa, à cause de quelques Bûcherons qui étaient dans la Forêt. Il lui demanda où elle allait ; la pauvre enfant, qui ne savait pas qu'il est dangereux de s'arrêter à écouter un Loup,</p>	<p>Reiz : Keradjimotikyama</p> <p>Konviele lekepon tiyir velikya ke Wida, tela lolistafa mevielu wiyina ; gadikya tiyir kaikrenasa va ina, is veygadikya loon ware. Bata ayikanya va keraf djimotam mu ina volmiv al askiyir. Bat djimot dojeniapayar cugeke kotlize ina gu Keradjimotikyama zo yoltayar.</p> <p>Konviele, gadikya, egayasa va yona cowega isu burmotayasa, kaliyir :</p> <p>– Lanil aze wil inde rinafa veygadikya vir, lecen kontel al kalir da ina akoler. Va tanoya cowega is bata furutsama dem fest pu ina burel !</p> <p>Keradjimotikyama den veygadikya sokesa koe ara wida vere mallaniyir. Remlanison va aalxo, va ldatcol sulemik kakeveyer. Bantan va ina ve djumestuyur, vexe golde konak intagabesik tigus koe aalxo, me ebleyer. Eruyur liz ina laniyir ; kimtaf velik, megrupes da azavzara is terektara va idatcol tid wupeaca, kaliyir :</p>

<p>lui dit :</p> <p>« Je vais voir ma Mère-grand, et lui porter une galette, avec un petit pot de beurre, que ma Mère lui envoie ».</p> <p>« Demeure-t-elle bien loin ? » lui dit le Loup.</p> <p>« Oh ! oui, dit le Petit Chaperon rouge, c'est par-delà le moulin que vous voyez tout là-bas, à la première maison du Village. »</p> <p>« Eh bien, dit le Loup, je veux l'aller voir aussi ; je m'y en vais par ce chemin-ci, et toi par ce chemin-là, et nous verrons qui plus tôt y sera. »</p> <p>Le loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui était le plus court, et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après des papillons, et à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontrait.</p> <p>Le loup ne fut pas longtemps à arriver à la maison de la Mère-grand ; il heurte :</p> <p>« Toc, toc. »</p> <p>« Qui est là ? »</p> <p>« C'est votre fille le Petit Chaperon rouge (dit le Loup, en contrefaisant sa voix) qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma Mère vous envoie. »</p> <p>La bonne Mère-grand, qui était dans son lit à cause qu'elle se trouvait un peu mal, lui cria :</p> <p>« Tire la chevillette, la bobinette cherra. »</p> <p>Le Loup tira la chevillette et la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme, et la dévora en moins de rien ; car il y avait plus de trois jours qu'il n'avait mangé. Ensuite il ferma la porte, et s'alla coucher dans le lit de la Mère-grand, en attendant le Petit Chaperon rouge, qui quelque temps après vint heurter à la porte.</p> <p>« Toc, toc. »</p> <p>« Qui est là ? »</p> <p>Le Petit Chaperon rouge, qui entendit la grosse voix du Loup eut peur d'abord, mais croyant que sa Mère-grand était enrhumée, répondit :</p> <p>« C'est votre fille le Petit Chaperon rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma Mère vous envoie. »</p> <p>Le Loup lui cria en adoucissant un peu sa voix :</p> <p>« Tire la chevillette, la bobinette cherra. »</p> <p>Le Petit Chaperon rouge tira la chevillette, et la porte s'ouvrit.</p> <p>Le Loup, la voyant entrer, lui dit en se cachant dans le lit sous la couverture :</p> <p>« Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche, et viens te coucher avec moi. »</p>	<p>— Laní enide va veygadikya di wí ise va tanoya cowega is furutsama dem fest staksena gan Gadya buré.</p> <p>— Kas ina sumeon soker ? ~ Idatcol eruyur.</p> <p>— Ox ! en, ~ Keradjimotikyama kaliyir, ~ kaike arteon rowin sukarn, koe taneafa mona ke wida.</p> <p>— Kle, ~ Idatcol kaliyir, ~ dere djulaní nume va ina di wí ; lanit, jin kene bata kelda vox rin kene bana, nume witit toktol taneon artlanitir.</p> <p>Idatcol va lotrelafa kelda cugeke toz kenevulteyer, voxe velikya va lodabrotcafa kelda kenelaniyir, va int relandeson is yestason va dieke, is vulteson kadim bord, is tsenkeson va yona kakevena imwa.</p> <p>Idatcol va mona ke Veygadikya abicedje artvulteyer. Klantar :</p> <p>— Tuk, tuk...</p> <p>— Toktan tigrir ?</p> <p>— Rinaf veynazbeik Keradjimotikyama, ~ Idatcol pudadertason kaliyir, ~ ise va tanoya cowega is furutsama dem fest staksena gan Gadikya vanburé.</p> <p>Veygadikyanya, tigisa koe ilava kir akolemesa, iegayar :</p> <p>— Va tarida impal nume arelta di fenkur.</p> <p>Idatcol va tarida ve impayar nume tuvel fenkuweyer. Va ayikyanya moebiduyur aze vugedje vumbeyer ; kire loon mali barka va mecoba al estuyur. Azon va tuvel budeyer, aze ko ilava ke Veygadikya senyayar, keson va Keradjimotikyama. Ina va tuvel vanion klantayar.</p> <p>— Tuk, tuk...</p> <p>— Toktan tigrir ?</p> <p>Keradjimotikyama, gildeson va pudapa ke Idatcol, taneon ve vudeyer, vexe folison da Veygadikya ermialeyer, dulzeyer :</p> <p>— Rinaf veynazbeik Keradjimotikyama ise va cowega is furutsama dem fest staksena gan Gadikya vanburé.</p> <p>Idatcol tuzijnamason va puda iegayar :</p> <p>— Va tarida impal nume arelta di fenkur.</p> <p>Keradjimotikyama va tarida ve impayar nume tuvel fenkuweyer.</p> <p>Idatcol, wison va ina kolanisa, koe ilava leve modivatcesiku va int palseon, kaliyir :</p> <p>— Mo begak va cowega is furutsama dem fest plekul, aze do jin senyal.</p>
--	--

Le Petit Chaperon rouge se déshabille, et va se mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa Mère-grand était faite en son déshabillé. Elle lui dit :

« Ma mère-grand, que vous avez de grands bras ? »

« C'est pour mieux t'embrasser, ma fille. »

« Ma mère-grand, que vous avez de grandes jambes ? »

« C'est pour mieux courir, mon enfant. »

« Ma mère-grand, que vous avez de grandes oreilles ? »

« C'est pour mieux écouter, mon enfant. »

« Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux ? »

« C'est pour mieux voir, mon enfant. »

« Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents.

« C'est pour te manger. »

Et en disant ces mots, ce méchant Loup se jeta sur le Petit Chaperon rouge, et la mangea.

MORALITÉ

On voit ici que de jeunes enfants,
Surtout de jeunes filles
Belles, bien faites, et gentilles,
Font très mal d'écouter toute sorte de gens,
Et que ce n'est pas chose étrange,
S'il en est tant que le Loup mange.
Je dis le Loup, car tous les Loups
Ne sont pas de la même sorte ;
Il en est d'une humeur accorte,
Sans bruit, sans fiel et sans courroux,
Qui privés, complaisants et doux,
Suivent les jeunes Demoiselles
Jusque dans les maisons, jusque dans les ruelles ;
Mais hélas ! qui ne sait que ces Loups douxereux,
De tous les Loups sont les plus dangereux.

Keradjimotikyama va int basvager aze va ilava anjel, lize zo gevapar wison inde Veygadikya koe mielklaim tigiyr. Ina kaliyir :

– Veygadya, maneke rinaf meem tir gijaf ?

– Enide va rin lokiewon má, velya.

– Veygadya, maneke rinaf nimateem tir gijaf ?

– Enide lokiewon vulté, velya.

– Veygadya, maneke rinaf oblakeem tir gijaf ?

– Enide va rin lokiewon kalterektá, velya.

– Veygadya, maneke rinaf iteem tir gijaf ?

– Enide va rin lokiewon kalwí, velya.

– Veygadya, maneke rinaf talgeem tir gijaf ?

– Enide va rin estú.

Nume kalison va batyona ewa, bat ikoraf Idatcol va Keradjimotikyama moebiduyur aze estuyur.

LIDOK

Batlize wit da velik,
Nelkon velikya
Listafa is ubafa is agralafa,
Askipijid terektason va bet korik,
Nume me tir divulaca,
Da jontika gan Idatcol zo estud.
Kalí : Idatcol, kire kot idatcol
Me tir milindaf ;
Konak tid puvotes is krenugaf,
Loriskon is mepiron is mezideson,
Ton kafa aflica nutison,
Va yikya radimelanid
Kal mona, kal nuda ;
Vexe kax ! kottan gruper da, ke idatcoleem
Man zjznodaf idatcol tir tel lowupef.

3. La Barbe bleue (texte original)



Il estoit une fois un homme qui avoit de belles maisons à la ville et à la campagne, de la vaisselle d'or et d'argent, des meubles en broderies, et des carosses tout dorez. Mais, par malheur, cet homme avoit la barbe bleuë : cela le rendoit si laid et si terrible qu'il n'estoit ni femme ni fille qui ne s'enfuit de devant luy.

Une de ses voisines, dame de qualité, avoit deux filles parfaitement belles. Il luy en demanda une en mariage, et luy laissa le choix de celle qu'elle voudroit luy donner. Elles n'en vouloient point toutes deux, et se le renvoioient l'une à l'autre, ne pouvant se resoudre à prendre un homme qui eut la barbe bleuë. Ce qui les dégoûtoit encore, c'est qu'il avoit déjà épousé plusieurs femmes, et qu'on ne sçavoit ce que ces femmes estoient devenues.

La Barbe-Bleue, pour faire connoissance, les mena, avec leur mere et trois ou quatre de leurs meilleures amies et quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de campagne, où on demeura huit jours entiers. Ce n'estoit que promenades, que parties de chasse et de pesche, que danses et festins, que collations : on ne dormoit point, et on passoit toute la nuit à se faire des malices les uns aux autres ; enfin tout alla si bien que la cadette commença à trouver que le maistre du logis n'avoit plus la barbe si bleuë et que c'estoit un fort honneste homme. Dés qu'on fust de retour à la ville, le mariage se conclut.

Au bout d'un mois, la Barbe-Bleuë dit à sa femme qu'il estoit obligé de faire un voyage en province, de six semaines au moins, pour une affaire de consequence ; qu'il la prioit de se bien divertir pendant son absence ; qu'elle fist venir ses bonnes amies ; qu'elle les menast à la campagne, si elle vouloit ; que partout elle fist bonne chere.

« Voilà, luy dit-il, les clefs des deux grands gardemeubles ; voilà celles de la vaisselle d'or et d'argent, qui ne sert pas tous les jours ; voilà celles de mes coffres forts, où est mon or et mon argent ; celles des cassettes où sont mes pierreries, et voilà le passe-partout de tous les appartemens. Pour cette petite clef-cy, c'est la clef du cabinet au bout de la grande gallerie de l'appartement bas ; ouvrez tout, allez par tout ; mais, pour ce petit cabinet, je vous deffens d'y entrer, et je vous le deffens de telle sorte que, s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colere. »

Elle promit d'observer exactement tout ce qui luy venoit d'estre ordonné, et luy, après l'avoir embrassée, il monte dans son carosse, et part pour son voyage.

Les voisines et les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyast querir pour aller chez la jeune mariée, tant elles avoient d'impatience de voir toutes les richesses de sa maison, n'ayant osé y venir pendant que le mari y estoit, à cause de sa barbe bleuë, qui leur faisoit peur. Les voilà aussi tost à parcourir les chambres, les cabinets, les garderobes, toutes plus belles et plus riches les unes que les autres. Elles monterent ensuite aux gardemeubles, où elles ne pouvoient assez admirer le nombre et la beauté des tapisseries, des lits, des sofas, des cabinets, des guerdons, des tables et des miroirs où l'on se voyoit depuis les pieds jusqu'à la teste, et dont les bordures, les unes de glace, les autres d'argent et de vermeil doré, estoient les plus belles et les plus magnifiques qu'on eut jamais veuës. Elles ne cessoient d'exagerer et d'envier le bon heur de leur amie, qui, cependant, ne se divertissoit point à voir toutes ces richesses, à cause de l'impatience qu'elle avoit d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas.

Elle fut si pressée de sa curiosité que, sans considerer qu'il estoit malhonneste de quitter sa compagnie, elle y descendit par un petit escalier dérobé, et avec tant de précipitation qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois. Estant arrivée à la porte du cabinet. elle s'y arresta quelque temps, songeant à la deffense que son mari luy avoit faite, et considerant qu'il pourroit luy arriver malheur d'avoir esté desobéissante ; mais la tentation estoit si forte qu'elle ne put la surmonter : elle prit donc la petite clef, et ouvrit en tremblant la porte du cabinet.

D'abord elle ne vit rien, parce que les fenestres estoient fermées. Après quelques momens, elle commença à voir que le plancher estoit tout couvert de sang caillé, et que dans ce sang se miroient les corps de plusieurs femmes mortes et attachées le long des murs (c'étoit toutes les femmes que la Barbe-Bleuë avoit épousées. et qu'il avoit égorgées l'une après l'autre). Elle pensa mourir de peur, et la clef du cabinet, qu'elle venoit de retirer de la serrure, luy tomba de la main.

Après avoir un peu repris ses esprits, elle ramassa la clef, referma la porte, et monta à sa chambre pour se remettre un peu ;

mais elle n'en pouvait venir à bout, tant elle estoit émeuë.

Ayant remarqué que la clef du cabinet estoit tachée de sang, elle l'essuia deux ou trois fois ; mais le sang ne s'en alloit point : elle eut beau la laver, et mesme la frotter avec du sablon et avec du grais, il y demeura toujours du sang, car la clef estoit fée, et il n'y avoit pas moyen de la nettoyer tout à fait : quand on ôtoit le sang d'un costé, il revenoit de l'autre.

La Barbe-Bleuë revint de son voyage dès le soir mesme, et dit qu'il avoit reçu des lettres, dans le chemin, qui luy avoient appris que l'affaire pour laquelle il estoit party venoit d'estre terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle estoit ravie de son prompt retour.

Le lendemain, il luy redemanda les clefs ; et elle les luy donna, mais d'une main si tremblante qu'il devina sans peine tout ce qui s'estoit passé.

« D'où vient, luy dit-il, que la clef du cabinet n'est point avec les autres ? »

— Il faut, dit-elle, que je l'aye laissée là-haut sur ma table.

— Ne manquez pas, dit la Barbe-Bleuë, de me la donner tantost. »

Après plusieurs remises, il falut apporter la clef. La Barbe-Bleuë, ayant considéré, dit à sa femme :

« Pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef ? »

— Je n'en sçais rien, répondit la pauvre femme, plus pasle que la mort.

— Vous n'en sçavez rien ! reprit la Barbe-Bleuë. Je le sçay bien, moy. Vous avez voulu entrer dans le cabinet ! Hé bien, Madame, vous y entrez, et irez prendre votre place auprès des dames que vous y avez veuës. »

Elle se jeta aux pieds de son mari en pleurant, et en luy demandant pardon, avec toutes les marques d'un vrai repentir, de n'avoir pas esté obéissante. Elle auroit attendri un rocher, belle et affligée comme elle estoit ; mais la Barbe-Bleuë avoit le cœur plus dur qu'un rocher.

« Il faut mourir, Madame, luy dit-il, et tout à l'heure.

— Puis qu'il faut mourir, répondit-elle en le regardant les yeux baignés de larmes, donnez moy un peu de temps pour prier Dieu.

— Je vous donne un demy-quart d'heure, reprit la Barbe-Bleuë, mais pas un moment davantage. »

Lorsqu'elle fut seule, elle appella sa sœur, et luy dit :

« Ma sœur Anne (car elle s'appelloit ainsi), monte ; je te prie, sur le haut de la tour, pour voir si mes freres ne viennent point : ils m'ont promis qu'ils me viendroient voir aujourd'huy ; et, si tu les vois, fais-leur signe de se hâter. »

La sœur Anne monta sur le haut de la tour ; et la pauvre affligée luy crioit de temps en temps :

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

Et la sœur Anne luy répondoit :

« Je ne vois rien que le soleil qui poudroye et l'herbe qui verdoye. »

Cependant, la Barbe-Bleuë, tenant un grand coutelas à sa main, crioit de toute sa force à sa femme :

« Descens viste, ou je monteray là-haut.

— Encore un moment, s'il vous plaist, » lui répondoit sa femme ; et aussi tost elle crioit tout bas :

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

Et la sœur Anne répondoit :

« Je ne vois rien que le soleil qui poudroye et l'herbe qui verdoye. »

« Descens donc viste, crioit la Barbe-Bleuë, ou je monteray là-haut.

— Je m'en vais, » répondoit la femme ; et puis elle crioit :

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

— Je vois, répondit la sœur Anne, une grosse poussiere qui vient de ce costé-cy...

— Sont-ce mes freres ?

— Hélas ! non, ma sœur : c'est un troupeau de moutons...

— Ne veux-tu pas descendre ? crioit la Barbe-Bleuë.

— Encore un moment, » répondoit sa femme ; et puis elle criait :

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

— Je vois, répondit-elle, deux cavaliers qui viennent de ce costé-cy, mais ils sont bien loin encore. »

« Dieu soit loué ! s'écia-t-elle un moment après, ce sont mes freres. Je leur fais signe tant que je puis de se haster. »

La Barbe-Bleuë se mit à crier si fort que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit, et alla se jeter à ses pieds toute éplorée et toute échevelée.

« Cela ne sert de rien, dit la Barbe-Bleuë ; il faut mourir. »

Puis, la prenant d'une main par les cheveux, et de l'autre levant le coutelas en l'air, il alloit luy abattre la teste. La pauvre femme, se tournant vers luy, et le regardant avec des yeux mourans, le pria de luy donner un petit moment pour se recueillir.

« Non, non, dit-il, recommande-toy bien à Dieu » ; et, levant son bras...

Dans ce moment, on heurta si fort à la porte que la Barbe-Bleuë s'arresta tout court. On ouvrit, et aussi tost on vit entrer deux cavaliers, qui, mettant l'épée à la main, coururent droit à la Barbe-Bleuë.

Il reconnut que c'étoit les freres de sa femme, l'un dragon et l'autre mousquetaire, de sorte qu'il s'enfuit aussi tost pour se sauver ; mais les deux freres le poursuivirent de si près qu'ils l'attraperent avant qu'il pust gagner le perron. Ils luy passerent leur épée au travers, du corps, et le laisserent mort. La pauvre femme estoit presque aussi morte que son mari, et n'avoit pas la force de se lever pour embrasser ses freres.

Il se trouva que la Barbe-Bleuë n'avoit point d'heritiers, et qu'ainsi sa femme demeura maistresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa sœur Anne avec un jeune gentilhomme dont elle estoit aimée depuis long-temps, une autre partie à acheter des charges de capitaine à ses deux freres, et le reste à se marier elle-mesme à un fort honneste homme, qui luy fit oublier le mauvais temps qu'elle avoit passé avec la Barbe-Bleuë.

MORALITÉ

La curiosité, malgré tous ses attraits,
Couste souvent bien des regrets ;
On en voit, tous les jours, mille exemples paroistre.
C'est, n'en déplaise au sexe, un plaisir bien leger.
Dés qu'on le prend, il cesse d'estre.
Et toûjours il couste trop cher.

AUTRE MORALITÉ

Pour peu qu'on ait l'esprit sensé
Et que du monde on sçache le grimoire,
On voit bien tost que cette histoire
Est un conte du temps passé.
Il n'est plus d'époux si terrible,
Ny qui demande l'impossible,
Fût-il mal-content et jaloux.
Prés de sa femme on le voit filer doux ;
Et, de quelque couleur que sa barbe puisse estre,
On a peine à juger qui des deux est le maistre.

3. La Barbe bleue (texte modernisé)

Faltalukastkirikye

Conte : La Barbe bleue

Il était une fois un homme qui avait de belles maisons à la ville et à la campagne, de la vaisselle d'or et d'argent, des meubles en broderies et des carrosses tout dorés. Mais, par malheur, cet homme avait la barbe bleue : cela le rendait si laid et si terrible, qu'il n'était ni femme ni fille qui ne s'enfuît de devant lui.

Une de ses voisines, dame de qualité, avait deux filles parfaitement belles. Il lui en demanda une en mariage, et lui laissa le choix de celle qu'elle voudrait lui donner. Elles n'en voulaient point toutes deux, et se le renvoyaient l'une à l'autre, ne pouvant se résoudre à

Reiz : Faltalukastkirikye

Lekepon konviele tiyir ayikye digise va konaka listafa mona koe widava is tawaday, va moavafa porma isu dilgavafa, va yono sadjanafo guto is konako moavayafa diremuko. Vexe, aje, bat ayik tiyir faltalukastkiraf. Batcoba va in tuevakayar ise tueftayar cugeke kota ayikya iku yikya wison otceyed.

Tana vegungikya, porik, va toloya listapafa nazbeikya dikiyir. In ta kurera va tana eruyur, iskeson da ina va bata zilitina oku bana narayar. Meka sina kuraniyid, nume pu sint dimtakseyed, me rogorason va kurera do faltalukastkirik. Ostik zo idayad kire in va konaka ayikya

prendre un homme qui eût la barbe bleue. Ce qui les dégoûtait encore, c'est qu'il avait déjà épousé plusieurs femmes, et qu'on ne savait ce que ces femmes étaient devenues.

La Barbe bleue, pour faire connaissance, les mena, avec leur mère et trois ou quatre de leurs meilleures amies et quelques jeunes gens du voisinage, à une de ses maisons de campagne, où on demeura huit jours entiers. Ce n'étaient que promenades, que parties de chasse et de pêche, que danses et festins, que collations : on ne dormait point et on passait toute la nuit à se faire des malices les uns aux autres ; enfin tout alla si bien que la cadette commença à trouver que le maître du logis n'avait plus la barbe si bleue, et que c'était un fort honnête homme.

Dès qu'on fut de retour à la ville, le mariage se conclut. Au bout d'un mois, la Barbe bleue dit à sa femme qu'il était obligé de faire un voyage en province, de six semaines au moins, pour une affaire de conséquence ; qu'il la priait de se bien divertir pendant son absence ; qu'elle fît venir ses bonnes amies ; qu'elle les menât à la campagne, si elle voulait ; que partout elle fît bonne chère.

« Voilà, dit-il, les clefs des deux grands garde-meubles ; voilà celles de la vaisselle d'or et d'argent, qui ne sert pas tous les jours ; voilà celles de mes coffres-forts où est mon or et mon argent ; celles des cassettes où sont mes pierreries, et voilà le passe-partout de tous les appartements. Pour cette petite clef-ci, c'est la clef du cabinet au bout de la grande galerie de l'appartement bas : ouvrez tout, allez partout ; mais, pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer, et je vous le défends de telle sorte que s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère. »

Elle promit d'observer exactement tout ce qui lui venait d'être ordonné, et lui, après l'avoir embrassée, il monte dans son carrosse, et part pour son voyage. Les voisines et les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyât quérir pour aller chez la jeune mariée, tant elles avaient d'impatience de voir toutes les richesses de sa maison, n'ayant osé y venir pendant que le mari y était, à cause de sa barbe bleue, qui leur faisait peur.

Les voilà aussitôt à parcourir les chambres, les cabinets, les garde-robes, toutes plus belles et plus riches les unes que les autres. Elles montèrent ensuite aux garde-meubles, où elles ne pouvaient assez admirer le nombre et la beauté des tapisseries, des lits, des sofas, des cabinets, des guéridons, des tables et des miroirs où l'on se voyait depuis les pieds jusqu'à la tête, et dont les bordures, les unes de glace, les autres d'argent et de vermeil doré, étaient les plus belles et les plus magnifiques qu'on eût jamais vues. Elles ne cessaient d'exagérer et d'envier le bonheur de leur amie, qui cependant, ne se divertissait point à voir toutes ces richesses, à cause de l'impatience qu'elle avait d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas.

Elle fut si pressée de sa curiosité, que sans considérer qu'il était malhonnête de quitter sa compagnie, elle y descendit par un petit escalier dérobé, et avec tant de précipitation qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois.

ixam al yerumayar, ise metan va sinafi radimifi bali grupeyer.

Faltalukastkirikye, ta rungrupera, va sina do inafa gadikya is baroya ok balemoya lokiewafa nikya is konak vegungik ko tana inafa tawadaykodia jupayar lize kot sin anyustkon tiskiyid. Anton tiyid gozara ik tcabanera ik onara, stute is tcunke, estura. Mielon metel kenibeyer ise sin va sint deaseyed ; adim kotcoba dilizenyeyer eke tel toleanazbalik toz trakuyur da kodiafeliik mea tiyir lifaltaf gu lukast ise tiyir telapik.

Vani dimlakira ko widava, kurera zo zolteyer. Arti aksat, Faltalukastkirikye pu kurenikya kaliyir da ko winka ta arientapa icle tevsafton di gokoyayar ; acum pirdayar da bak gracera in di relandeweyer ; va intyon nik di roganeyer ; ko tawaday di rojupayar ; kotlize di tcunkeyer.

– Batse tselkeem, ~ ine kaliyir, ~ tselka ke koto toloyo gutosuxo ; batse tela ke zaninsinsa moavafa porma isu dilgavafa ; batse tela ke jinyon koldey lize jinafa aka tigiyid ise batse griaz va kota kraba. Luxe bana tselkama, batse tela ke ilput arte lupaxapa ke titefa kraba : Va kotcoba lfenkul, kotliz lanil ; vexe, luxe ban ilputam, kalpoú da kolaní nume poú inde ede va in co-fenkutul, va jinafa volsaasa ziderapa abdigitil.

Ina va tageltafa tarkara va trisoreem abdiplekuyur, aze moi dablura, ine va diremuko rundanyayar aze ta koyara mallakiyir. Vegungik is napik me keyed da al zo eruyud nume den jotafa kurenikya laniyid, braldepeyson, enide va kotafa kuluca ke mona di wiyid, lecen bak tigira ke kurenikye golde inaf kovudas faltaf lukast al me rovepiyid.

Sin va kota maga isu ilput isu gemxo vere exuled, va kota bonta lolistafa is lokulafa bata dam bana ikz-. Azon kal gutosuxo ticlaniyid lize va ota is listuca ke storn is ilava is saxatca is ilput is tconark is azega is elza dun mafelayad. Va tulong yona elza kane kontan va intakanugon rowiyir, is dem kadoma, kum triva is dilgava ik moavayafe sirende, tisa mevielu lolistafa is locuisafa. Sin va kaluca ke intaf nik dun luyud ise dun djumayad. Vexe in gan wira va batyona kulaca me zo deaseyer, yoke intafa larvera ta adim fenkura va titefa kraba.

In tiyir soriapaf gu rilituca eke va krulas fogelomam batliz titolaniyir, vox iperson eke va bergajoara tanon ok tulong kivayar.

Etant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque temps, songeant à la défense que son mari lui avait faite, et considérant qu'il pourrait lui arriver malheur d'avoir été désobéissante ; mais la tentation était si forte qu'elle ne put la surmonter : elle prit donc la petite clef, et ouvrit en tremblant la porte du cabinet.

D'abord elle ne vit rien, parce que les fenêtres étaient fermées. Après quelques moments, elle commença à voir que le plancher était tout couvert de sang caillé, et que dans ce sang, se miraient les corps de plusieurs femmes mortes et attachées le long des murs : c'était toutes les femmes que la Barbe bleue avait épousées, et qu'il avait égorgées l'une après l'autre.

Elle pensa mourir de peur, et la clef du cabinet, qu'elle venait de retirer de la serrure, lui tomba de la main. Après avoir un peu repris ses sens, elle ramassa la clef, referma la porte, et monta à sa chambre pour se remettre un peu ; mais elle n'en pouvait venir à bout, tant elle était émue. Ayant remarqué que la clef du cabinet était tachée de sang, elle l'essuya deux ou trois fois ; mais le sang ne s'en allait point : elle eut beau la laver, et même la frotter avec du sablon et avec du grès, il demeura toujours du sang, car la clef était fée, et il n'y avait pas moyen de la nettoyer tout à fait : quand on ôtait le sang d'un côté, il revenait de l'autre.

La Barbe bleue revint de son voyage dès le soir même, et dit qu'il avait reçu des lettres, dans le chemin, qui lui avaient appris que l'affaire pour laquelle il était parti venait d'être terminée à son avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle était ravie de son prompt retour.

Le lendemain, il lui redemanda les clefs ; et elle les lui donna, mais d'une main si tremblante, qu'il devina sans peine tout ce qui s'était passé.

« D'où vient, lui dit-il, que la clef du cabinet n'est point avec les autres ? »

— Il faut, dit-elle, que je l'aie laissée là-haut sur ma table.

— Ne manquez pas, dit la Barbe bleue, de me la donner tantôt. »

Après plusieurs remises, il fallut apporter la clef. La Barbe bleue, l'ayant considérée, dit à sa femme :

« Pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef ? »

— Je n'en sais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort.

— Vous n'en savez rien ! reprit la Barbe bleue ; je le sais bien, moi. Vous avez voulu entrer dans le cabinet ! Eh bien, madame, vous y entrerez et irez prendre votre place auprès des dames que vous y avez vues. »

Elle se jeta aux pieds de son mari en pleurant, et en lui demandant pardon, avec toutes les marques d'un vrai repentir, de n'avoir pas été obéissante. Elle aurait attendri un rocher, belle et affligée comme elle était mais la Barbe bleue avait le cœur plus dur qu'un rocher.

« Il faut mourir, madame, lui dit-il, et tout à l'heure.

Lent tuvel ke ilput tiskimiyir, modovason va kalpoura ke kurenikye is krupeson va kasafa volkaluca golde dimvegera ; vexe zoera tiyir popofa eke me rokagiyir : kle va tselkama nariyir aze va tuvel ke ilput skotcason fenkuyur.

Va mecoba taneon wiyir kire dilk tiyid budenaf. Artimon, toz wiyir da azeba tiyir besanafa gu biecanaf fortéy ise koe bat fortéy alto ke konaka awalkikya gluyedayana bene rebava tcazedaweyed : sino tiyid telo ke kurenikya ke Faltalukastkirikye. Ine va sina darpeon al laridagabeyed.

In vudeson ve fogesawalkeyer, nume divludotayana tselka ke ilput tidu nuba lubeyer. Dimdiyison va pesteem, in va tselka treduyur, va tuvel dimbudeyer aze ta dimdira va mawa ticlaniyir ; vexe golde kontega me jupekayar. Katcalayason da tselka ke ilput gan fortéy zo kretsayar, in tolon ok baron bosolayar ; vexe fortéy me griawiyir : kore va kretsa tcateyer ise kan bixe ik yoot dace pragayar, abic fortéy zavzayar, kire tselka tiyir diolafa, ise mekane koton zo rotucuyar : viele fortéy batlizu zo deswayar, banliz dimpiyir.

Faltalukastkirikye mal koyara resielon dimlakiyir, aze kaliyir da va twa givasa da intafa arienta joke ine su zo tenukeyer lakison al kazawayar. Kurenik cugon askiyir enide va wivera va inafa wilufa dimlakira vrutayar.

Direvielon, ine va tselkeem dimeruyur ; nume in ziliyir, vox skotcapason eke ine va sokiyisa coba vere diepilerseyer.

— Tokdume, ~ kaliyir, ~ tselka ke ilput do kotara me tigr ?

— Tce ticeon moe azega al iské.

— Me vulkul da rielon di zilil, ~ Faltalukastkirikye kaliyir.

Arti konaka obukara, in va tselka govanbureyer. Faltalukastkirikye, va ina torigiyison, pu kurenik kaliyir :

— Tokdume fortéy moe tselka tigr ?

— Mekon grupé, ~ kimtik dulzeyer, zwaf loon dam awalk.

— Mekon grupel ! ~ Faltalukastkirikye tolkaliyir ; ~ grupenyé, jin. Va ilput al djukolanil ! Kle, weltikya, fu kolanil ise pok yona wiyina ayikya rundanyatal !

In mo nugeem ke kurenikye va int mimayar, aze ixereruson is en ireglieson va intafa dimvegera. Va pistok co-tukrenugayar, listaf is vanmanarsan, vexe Faltalukastkirikye va takra lodolgafa dam pist diyir.

— Gonawalkel, weltikya, ~ ine kaliyir, ~ fure.

— Puisqu'il faut mourir, répondit-elle en le regardant les yeux baignés de larmes, donnez-moi un peu de temps pour prier Dieu.

— Je vous donne un demi-quart d'heure, reprit la Barbe bleue ; mais pas un moment davantage. »

Lorsqu'elle fut seule, elle appela sa sœur, et lui dit

« Ma sœur Anne, car elle s'appelait ainsi, monte, je te prie, sur le haut de la tour pour voir si mes frères ne viennent point : ils m'ont promis qu'ils me viendraient voir aujourd'hui ; et si tu les vois, fais-leur signe de se hâter. »

La sœur Anne monta sur le haut de la tour ; et la pauvre affligée lui criait de temps en temps :

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

Et la sœur Anne, lui répondait :

« Je ne vois rien que le soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie. »

Cependant, la Barbe bleue, tenant un grand coutelas à sa main, criait de toute sa force à sa femme :

« Descends vite ou je monterai là-haut.

— Encore un moment, s'il vous plaît », lui répondait sa femme.

Et aussitôt elle criait tout bas :

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

Et la sœur Anne répondait :

« Je ne vois rien que le soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie.

— Descends donc vite, criait la Barbe bleue, ou je monterai là-haut.

— Je m'en vais », répondait la femme et puis elle criait :

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

— Je vois, répondit la sœur Anne, une grosse poussière qui vient de ce côté-ci...

— Sont-ce mes frères ?

— Hélas ! non, ma sœur : c'est un troupeau de moutons...

— Ne veux-tu pas descendre ? criait la Barbe bleue.

— Encore un moment », répondait sa femme, et puis elle criait :

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

— Je vois, répondit-elle, deux cavaliers qui viennent de ce côté, mais ils sont bien loin encore.

— Larde gonawalké, ~ in disukeson va ine is ton ikuzapas iteem dulzeyer, ~ ta blikera va Lorik va ugalam zilil.

— Va sanoya wexa kozilí, ~ Faltalukastkirikye bam kaliyir; ~ vexe va meka wexa loon.

Viele in ve tiyir antaf, va berikya rozayar aze kaliyir :

— Anne berik, ~ lecen tiyir inaf yolt, ~ va rasek ticlanil, vay, enide di rowil kase berikye pid : sine al abdiplekud da ta wira va jin re pitid ; ise ede va sine wil, nubumal enide di keyud.

Anne berik va rasek ticlanil ; ise kimtaf vanmananik pu in tomatomon iegayar :

— Anne berik, kas va koncoba pisa wil ?

Voxe Anne berik dulzeyer :

— Va tugopas awalt is tukusawes werd anton wí.

Wori, Faltalukastkirikye, gise va wedokap koe nuba, pu kurenik popoon iegayar :

— Kalion titlanil edeme ticlanití !

— Va ware gemelt, vay, ~ kurenik dulzeyer.

Nume vere omapon iegayar :

— Anne, Anne berik, kas va koncoba pisa wil ?

Voxe Anne berik dulzeyer :

— Va tugopas awalt is tukusawes werd anton wí.

— Kalion titlanil, ~ Faltalukastkirikye iegayar, ~ edeme ticlanití !

— Mallaní, ~ kurenik dulzeyer aze iegayar :

— Anne, Anne berik, kas va koncoba pisa wil ?

— Wí, ~ Anne berik dulzeyer, ~ va batliz vannisa gopapa...

— Kas tid berikye ?

— Kax ! volgue, berik : milkava dem namulol...

— Me djutitlanil ? ~ Faltalukastkirikye kaliyir.

— Va ware gemelt, ~ kurenik dulzeyer aze iegayar :

— Anne, Anne berik, kas va koncoba pisa wil ?

— Wí, ~ in dulzeyer, ~ va toloy batliz vanlakis okolik voxé ware sumeon tigid.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-elle un moment après, ce sont mes frères ; je leur fais signe tant que je puis de se hâter. »

La Barbe bleue se mit à crier si fort que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit, et alla se jeter à ses pieds tout éplorée et tout échevelée.

« Cela ne sert à rien, dit la Barbe bleue ; il faut mourir. »

Puis, la prenant d'une main par les cheveux, et de l'autre, levant le coutelas en l'air, il allait lui abattre la tête. La pauvre femme, se tournant vers lui, et le regardant avec des yeux mourants, le pria de lui donner un petit moment pour se recueillir.

« Non, non, dit-il, recommande-toi bien à Dieu » ; et, levant son bras...

Dans ce moment, on heurta si fort à la porte que la Barbe bleue s'arrêta tout court. On l'ouvrit, et aussitôt on vit entrer deux cavaliers, qui mettant l'épée à la main, coururent droit à la Barbe bleue.

Il reconnut que c'étaient les frères de sa femme, l'un dragon et l'autre mousquetaire, de sorte qu'il s'enfuit aussitôt pour se sauver ; mais les deux frères le poursuivirent de si près qu'ils l'attrapèrent avant qu'il pût gagner le perron. Ils lui passèrent leur épée au travers du corps, et le laissèrent mort. La pauvre femme était presque aussi morte que son mari, et n'avait pas la force de se lever pour embrasser ses frères.

Il se trouva que la Barbe bleue n'avait point d'héritiers, et qu'ainsi sa femme demeura maîtresse de tous ses biens. Elle en employa une partie à marier sa sœur Anne avec un jeune gentilhomme dont elle était aimée depuis longtemps ; une autre partie à acheter des charges de capitaines à ses deux frères, et le reste à se marier elle-même à un fort honnête homme, qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avait passé avec la Barbe bleue.

MORALITÉ

La curiosité, malgré tous ses attraits,
Coûte souvent bien des regrets ;
On en voit, tous les jours, mille exemples paraître.
C'est, n'en déplaise au sexe, un plaisir bien léger ;
Dès qu'on le prend, il cesse d'être.
Et toujours il coûte trop cher.

AUTRE MORALITÉ

Pour peu qu'on ait l'esprit sensé
Et que du monde on sache le grimoire,
On voit bientôt que cette histoire
Est un conte du temps passé.
Il n'est plus d'époux si terrible,
Ni qui demande l'impossible :
Fût-il malcontent et jaloux.
Près de sa femme on le voit filer doux ;
Et de quelque couleur que sa barbe puisse être,
On a peine à juger qui des deux est le maître.

— Va Lorik grewá ! ~ in moion diviegayar. ~ Tid berikye ; cugeke ekeyud !

Faltalukastkirikye toz ieyer loeke kotafa mona ve skotcayar. Kimtikya titlaniyir aze borepesa is kograpafa tit in ebuduyur.

— Batcoba en tir mefavlafa, ~ Faltalukastkirikye kaliyir. ~ Gonawalkel !

Azon, va ina kan bata nuba narison is va wedok kan bana madason, mo taka fu balieyer. Kimtikya, van in rwodeson is kan awalkes iteem blikeyer da in va gemeltam ta zimpara di co-ziliyir.

— Me, me, ~ in kaliyir, ~ va int pu Lorik juikenyel ! ~ ise mamadason...

Vere, tuvel popon zo klantayar eke Faltalukastkirikye ve vukiyyir. Tuvel ve zo fenkuyur nume toloy okolik kolaniyid. Sin va dug ko nuba nariyid ise van Faltalukastkirikye rontion vulteyed.

In ve kagrupeyer da sin tiyid berikye ke kurenik, battel okolsayakik is bantel zeltsayakik, batdume kremer otceyer enide di va int lagiwayar. Vexe toloye berikye pokepon onkayad inde va in levi rapsay di ebuduyud. Kan dug va alto remruyud nume in ve awalkeyer. Kimtikya tiyir awalkafa riwe lion dam kurenik nume va meko po ta dablura va toloye berikye diyir.

Xuye Faltalukastkirikye va konolesik me dikiyir, nume batdume kurenik di zavzayar digis va kotafa kiewega. Va pak ta kurera va Anne berikya gu vlevion renas jotaf oluik faveyer ; va ar pak ta lusterava redakikaf rundak mu toloye berikye ; is va ark ta kurera va int gu sintapikye di askiyis da va ugalaj tiskiyin do Faltalukastkirikye di ilsetikeyer.

LIDOK

Rilituca, nekev intafa sumpara,
Loviele va batcera daskir ;
Kotviele va kunoya tula rowit.
Baticoba, damo ikra, tir tcinsi ;
Vielu zo narar, ten tir.
Ise kotviele tir tcazarsafi.

AR LIDOK

Zobe kontan tir pestoraf
Ise jontiktan va diolaneva gruped,
Wipit da bata rupa
Tir lekeugalaf reiz.
Mea sotir lideaftafe kurenikye,
Eruse va volrotise :
Kore co-tir volvaleafe is lickafe.
Mone kurenikya linular zijnafa ;
Ise beta kseva ke lukast co-tir,
Romalyenset kase tol tir feliiik.

4. Le Maître chat (texte original)



Un meusnier ne laissa pour tous biens, à trois enfans qu'il avoit, que son moulin, son asne et son chat. Les partages furent bien-tôt faits ; ny le notaire ny le procureur n'y furent point appellés. Ils auroient eu bien-tost mangé tout le pauvre patrimoine. L'ainné eut le moulin, le second eut l'asne, et le plus jeune n'eut que le chat.

Ce dernier ne pouvoit se consoler d'avoir un si pauvre lot :

« Mes freres, disoit-il, pourront gagner leur vie honnestement en se mettant ensemble ; pour moi, lors que j'aurai mangé mon chat, et que je me seray fait un manchon de sa peau, il faudra que je meure de faim. »

Le Chat, qui entendoit ce discours, mais qui n'en fit pas semblant, luy dit d'un air posé et serieux :

« Ne vous affligés point, mon maistre ; vous n'avez qu'à me donner un sac et me faire faire une paire de bottes pour aller dans les broussailles, et vous verrez que vous n'êtes pas si mal partagé que vous croyez. »

Quoique le maistre du Chat ne fist pas grand fond là-dessus, il lui avoit veu faire tant de tours de souplesse pour prendre des rats et des souris, comme quand il se pendoit par les pieds ou qu'il se cachoit dans la farine pour faire le mort, qu'il ne desespera pas d'en estre secouru dans sa misere.

Lorsque le Chat eut ce qu'il avoit demandé, il se botta bravement, et, mettant son sac à son cou, il en prit les cordons avec ses deux pattes de devant, et s'en alla dans une garenne où il y avoit grand nombre de lapins. Il mit du son et des lasserons dans son sac, et, s'estendant comme s'il eut esté mort, il attendit que quelque jeune lapin, peu instruit encore des ruses de ce monde, vint se fourrer dans son sac pour manger ce qu'il y avoit mis.

A peine fut-il couché qu'il eut contentement : un jeune étourdi de lapin entra dans son sac, et le maistre Chat, tirant aussi tost les cordons, le prit et le tua sans misericorde.

Tout glorieux de sa proye, il s'en alla chez le roy et demanda à luy parler. On le fit monter à l'appartement de Sa Majesté, où, estant entré, il fit une grande reverence au roy, et luy dit :

« Voylà, sire, un lapin de garenne que monsieur le marquis de Carabas (c'estoit le nom qu'il lui prit en gré de donner à son maistre) m'a chargé de vous presenter de sa part.

— Dis à ton maistre, répondit le roy, que je le remercie et qu'il me fait plaisir. »

Une autre fois, il alla se cacher dans un blé, tenant toujours son sac ouvert, et lorsque deux perdrix y furent entrées, il tira les cordons et les prit toutes deux. Il alla ensuite les presenter au roy, comme il avoit fait le lapin de garenne. Le roy receut encore avec plaisir les deux perdrix, et luy fit donner pour boire.

Le Chat continua ainsi, pendant deux ou trois mois, à porter de temps en temps au roy du gibier de la chasse de son maistre. Un jour qu'il sceut que le roy devoit aller à la promenade, sur le bord de la riviere, avec sa fille, la plus belle princesse du monde, il dit à son maistre :

« Si vous voulez suivre mon conseil, vostre fortune est faite : vous n'avez qu'à vous baigner dans la riviere, à l'endroit que je vous montreray, et ensuite me laisser faire. »

Le marquis de Carabas fit ce que son chat luy conseilloit, sans sçavoir à quoy cela seroit bon. Dans le temps qu'il se baignoit, le roy vint à passer, et le Chat se mit à crier de toute sa force :

« Au secours ! au secours ! voilà monsieur le marquis de Carabas qui se noye ! »

A ce cry, le roy mit la teste à la portiere, et, reconnoissant le Chat qui luy avoit apporté tant de fois du gibier, il ordonna à ses gardes qu'on allast vite au secours de monsieur le marquis de Carabas.

Pendant qu'on retiroit le pauvre marquis de la riviere, le Chat s'approcha du carosse, et dit au roy que, dans le temps que son maistre se baignoit, il estoit venu des voleurs qui avoient emporté ses habits, quoy qu'il eust crié au voleur de toute sa force : le drosle les avoit cachez sous une grosse pierre.

Le roy ordonna aussi tost aux officiers de sa garde robbe d'aller querir un de ses plus beaux habits pour monsieur le marquis de Carabas. Le roy luy fit mille caresses, et, comme les beaux habits qu'on venoit de luy donner relevoient sa bonne mine (car il estoit beau et bien fait de sa personne), la fille du roy le trouva fort à son gré, et le marquis de Carabas ne luy eut pas jetté deux ou trois regards, fort respectueux et un peu tendres, qu'elle en devint amoureuse à la folie.

Le roy voulut qu'il montast dans son carosse et qu'il fust de la promenade. Le Chat, ravi de voir que son dessein commençoit à réussir, prit les devants, et, ayant rencontré des paysans qui fauchoient un pré, il leur dit :

« Bonnes gens qui fauchez, si vous ne dites au roy que le pré que vous fauchez appartient à monsieur le marquis de Carabas, vous serez tous hachez menu comme chair à pasté. »

Le roy ne manqua pas à demander aux faucheurs à qui estoit ce pré qu'ils fauchoient :

« C'est à monsieur le marquis de Carabas », dirent-ils tous ensemble : car la menace du Chat leur avoit fait peur.

« Vous avez là un bel heritage, dit le roy au marquis de Carabas.

— Vous voyez, Sire, répondit le marquis : c'est un pré qui ne manque point de rapporter abondamment toutes les années. »

Le maistre Chat, qui alloit toujourn devant, rencontra des moissonneurs et leur dit :

« Bonnes gens qui moissonnez, si vous ne dites que tous ces blez appartiennent à monsieur le marquis de Carabas, vous serez tous hachez menu comme chair à pasté. »

Le roy, qui passa un moment après, voulut sçavoir à qui appartenotent tous les blés qu'il voyoit.

« C'est à monsieur le marquis de Carabas », répondirent les moissonneurs. Et le roy s'en réjouit encore avec le marquis.

Le Chat, qui alloit devant le carosse, disoit toujourn la même chose à tous ceux qu'il rencontroit, et le roy estoit estonné des grands biens de monsieur le marquis de Carabas.

Le maistre Chat arriva enfin dans un beau château, dont le maistre étoit un ogre, le plus riche qu'on ait jamais veu ; car toutes les terres par où le roy avoit passé estoient de la dépendance de ce chasteau. Le Chat, qui eut soin de s'informer qui estoit cet ogre et ce qu'il sçavoit faire, demanda à luy parler, disant qu'il n'avoit pas voulu passer si près de son chasteau sans avoir l'honneur de luy faire la révérence.

L'ogre le receut aussi civilement que le peut un ogre, et le fit reposer.

« On m'a assuré, dit le Chat, que vous aviez le don de vous changer en toutes sortes d'animaux ; que vous pouviez, par exemple, vous transformer en lyon, en elephant.

— Cela est vray, répondit l'ogre brusquement, et, pour vous le montrer, vous m'allez voir devenir lyon. »

Le Chat fut si éfrayé de voir un lyon devant luy qu'il gagna aussi tost les goûtieres, non sans peine et sans peril, à cause de ses bottes, qui ne valotent rien pour marcher sur les tuilles.

Quelque temps après, le Chat, ayant veu que l'ogre avoit quitté sa premiere forme, descendit et avoüa qu'il avoit eu bien peur.

« On m'a assuré encore, dit le Chat, mais je ne sçauroids le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits animaux, par exemple de vous changer en un rat, en une souris : je vous avouë que je tiens cela tout à fait impossible.

— Impossible ? reprit l'ogre : vous allez voir. »

Et en même temps il se changea en une souris, qui se mit à courir sur le plancher. Le Chat ne l'eut pas plus tost aperçûë, qu'il se jetta dessus et la mangea.

Cependant le roy, qui vit en passant le beau chasteau de l'ogre, voulut entrer dedans. Le Chat, qui entendit le bruit du carosse qui passoit sur le pont levis, courut au-devant et dit au roy :

« Vostre Majesté soit la bien venuë dans le chasteau de monsieur le marquis de Carabas !

— Comment, monsieur le marquis, s'écria le roy, ce chasteau est encore à vous ? Il ne se peut rien de plus beau que cette cour et que tous ces bastimens qui l'environnent ; voyons les dedans, s'il vous plaist. »

Le marquis donna la main à la jeune princesse, et, suivant le roy, qui montoit le premier, ils entrèrent dans une grande sale, où ils trouverent une magnifique colation que l'ogre avoit fait preparer pour ses amis, qui le devoient venir voir ce même jour-là, mais qui n'avoient pas osé entrer, sçachant que le roy y estoit.

Le roy, charmé des bonnes qualitez de monsieur le marquis de Carabas, de même que sa fille, qui en estoit folle, et voyant les

grands biens qu'il possédait, luy dit, après avoir beu cinq ou six coups :

« Il ne tiendra qu'à vous, monsieur le marquis, que vous ne soyez mon gendre. »

Le marquis, faisant de grandes révérences, accepta l'honneur que luy faisoit le roy, et, dès le même jour, il épousa la princesse. Le Chat devint grand seigneur, et ne courut plus après les souris que pour se divertir.

MORALITÉ

Quelque grand que soit l'avantage
De jouir d'un riche héritage
Venant à nous de pere en fils,
Aux jeunes gens, pour l'ordinaire,
L'industrie et le sçavoir faire
Vallent mieux que des biens acquis.

AUTRE MORALITÉ

Si le fils d'un meûnier avec tant de vitesse
Gagne le cœur d'une princesse
Et s'en fait regarder avec des yeux mourans,
C'est que l'habit, la mine et la jeunesse,
Pour inspirer de la tendresse,
N'en sont pas des moyens toujours indifferens.

4. Le Maître chat ou le chat botté (texte modernisé)

Conte : Le Maître chat ou le chat botté

Un meunier ne laissa pour tous biens, à trois enfants qu'il avait, que son moulin, son âne et son chat. Les partages furent bientôt faits : ni le notaire, ni le procureur n'y furent point appelés. Ils auraient eu bientôt mangé tout le pauvre patrimoine. L'aîné eut le moulin, le second eut l'âne, et le plus jeune n'eut que le chat. Ce dernier ne pouvait se consoler d'avoir un si pauvre lot :

« Mes frères, disait-il, pourront gagner leur vie honnêtement en se mettant ensemble ; pour moi, lorsque j'aurai mangé mon chat, et que je me serai fait un manchon de sa peau, il faudra que je meure de faim. »

Le Chat, qui entendait ce discours, mais qui n'en fit pas semblant, lui dit d'un air posé et sérieux :

« Ne vous affligez point, mon maître, vous n'avez qu'à me donner un sac et me faire faire une paire de bottes pour aller dans les broussailles, et vous verrez que vous n'êtes pas si mal partagé que vous croyez. »

Quoique le maître du Chat ne fit pas grand fond là-dessus, il lui avait vu faire tant de tours de souplesse pour prendre des rats et des souris, comme quand il se pendait par les pieds, ou qu'il se cachait dans la farine pour faire le mort, qu'il ne désespéra pas d'en être secouru dans la misère.

Lorsque le Chat eut ce qu'il avait demandé, il se botta bravement, et, mettant son sac à son cou, il en prit les cordons avec ses deux pattes de devant, et s'en alla dans une garenne où il y avait grand nombre de lapins. Il mit du son et des laitrons dans son sac, et s'étendant comme s'il eût été mort, attendit que quelque jeune lapin, peu instruit encore des ruses de ce monde, vînt se fourrer dans son sac pour manger ce qu'il y avait mis. A

Karvol feliik okon stazkiraf karvol

Reiz : Karvol feliik okon stazkiraf karvol

Sukarnik wetce kotafa kiewega pu baroy nazbeik va sukarn is astol is karvol anton ve iskeyer. Pakara sure zo skuyur : mei tegivsutesik mei malyesik zo rozeyed. Va copafa gadakiewega abicedje co-estuyud. Taneanazbalik va sukarn seotayar, toleik va astol ise lojotik va karvol anton kazawayar. Bantan va int me rovinuyur kire va licopafa nyosa digiyir :

— Berik, ~ in kaliyir, ~ va sint belcon plekuson, telon roblirawatad ; voxe jin, viele va karvol al estutú aze kum alma va ewazalt al iatá, arse aelawalketé.

Karvol, gildeson va bata dewitca vols nujigildeson, pu in frendon is elimon kaliyir :

— Va int me vanmanal, feliik, va eyelt anton zilil ise va stazeem mu jin volmiv ial inde koo beripxo di rolanil, nume wital da loeke dam folinon al zo buel.

Beka feliik dem Karvol va batcoba folinsiyir, va in askis va yona plaxaca ta konarira va tovol ik slakol al wiyir jontikote mea gripokoleyer da bas copuca ganon di zo greleyer. Tulon kotviele in nugarumkanyayar oke bevilason awalkaf ko regelta va int palseyer.

Karvol seotayas va eruks, va int budon stazayar, aze, plekuson va eyelt ben berga, kan vabduief inieem va wazdel nariyir, aze ko libolxo mallaniyir lize jontik libol tigiyd. Va jumba is yona laiteron ruxa ko eyelt plekuyur, aze senyason dumede tijir awalkaf, keyer da kon jotaf libol, men raveyes va beyeem ke bata tamava, di vanlaniyir aze ta estura va sinka va eyelt di kolaniyir. Moi senyara, in zo tuvaleyar : jotaf gariandaf libol va eyelt

peine fut-il couché, qu'il eut contentement : un jeune étourdi de lapin entra dans son sac, et le maître Chat, tirant aussitôt les cordons, le prit et le tua sans miséricorde.

Tout glorieux de sa proie, il s'en alla chez le roi et demanda à lui parler. On le fit monter à l'appartement de Sa Majesté, où étant entré, il fit une grande révérence au roi, et lui dit :

« Voilà, sire, un lapin de garenne que monsieur le marquis de Carabas (c'était le nom qu'il lui prit en gré de donner à son maître) m'a chargé de vous présenter de sa part.

- Dis à ton maître, répondit le roi, que je le remercie et qu'il me fait plaisir. »

Une autre fois, il alla se cacher dans un blé, tenant toujours son sac ouvert, et lorsque deux perdrix y furent entrées, il tira les cordons et les prit toutes deux. Il alla ensuite les présenter au roi, comme il avait fait du lapin de garenne. Le roi reçut encore avec plaisir les deux perdrix, et lui fit donner boire.

Le Chat continua ainsi, pendant deux ou trois mois, à porter de temps en temps au roi du gibier de la chasse de son maître. Un jour qu'il sut que le roi devait aller à la promenade, sur le bord de la rivière, avec sa fille, la plus belle princesse du monde, il dit à son maître :

« Si vous voulez suivre mon conseil, votre fortune est faite : vous n'avez qu'à vous baigner dans la rivière, à l'endroit que je vous montrerai, et ensuite me laisser faire. »

Le marquis de Carabas fit ce que son chat lui conseillait, sans savoir à quoi cela serait bon. Dans le temps qu'il se baignait, le roi vint à passer, et le Chat se mit à crier de toutes ses forces :

« Au secours ! au secours ! voilà monsieur le marquis de Carabas qui se noie ! »

A ce cri, le roi mit la tête à la portière, et, reconnaissant le Chat qui lui avait apporté tant de fois du gibier, il ordonna à ses gardes qu'on allât vite au secours de monsieur le marquis de Carabas.

Pendant qu'on retirait le pauvre marquis de la rivière, le Chat s'approcha du carrosse et dit au roi, que dans le temps que son maître se baignait, il était venu des voleurs qui avaient emporté ses habits, quoiqu'il eût crié au voleur ! de toute ses forces ; le rôle les avait cachés sous une grosse pierre.

Le roi ordonna aussitôt aux officiers de sa garde-robe d'aller quérir un de ses plus beaux habits pour monsieur le marquis de Carabas. Le roi lui fit mille caresses, et comme les beaux habits qu'on venait de lui donner relevaient sa bonne mine (car il était beau et bien fait de sa personne), la fille du roi le trouva fort à son gré, et le marquis de Carabas ne lui eut pas jeté deux ou trois regards, fort respectueux et un peu tendres, qu'elle en devint amoureuse à la folie.

Le roi voulut qu'il montât dans son carrosse et qu'il fût de la promenade. Le Chat, ravi de voir que son dessein

kolanियir nume Karvol feliik, vere impason va wazdel, va in nariyir aze volsegayeson atayar.

Aliaf gu wivga, den gazik laniyir aze eruyur enide di ropulviyir. Ko kraba ke Nafalik zo stayar. Kolaniyis, va gazik gidukapayar aze kaliyir :

— Nafalik, batse tawadaylibol. Carabas biptik (tiyir yolt inon djuzilin pu feliik) va jin al vajger enide va bat sulem ke in di atoé.

— Pu rinaf feliik kalil, ~ gazik dulzeyer, ~ da grewá ise in va jin puvegar.

Arviele, in vanmia dent va int palseyer, gire gison va fenkuyun eyelt, aze moi kolanira ke toloy tovok, va wazdel impayar nume va sin nariyir. Azon den gazik laniyir aze va sin atoeyer, milinde luxe tawadaylibol al askiyir. Gazik va toloy tovok tcion kazawayar nume askiyir da in di rotuliyir.

Karvol, bak toloy ok baroy aksat, va tcabanerawivga ke intaf feliik pu gazik batinde dile wan bureyer. Konviele ve grupeyer da gazik ken kuksa, do nazbeikya tela lolistafa sersikya ke tamava, di gozayar, acum pu feliik kaliyir :

— Ede va jinafa pirda djutarkal, rinafa tufa fu tir : opelon koe kuksa lize nedití, va int kolavatal, aze iskel da di askí.

Carabas biptik va pirda ke karvol askiyir, meggrupeson inde batcoba di tiyir kiewafa. Edje va int kolavayar, gazik pokolakiyir, bam Karvol toz kaliegayar :

— Va pomara ! va pomara ! Carabas biptik wizuwer !

Ba bate ie, gazik rem tuvelta va taka plekuyur, nume, pilkomodason va Karvol jontikedje bureyes va wivga, pu rinaf susikeem dirgayar enide Carabas biptik di zo greleyer.

Edje kimtaf biptik div kuksa zo maltiolteyer, Karvol va diremuko vanlaniyir aze pu gazik kaliyir, da edje inaf feliik va int kolavayar, dubiesik piyid ise va vageeem divbureyed, kore in kev dubiesik kalieyer ; vepokik lev raporap va in al palseyer.

Gazik pu fayik ke intaf vagezanok vere dirgayar enide tane inafe lolistafe vage mu Carabas biptik di zo aneyayad. Gazik va decitoya pulviranya pu in maneyer, ise larde ziliyine listafe vage va inafa sivanya tukiewayad (lece in tiyir listaf is ubaf), nazbeikya ke gazik va in karolapayar nume, arti toloya ok baroya tarkapasa vox krenugapafa levdisukera ke Carabas biptik, ve kalrenayar.

Gazik ve kuraniyir da in ko diremuko rundanyayar ise va gozara pakeyer. Karvol, felben wison da intafa erava

commençait à réussir, prit les devants, et ayant rencontré des paysans qui fauchaient un pré, il leur dit :

« Bonnes gens qui fauchez, si vous ne dites au roi que le pré que vous fauchez appartient à monsieur le marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. »

Le roi ne manqua pas à demander aux faucheurs à qui était ce pré qu'ils fauchaient :

« C'est à monsieur le marquis de Carabas », dirent-ils tous ensemble, car la menace du chat leur avait fait peur.

« Vous avez là un bel héritage, dit le roi au marquis de Carabas.

- Vous voyez, sire, répondit le marquis ; c'est un pré qui ne manque point de rapporter abondamment toutes les années. »

Le maître Chat, qui allait toujours devant, rencontra des moissonneurs et leur dit :

« Bonnes gens qui moissonnez, si vous ne dites que tous ces blés appartiennent à monsieur le marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. »

Le roi, qui passa un moment après, voulut savoir à qui appartenaient tous les blés qu'il voyait.

« C'est à monsieur le marquis de Carabas », répondirent les moissonneurs ; et le roi s'en réjouit encore avec le marquis.

Le Chat, qui allait devant le carrosse, disait toujours la même chose à tous ceux qu'il rencontrait, et le roi était étonné des grands biens de monsieur le marquis de Carabas.

Le maître Chat arriva enfin dans un beau château, dont le maître était un ogre, le plus riche qu'on ait jamais vu ; car toutes les terres par où le roi avait passé étaient de la dépendance de ce château.

Le Chat, qui eut soin de s'informer qui était cet ogre et ce qu'il savait faire, demanda à lui parler, disant qu'il n'avait pas voulu passer si près de son château sans avoir l'honneur de lui faire la révérence. L'ogre le reçut aussi civilement que le peut un ogre et le fit reposer.

« On m'a assuré, dit le Chat, que vous aviez le don de vous changer en toutes sortes d'animaux ; que vous pouviez, par exemple, vous transformer en lion, en éléphant.

- Cela est vrai, répondit l'ogre brusquement, et, pour vous le montrer, vous m'allez voir devenir lion. »

Le Chat fut si effrayé de voir un lion devant lui, qu'il gagna aussitôt les gouttières, non sans peine et sans péril, à cause de ses bottes, qui ne valaient rien pour marcher sur les tuiles.

Quelque temps après, le Chat, ayant vu que l'ogre avait quitté sa première forme, descendit et avoua qu'il

toz kiewaskiweyer, abdulaniyir, aze kakeveson va yon tawadayik dolistes va werdxo, pu sin kaliyir :

— Korikany dolistes, ede pu gazik me di kalic da dolisteno werdxo tir ke Carabas biptik, kum zomacot kotote tiguon zo kuftosatac !

Gazik me gracayar da pu dolistesik eruyur ke toktan dolisteno werdxo tiyir :

— Ino tir ke Carabas biptik, ~ kot sin belcon kaliyid, lecen dratcera ke karvol al kovudayar.

— Va konoleksany batlize digil, ~ gazik pu Carabas biptik kaliyir.

— Wil, nafalik, ~ biptik dulzeyer ; ~ batse werdxo tandeon zilidupuso.

Karvol feliik, wan abduelanison, va yon vebaltasik kakeveyer nume kaliyir :

— Korikany vebaltas, ede pu gazik me di kalic da batyon vebaltan dent tid ke Carabas biptik, kum zomacot kotote tiguon zo kuftosatac !

Gazik fure pokolakiyir nume djugrupeyer ke toktan bat win dent tiyid.

— Sin tid ke Carabas biptik, ~ vebaltasik dulzeyed ; nume gazik do biptik gire wiveyer.

Karvol, abduelanis va diremuko, va milcoba pu kottan kakeven ware kaliyir, nume gazik gan kiewegapa ke Carabas biptik zo gevayar.

Karvol feliik ko listafe lamone adim artlaniyir, lize feliik tiyir gulamoledjik, tel meveli lokulaf ; lecen kot taway koolakiyin gan gazik tiyir ke lamonexo.

Karvol va tira ke gulamoledjik isu grupaskira trumon abreyer, aze eruyur enide pu in di ropulviyir, kalison da va lamone me al djupokolanipiyir meporason is megidukason. Gulamoledjik va in riewovgapon emudeyer ise askiyir da in va int di tildeyer.

— Zo ravaldayá, ~ Karvol kaliyir, ~ da va betara va int gu beta suleminda grutel ; da, tulong, va int gu krapol ok fuzol grupartazukal.

— Ageltafa, ~ gulamoledjik levgon dulzeyer, ~ nume fu nedí vanpison krapol.

Karvol wison va krapol kabdueon ve zo kovudapar eke va belaxare di urpeyer, puideson is iyelon golde stazeem katijis va avlara moe mikiya.

Vanion, Karvol, wiyison da gulamoledjik va intaf taneaf tazuk al jovleyer, titlaniyir aze va intafa vuderapa

<p>avait eu bien peur.</p> <p>« On m' assuré encore, dit le Chat, mais je ne saurais le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits animaux, par exemple de vous changer en un rat, en une souris ; je vous avoue que je tiens cela tout à fait impossible.</p> <p>- Impossible ! reprit l'ogre ; vous allez voir. »</p> <p>Et en même temps il se changea en une souris, qui se mit à courir sur le plancher. Le Chat ne l'eut pas plus tôt aperçue, qu'il se jeta dessus et la mangea.</p> <p>Cependant le roi, qui vit en passant le beau château de l'ogre, voulut entrer dedans.</p> <p>Le Chat, qui entendit le bruit du carrosse, qui passait sur le pont-levis, courut au-devant et dit au roi :</p> <p>« Votre Majesté soit la bienvenue dans ce château de monsieur le marquis de Carabas !</p> <p>- Comment, monsieur le marquis, s'écria le roi, ce château est encore à vous ! il ne se peut rien de plus beau que cette cour et que tous ces bâtiments qui l'environnent ; voyons les dedans, s'il vous plaît. »</p> <p>Le marquis donna la main à la jeune princesse, et suivant le roi, qui montait le premier, ils entrèrent dans une grande salle, où ils trouvèrent une magnifique collation que l'ogre avait fait préparer pour ses amis, qui le devaient venir voir ce même jour-là, mais qui n'avaient pas osé entrer, sachant que le roi y était.</p> <p>Le roi, charmé des bonnes qualités de monsieur le marquis de Carabas, de même que sa fille, qui en était folle, et voyant les grands biens qu'il possédait, lui dit, après avoir bu cinq ou six coups :</p> <p>« Il ne tiendra qu'à vous, monsieur le marquis, que vous ne soyez mon gendre. »</p> <p>Le marquis, faisant de grandes révérences, accepta l'honneur que lui faisait le roi, et, dès le même jour, il épousa la princesse. Le Chat devint le grand seigneur, et ne courut plus après les souris que pour se divertir.</p> <p>MORALITÉ</p> <p>Quelque grand que soit l'avantage De jouir d'un riche héritage Venant à nous de père en fils, Aux jeunes gens, pour l'ordinaire, L'industrie et le savoir-faire Valent mieux que des biens acquis.</p> <p>AUTRE MORALITÉ</p> <p>Si le fils d'un meunier, avec tant de vitesse, Gagne le coeur d'une princesse, Et s'en fait regarder avec des yeux mourants ; C'est que l'habit, la mine et la jeunesse, Pour inspirer de la tendresse, N'en sont pas des moyens toujours indifférents.</p>	<p>welidayar.</p> <p>– Ware zo ravaldayá, ~ Karvol kaliyir, ~ vexe arse me rofolí, da va roti ta kotazukara va lopinaf sulem dadil, tulon va int gu tovol ok slakol grubetal ; welidá da va mancoba koton merotisa krupté.</p> <p>– Merotisa ! ~ gulamoledjik eviegayar ; ~ fu wil.</p> <p>Miledje va int gu slakol toz vultes moe azeba betayar. Karvol va in ve kozwiyr, vere moebiduyur aze estuyur.</p> <p>Wori, gazik pokolakison wison va listafe lamone ke gulamoledjik, djukolaniyir.</p> <p>Karvol, gildeson va lor ke diremuko moo madaraza, va gazik kabduvulteyer aze kaliyir :</p> <p>– Nafalik til drumbaf ko bate lamone ke Carabas biptik !</p> <p>– OyoX, biptik weltikye, ~ gazik diviegayar, ~ bate lamone dere tir ke rin ! Bat kusk is batyona anamefa kolna en tid listapafa ; va koak wit, vay !?</p> <p>Biptik va nuba pu jotafa sersikya ziliyir, aze kadime gazik taneon ticlanis, va bontapa kolaniyid, lize va cuisafa estura volmiv egayana gan gulamoledjik mu inaf konak nik, trasiyid. Voxe grupeson da gazik koeon tigiyr, pitis bantan me di rovekolaniiyid.</p> <p>Gazik, mepes gu duganyeem ke Carabas biptik, is dere nazbeikya oviskafa gu in, is wison va inyon digiksap, arti aluboya ok tevoya ulira, kaliyir :</p> <p>– Batcoba va ant rin rupter, biptik weltikye, enide di vanpir jinape arnazbeikye.</p> <p>Biptik, gidukapason, va poraca askina gan gazik malnaleyir, nume, milvielon, va sersikya kureyer. Karvol vanpiyir jiomapik, nume kadim slakol anton ta deasera mea di vulteyer.</p> <p>LIDOK</p> <p>Kore pojara va konoleksap Vey gadik kal nazbeik Tir guntap, Kobara is grupaskira Lodam urlickeks Mu yik gubeon vodapad.</p> <p>AR LIDOK</p> <p>Ede nazbeikye ke sukarnik, lieke kalion, Va takra ke sersikya kevwar, Eke ina kan awalkes iteem disuker ; Lecen vage ik siva ik jotuca, Ta koswavara va krenuguca, Tid mebrunaf mergil.</p>
--	---



Il estoit une fois une veuve qui avoit deux filles : l'aînée luy ressembloit si fort et d'humeur et de visage que qui la voyoit voyoit la mere. Elles estoient toutes deux si desagréables et si orgueilleuses qu'on ne pouvoit vivre avec elles. La cadette, qui estoit le vray portrait de son pere pour la douceur et l'honnesteté, estoit avec cela une des plus belles filles qu'on eust sceu voir. Comme on aime naturellement son semblable, cette mere estoit folle de sa fille aînée, et, en même temps, avoit une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisoit manger à la cuisine et travailler sans cesse.

Il falloit, entre autre-chose, que cette pauvre enfant allast, deux fois le jour, puiser de l'eau à une grande demy-lieuë du logis, et qu'elle en raportast plein une grande cruche. Un jour qu'elle estoit à cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme qui la pria de luy donner à boire.

« Ouy da, ma bonne mere », dit cette belle fille ; et, rinçant aussi tost sa cruche, elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine et la lui presenta, soutenant toujourns la cruche, afin qu'elle bût plus aisément. La bonne femme, ayant bû, luy dit :

« Vous estes si belle, si bonne et si honneste, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don (car c'estoit une fée qui avoit pris la forme d'une pauvre femme de village, pour voir jusqu'où iroit l'honnesteté de cette jeune fille). Je vous donne pour don, poursuivit la fée, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou une fleur, ou une pierre précieuse. »

Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mere la gronda de revenir si tard de la fontaine.

« Je vous demande pardon, ma mere, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si long-temps » ; et, en disant ces mots, il luy sortit de la bouche deux roses, deux perles et deux gros diamans.

« Que voy-je là ? dit sa mere tout estonnée ; je crois qu'il luy sort de la bouche des perles et des diamants. D'où vient cela, ma fille ? » (Ce fut là la premiere fois qu'elle l'appela sa fille.)

La pauvre enfant luy raconta naïvement tout ce qui luy estoit arrivé, non sans jetter une infinité de diamants.

« Vrayment, dit la mere, il faut que j'y envoie ma fille. Tenez, Fanchon, voyez ce qui sort de la bouche de vôtre sœur quand elle parle ; ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le mesme don ? Vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la fontaine, et, quand une pauvre femme vous demandera à boire, luy en donner bien honnestement.

— Il me feroit beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine !

— Je veux que vous y alliez, reprit la mere, et tout à l'heure. »

Elle y alla, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau flacon d'argent qui fut dans le logis. Elle ne fut pas plustost arrivée à la fontaine qu'elle vit sortir du bois une dame magnifiquement vestuë, qui vint luy demander à boire. C'estoit la même fée qui avoit apparu à sa sœur, mais qui avoit pris l'air et les habits d'une princesse, pour voir jusqu'où iroit la malhonnesteté de cette fille.

« Est-ce que je suis icy venuë, luy dit cette brutale orgueilleuse, pour vous donner à boire ! Justement j'ai apporté un flacon d'argent tout exprés pour donner à boire à Madame ! J'en suis d'avis : beuvez à même si vous voulez.

— Vous n'etes guere honneste, reprit la fée sans se mettre en colere. Et bien ! puisque vous estes si peu obligeante, je vous donne pour don qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou un serpent, ou un crapau. »

D'abord que sa mere l'aperceut, elle luy cria :

« Hé bien ! ma fille !

– Hé bien ! ma mere ? luy repondit la brutale en jettant deux viperes et deux crapaus.

– O Ciel, s'écria la mere, que vois-je là ? C'est sa sœur qui en est cause : elle me le payera. » Et aussi tost elle courut pour la battre.

La pauvre enfant s'enfuit et alla se sauver dans la forest prochaine. Le fils du roi, qui revenoit de la chasse, la rencontra, et, la voyant si belle, luy demanda ce qu'elle faisoit là toute seule et ce qu'elle avoit à pleurer.

« Helas ! Monsieur, c'est ma mere qui m'a chassée du logis. »

Le fils du roi, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six perles et autant de diamants, la pria de luy dire d'où cela luy venoit. Elle luy conta toute son aventure. Le fils du roi en devint amoureux, et, considerant qu'un tel don valoit mieux que tout ce qu'on pouvoit donner en mariage à une autre, l'emmena au palais du roi son pere, où il l'épousa.

Pour sa sœur, elle se fit tant haïr que sa propre mere la chassa de chez elle ; et la malheureuse, après avoir bien couru sans trouver personne qui voulut la recevoir, alla mourir au coin d'un bois.

MORALITÉ

Les diamans et les pistoles
Peuvent beaucoup sur les esprits ;
Cependant les douces paroles
Ont encor plus de force, et sont d'un plus grand prix.

AUTRE MORALITÉ

L'honnesteté couste des soins,
Et veut un peu de complaisance ;
Mais tost ou tard elle a sa récompense,
Et souvent dans le temps qu'on y pense le moins.

5. Les Fées (texte modernisé)	Diolikya
<p>Conte : Les Fées</p> <p>Il était une fois une veuve qui avait deux filles ; l'aînée lui ressemblait si fort et d'humeur et de visage, que qui la voyait voyait la mère. Elles étaient toutes deux si désagréables et si orgueilleuses qu'on ne pouvait vivre avec elles. La cadette, qui était le vrai portrait de son Père pour la douceur et pour l'honnêteté, était avec cela une des plus belles filles qu'on eût su voir. Comme on aime naturellement son semblable, cette mère était folle de sa fille aînée, et en même temps avait une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisait manger à la cuisine et travailler sans cesse.</p> <p>Il fallait entre autres choses que cette pauvre enfant allât deux fois le jour puiser de l'eau à une grande demi lieue du logis, et qu'elle en rapportât plein une grande cruche. Un jour qu'elle était à cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme qui la pria de lui donner à boire.</p> <p>- Oui-dà, ma bonne mère, dit cette belle fille ; et rinçant aussitôt sa cruche, elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine, et la lui présenta, soutenant toujours la cruche afin qu'elle bût plus aisément.</p> <p>La bonne femme, ayant bu, lui dit :</p> <p>- Vous êtes si belle, si bonne, et si honnête, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don (car c'était une Fée qui avait pris la forme d'une pauvre femme de village, pour voir jusqu'où irait l'honnêteté de cette jeune fille). Je vous donne pour don, poursuivit la Fée, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou une Fleur, ou une Pierre précieuse.</p>	<p>Reiz : Diolikya</p> <p>Konviele lekepon tiyir nyobriky dem toloya nazbeikya ; tela loklaafa seye aflica is gexata vektapar cugeke kontan wis va ina va gadikya fowiyir. Battan tiyid volplinapaf is intotcapaf eke metan do sin robliyir. Tela toleafa, dum deltany vey gadikye seye zijnuca is teluca, tiyir tana lolistafa rowina yikya. Milinde kottan va oltavik tire renar, bata gadikya va taneaf nazbeik kalrenayar, voxé miledje va toleaf akldayar. Askiiyir da bantel koe burmotaxo estuyur ise kaikkobayar.</p> <p>Vanmiae arcoba, bat kimtaf velik ta lavalirdera art loon toloy decitmetrolk male mona tolon vieleon golaniyir aze va kotrafa abdapa gokobureyer. Konviele bene sul tigiyyir, wawikya blikesa ta kazawara va lava vanlaniiyir.</p> <p>– En, gue, ayaya, ~ bata listikya kaliyir.</p> <p>Nume dure eskelason va abda, ko telo xonyo ke sul lavalirdeyer, aze atoeyer, wan levgison va abda enide ina lodrikon uliyir.</p> <p>Ayikyanya, uliyison, kaliyir :</p> <p>– Til listapaf is vonapaf is telapaf, batdume va tanoya gruta pu rin govebundá, ~ lecen va tazuk ke widawawik al nariyir enide wiyir eke teluca ke bat yik co-tiyir. ~ Va lana gruta zilí nume ba kota kalitina pulvira Imwa ok Aka va rinaf art divnitid.</p>

Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mère la gronda de revenir si tard de la fontaine.

- Je vous demande pardon, ma mère, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si longtemps ; et en disant ces mots, il lui sortit de la bouche deux Roses, deux Perles, et deux gros Diamants.

- Que vois-je ? dit sa mère tout étonnée ; je crois qu'il lui sort de la bouche des Perles et des Diamants ; d'où vient cela, ma fille ? (Ce fut là la première fois qu'elle l'appela sa fille).

La pauvre enfant lui raconta naïvement tout ce qui lui était arrivé, non sans jeter une infinité de Diamants.

- Vraiment, dit la mère, il faut que j'y envoie ma fille ; tenez, Fanchon, voyez ce qui sort de la bouche de votre sœur quand elle parle ; ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le même don ? Vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la fontaine, et quand une pauvre femme vous demandera à boire, lui en donner bien honnêtement.

- Il me ferait beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine.

- Je veux que vous y alliez, reprit la mère, et tout à l'heure.

Elle y alla, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau Flacon d'argent qui fût dans le logis. Elle ne fut pas plus tôt arrivée à la fontaine qu'elle vit sortir du bois une Dame magnifiquement vêtue qui vint lui demander à boire : c'était la même Fée qui avait apparu à sa sœur mais qui avait pris l'air et les habits d'une Princesse, pour voir jusqu'où irait la malhonnêteté de cette fille.

- Est-ce que je suis ici venue, lui dit cette brutale orgueilleuse, pour vous donner à boire, justement j'ai apporté un Flacon d'argent tout exprès pour donner à boire à Madame ! J'en suis d'avis, buvez à même si vous voulez.

- Vous n'êtes guère honnête, reprit la Fée, sans se mettre en colère ; hé bien ! puisque vous êtes si peu obligeante, je vous donne pour don qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou un serpent ou un crapaud.

D'abord que sa mère l'aperçut, elle lui cria :

- Hé bien, ma fille !

- Hé bien, ma mère ! lui répondit la brutale, en jetant deux vipères, et deux crapauds.

- ô Ciel ! s'écria la mère, que vois-je là ? C'est sa sœur qui en est cause, elle me le payera.

Et aussitôt elle courut pour la battre. La pauvre enfant s'enfuit, et alla se sauver dans la Forêt prochaine.

Le fils du Roi qui revenait de la chasse la rencontra et la voyant si belle, lui demanda ce qu'elle faisait là toute seule et ce qu'elle avait à pleurer.

- Hélas ! Monsieur c'est ma mère qui m'a chassée du

Viele bata listikya va mona artlaniyir, gadikya buuyur kire ina mal sul gaverson dimlaniyir.

— Pu rin ixererú, gadya, ~ kimtikyama kaliyir, ~ kire gaversé.

Nume kalison va batyon ravlem, toloya Raltada isu Mard isu Duzap va inaf art divnyid.

— Va tokcoba wí ? ~ gevapana gadikya kaliyir ; ~ folí da mard is duz va inaf art divnid. Toklizu batcoba tir, nazbeya ?

Tiyir taneafa toma da ina gu nazbeya voltayar.

Kimtaf velik va kota coba sokiyisa ixakon pwadeyer, kabuson va jontik duz.

— Arse, ~ gadikya kaliyir, ~ va nazbeik gostaksé. Djay Fanchon, va plek divnis va art ke berik viele in pulvir, wil. Kas va mila gruta me djudatil ? Anton lanil kal sul aze lavalirdel, aze viele wawikya va ulira pu rin erutur, telanyon di zilitil.

— Vol, ~ fikikya dulzeyer, ~ kal sul lanití.

— Kuraní da di lanil, ~ gadikya dakiyir, ~ ise fure.

Ina laniyir, vexe wan buuson. Va lolistafa dilgavafa kurdaga ke mona al nariyir. Va sul su artlaniyir viele va cuison vagekirafa Jiomikya divlanisa va aalxo ve wiyir. Bantanya vanlaniyir ise va ulira eruyur : tiyir milafa Diolikya awiyisa lent berikya, voxé su bevulayar Sersikya dem vadjes vageeem enide rabateyer eke volteluca ke bata yikya di tiyir.

— Kas batliz al laní, ~ bat fikaf intotcik kaliyir, ~ enide va ulira di zilí ? Vexe, berde, va dilgavafa kurdaga dovoron al vanburé nume va ulira pu Weltikya rozilí ! Boyá, benon ulil ede djumel.

— Til telansaf, ~ Diolikya askiyil, me zideson. ~ Kle ! larde til puvegansas, va lana gruta zilí nume ba kota kalitina pulvira, perake ok gemu va rinaf art divnitid.

Vielu gadikya va ina kozwiyir, iegayar :

— Kle, nazbeya !

— Kle, gadya ! ~ fikik dulzeyer, kabuson va tanoya zamyala isu gemu.

— Ox Kelt ! ~ gadikya diviegayar, ~ va tokcoba batlize wí ? Berik tir golde batcoba, pu jin dodeter.

Nume ina vere vulteyer enide va in di alier. Kimtaf velik ko pokefo aalxo ta giwara otceyer.

Nazbeikye ke Gazik, dimlakison va tcabanyera, kakeveyer nume va in listapaf wison, eruyur va coba in antaf askiyir ise dume boredayar.

— Kax ! Weltikye, gadikya div mona va jin su aloyar.

logis.

Le fils du Roi, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six Perles, et autant de Diamants, la pria de lui dire d'où cela lui venait. Elle lui conta toute son aventure. Le fils du Roi en devint amoureux, et considérant qu'un tel don valait mieux que tout ce qu'on pouvait donner en mariage à un autre, l'emmena au Palais du Roi son père où il l'épousa. Pour sa sœur elle se fit tant haïr que sa propre mère la chassa de chez elle ; et la malheureuse, après avoir bien couru sans trouver personne qui voulût la recevoir alla mourir au coin d'un bois.

MORALITÉ

Les Diamants et les pistoles
Peuvent beaucoup sur les Esprits ;
Cependant les douces paroles
Ont encore plus de force, et sont d'un plus grand prix.

AUTRE MORALITÉ

L'honnêteté coûte des soins,
Elle veut un peu de complaisance,
Mais tôt ou tard elle a sa récompense,
Et souvent dans le temps qu'on y pense le moins.

Nazbeikye ke Gazik va aluboy ok tevoy mard is liote duz divnis va inaf art wiyir, nume maleruyur lizu batcoba tiyir. In va kotafa stuva pwadeyer. Nazbeikye ke Gazik korenayar, ise krupteson da mana gruta loon dam betcoba rofirvina ta kurera sovodar, ko Berma ke Gazik gadikye, lize di kureyer, va in malstayar. Luxe berikya, ina askijiyir nume zo bogayar cugeke denu int gadikya miv di aloyayar. Nume, bat volkalik, arti vulterapa vox trasion va metan emudes, kene aalxo di awalkeyer.

LIDOK

Duz is erba
Mo korik rotaskipid ;
Wori pulviranya
Lopofa is lodroe tid.

AR LIDOK

TelUCA va sugara askoar,
Va abica puvotera imaxur,
Vexe moion ok vamoion zo gabler,
Voxe loviele vaon me trakut.

6. Cendrillon ou la petite pantoufle de verre (texte original)



Il estoit une fois un gentil-homme qui épousa en secondes nopces une femme, la plus hautaine et la plus fiere qu'on eut jamais veüe. Elle avoit deux filles de son humeur, et qui luy ressembloient en toutes choses. Le mari avoit, de son costé, une jeune fille, mais d'une douceur et d'une bonté sans exemple : elle tenoit cela de sa mere, qui estoit la meilleure personne du monde.

Les nopces ne furent pas plutôt faites que la belle-mere fit éclater sa mauvaise humeur : elle ne put souffrir les bonnes qualitez de cette jeune enfant, qui rendoient ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea des plus viles occupations de la maison : c'estoit elle qui nettoyoit la vaisselle et les montées, qui frottoit la chambre de madame et celles de mesdemoiselles ses filles ; elle couchoit tout au haut de la maison, dans un grenier, sur une méchante paille, pendant que ses sœurs estoient dans des chambres parquetées, où elles avoient des lits des plus à la mode, et des miroirs où elles se voyoient depuis les pieds jusqu'à la teste. La pauvre fille souffroit tout avec patience et n'osoit s'en plaindre à son pere qui l'auroit grondée, parce que sa femme le gouvernoit entierement.

Lorsqu'elle avoit fait son ouvrage, elle s'alloit mettre au coin de la cheminée et s'asseoir dans les cendres, ce qui faisoit qu'on l'appeloit communément dans le logis Cucendron. La cadette, qui n'estoit pas si malhonneste que son aînée, l'appeloit Cendrillon. Cependant Cendrillon, avec ses méchans habits, ne laissoit pas d'estre cent fois plus belle que ses sœurs, quoique vestués très-magnifiquement.

Il arriva que le fils du roi donna un bal et qu'il en pria toutes les personnes de qualité. Nos deux demoiselles en furent aussi priées, car elles faisoient grande figure dans le pays. Les voilà bien aises et bien occupées à choisir les habits et les coëffures qui leur seïeroient le mieux. Nouvelle peine pour Cendrillon, car c'estoit elle qui repassoit le linge de ses sœurs et qui godronoit leurs manchettes. On ne parloit que de la maniere dont on s'habilleroit.

« Moy, dit l'aînée, je mettray mon habit de velours rouge et ma garniture d'Angleterre.

— Moy, dit la cadette, je n'auray que ma juppe ordinaire ; mais, en récompense, je mettray mon manteau à fleurs d'or et ma barriere de diamans, qui n'est pas des plus indifférentes. »

On envoya querir la bonne coëffeuse pour dresser les cornettes à deux rangs, et on fit acheter des mouches de la bonne faiseuse. Elles appellerent Cendrillon pour luy demander son avis, car elle avoit le goût bon. Cendrillon les conseilla le mieux du monde, et s'offrit mesme à les coëffer, ce qu'elles voulurent bien. En les coëffant, elles luy disoient :

« Cendrillon, se rois-tu bien aise d'aller au bal ?

— Helas ! Mesdemoiselles, vous vous mocquez de moy ; ce n'est pas là ce qu'il me faut.

— Tu as raison, on riroit bien si on voyoit un Cucendron aller au bal. »

Une autre que Cendrillon les aurait coëffées de travers ; mais elle estoit bonne, et elle les coëffa parfaitement bien. Elles furent près de deux jours sans manger, tant elles estoient transportées de joye. On rompit plus de douze lacets à force de les serrer pour leur rendre la taille plus menuë, et elles estoient toujours devant leur miroir.

Enfin l'heureux jour arriva ; on partit, et Cendrillon les suivit des yeux le plus longtemps qu'elle put. Lorsqu'elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer. Sa maraine, qui la vit toute en pleurs, luy demanda ce qu'elle avoit.

« Je voudrais bien... je voudrais bien... »

Elle pleuroit si fort qu'elle ne put achever. Sa maraine, qui estait fée, luy dit :

« Tu voudrais bien aller au bal n'est-ce pas ?

— Helas ! ouy, dit Cendrillon en soupirant.

— Hé bien ! seras-tu bonne fille ? dit sa maraine ; je t'y feray aller. »

Elle la mena dans sa chambre, et luy dit :

« Va dans le jardin, et apporte-moy une citrouille. »

Cendrillon alla aussi-tost cueillir la plus belle qu'elle put trouver, et la porta à sa maraine, ne pouvant deviner comment cette citrouille la pourroit faire aller au bal. Sa maraine la creusa, et, n'ayant laissé que l'écorce, la frappa de sa baguette, et la citrouille fut aussi-tost changée en un beau carrosse tout doré.

Ensuite, elle alla regarder dans sa sourissiere, où elle trouva six souris toutes en vie. Elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe de la sourissiere et, à chaque souris qui sortoit, elle luy donnoit un coup de sa baguette, et la souris estoit aussi-tost changée en un beau cheval : ce qui fit un bel attelage de six chevaux d'un beau gris de souris pommelé.

Comme elle estoit en peine de quoy elle ferait un cocher :

« Je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a point quelque rat dans la ratiere ; nous en ferons un cocher.

— Tu as raison, dit sa maraine, va voir. »

Cendrillon luy apporta la ratiere, où il y avoit trois gros rats. La fée en prit un d'entre les trois, à cause de sa maîtresse barbe, et, l'ayant touché, il fut changé en un gros cocher qui avoit une des plus belles moustaches qu'on ait jamais veuës.

Ensuite elle luy dit :

« Va dans le jardin, tu y trouveras six lézards derriere l'arrosoir ; apporte-les moy. »

Elle ne les eut pas plutôt apportez que sa maraine les changea en six laquais, qui monterent aussi-tost derriere le carrosse, avec leurs habits chamarez, et qui s'y tenoient attachez comme s'ils n'eussent fait autre chose de toute leur vie.

La fée dit alors à Cendrillon :

« Hé bien ? voilà de quoy aller au bal : n'es-tu pas bien aise ?

— Ouy, mais est-ce que j'irai comme cela, avec mes vilains habits ? »

Sa maraine ne fit que la toucher avec sa baguette, et en même tems ses habits furent changez en des habits de drap d'or et d'argent, tout chamarez de pierreries ; elle luy donna ensuite une paire de pantoufles de verre, les plus jolies du monde.

Quand elle fut ainsi parée, elle monta en carrosse ; mais sa maraine luy recommanda, sur toutes choses, de ne pas passer minuit, l'avertissant que, si elle demouroit au bal un moment davantage, son carrosse redeviendroit citrouille, ses chevaux des souris, ses laquais des lézards, et que ses vieux habits reprendroient leur première forme.

Elle promit à sa maraine qu'elle ne manqueroit pas de sortir du bal avant minuit. Elle part, ne se sentant pas de joye.

Le fils du roi, qu'on alla avertir qu'il venoit d'arriver une grande princesse qu'on ne connoissoit point, courut la recevoir. Il luy donna la main à la descente du carrosse, et la mena dans la salle où estoit la compagnie. Il se fit alors un grand silence ; on cessa de danser, et les violons ne jouèrent plus, tant on estoit attentif à contempler les grandes beautés de cet inconnuë. On n'entendoit qu'un bruit confus : « Ha ! qu'elle est belle ! » Le roi même, tout vieux qu'il estoit, ne laissoit pas de la regarder et de dire tout bas à la reine qu'il y avoit long-temps qu'il n'avoit vû une si belle et si aimable personne. Toutes les dames estoient attentives à considerer sa coëffure et ses habits, pour en avoir, dès le lendemain, de semblables, pourveu qu'il se trouvast des étoffes assez belles et des ouvriers assez habiles.

Le fils du roi la mit à la place la plus honorable, et ensuite la prit pour la mener danser. Elle dança avec tant de grace qu'on l'admira encore davantage. On apporta une fort belle collation, dont le jeune prince ne mangea point, tant il estoit occupé à la considerer. Elle alla s'asseoir auprès de ses sœurs et leur fit mille honnestetes ; elle leur fit part des oranges et des citrons que le prince luy avoit donnez, ce qui les estonna fort, car elles ne la connoissoient point.

Lorsqu'elles causoient ainsi, Cendrillon entendit sonner onze heures trois quarts ; elle fit aussi-tost une grande reverence à la compagnie, et s'en alla le plus viste qu'elle put.

Dés qu'elle fut arrivée, elle alla trouver sa maraine, et après ravoit remerciée, elle luy dit qu'elle souhaiteroit bien aller encore le lendemain au bal, parce que le fils du roi l'en avoit priée. Comme elle estoit occupée à raconter à sa maraine tout ce qui s'étoit passé au bal, les deux sœurs heurterent à la porte. Cendrillon leur alla ouvrir.

« Que vous estes long-temps à revenir ! » leur dit-elle en bâillant, en se frottant les yeux, et en s'étendant comme si elle n'eust fait que de se réveiller. Elle n'avoit cependant pas eu envie de dormir depuis qu'elles s'estoient quittées.

« Si tu estois venuë au bal, luy dit une de ses sœurs, tu ne t'y serais pas ennuyée ; il y est venu la plus belle princesse, la plus belle qu'on puisse jamais voir ; elle nous a fait mille civilités ; elle nous a donné des oranges et des citrons. »

Cendrillon ne se sentoit pas de joye : elle leur demanda le nom de cette princesse ; mais elles luy répondirent qu'on ne la connoissoit pas, que le fils du roi en estoit fort en peine, et qu'il donneroit toutes choses au monde pour sçavoir qui elle estoit.

Cendrillon sourit et leur dit :

« Elle estoit donc bien belle ? Mon Dieu ! que vous estes heureuses ! ne pourrais-je point la voir ? Helas ! mademoiselle Javotte, prestez-moi vostre habit jaune que vous mettez tous les jours.

— Vraiment, dit mademoiselle Javotte, je suis de cet avis ! Prestez vostre habit à un vilain Cucendron comme cela ! Il faudroit que je fusse bien folle ! »

Cendrillon s'attendoit bien à ce refus, et elle en fut bien aise, car elle auroit esté grandement embarrassée si sa sœur eut bien voulu luy prester son habit.

Le lendemain, les deux sœurs furent au bal, et Cendrillon aussi, mais encore plus parée que la première fois. Le fils du roi fut toujours auprès d'elle, et ne cessa de lui conter des douceurs. La jeune demoiselle ne s'ennuyoit point et oublia ce que sa maraine luy avoit recommandé : de sorte qu'elle entendit sonner le premier coup de minuit lorsqu'elle ne croyoit pas qu'il fut encore onze heures. Elle se leva, et s'enfuit aussi légèrement qu'auroit fait une biche. Le prince la suivit, mais il ne put rattraper. Elle laissa tomber une de ses pantoufles de verre, que le prince ramassa bien soigneusement. Cendrillon arriva chez elle, bien essoufflée, sans carrosse, sans laquais, et avec ses méchants habits, rien ne lui estant resté de toute sa magnificence qu'une de ses petites pantoufles, la pareille de celle qu'elle avoit laissé tomber. On demanda aux gardes de la porte du palais s'ils n'avoient point veu sortir une princesse ; ils dirent qu'ils n'avoient vû sortir personne qu'une jeune fille fort mal vestuë, et qui avoit plus l'air d'une paysanne que d'une demoiselle.

Quand les deux sœurs revinrent du bal. Cendrillon leur demanda si elles s'estoient encore bien diverties, et si la belle dame y avoit esté ; elles luy dirent que ouï, mais qu'elle s'estoit enfuyee lorsque minuit avoit sonné, et si promptement qu'elle avoit laissé tomber une de ses petites pantoufles de verre, la plus jolie du monde ; que le fils du roy l'avoit ramassée, et qu'il n'avoit fait que la regarder pendant tout le reste du bal, et qu'assurément il estoit fort amoureux de la belle personne à qui appartenoit la petite pantoufle.

Elles dirent vray : car, peu de jours après, le fils du roy fit publier à son de trompe qu'il épouserait celle dont le pied seroit bien juste à la pantoufle. On commença à l'essayer aux princesses, ensuite aux duchesses et à toute la cour, mais inutilement. On rapporta chez les deux sœurs, qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dans la pantoufle ; mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon, qui les regardoit, et qui reconnut sa pantoufle, dit en riant :

« Que je voye si elle ne me serait pas bonne ! »

Ses sœurs se mirent à rire et à se moquer d'elle.

Le gentilhomme qui faisoit l'essai de la pantoufle, ayant regardé attentivement Cendrillon, et la trouvant fort belle, dit que cela estoit juste, et qu'il avoit ordre de l'essayer à toutes les filles. Il fit asseoir Cendrillon, et, approchant la pantoufle de son petit pied, il vit qu'elle y entroit sans peine, et qu'elle y estoit juste comme de cire. L'étonnement des deux sœurs fut grand, mais plus grand encore quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pantoufle, qu'elle mit à son pied. Là-dessus arriva la maraine, qui, ayant donné un coup de sa baguette sur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors ses deux sœurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avoient veuë au bal. Elles se jetterent à ses pieds pour luy demander pardon de tous les mauvais traitemens qu'elles luy avoient fait souffrir. Cendrillon les releva et leur dit, en les embrassant, qu'elle leur pardonnoit de bon cœur, et qu'elle les prioit de l'aimer bien toujours.

On la mena chez le jeune prince, parée comme elle estoit. Il la trouva encore plus belle que jamais, et, peu de jours après, il l'épousa. Cendrillon, qui estoit aussi bonne que belle, fit loger ses deux sœurs au palais, et les maria, dès le jour même, à deux grands seigneurs de la cour.

MORALITE

La beauté, pour le sexe, est un rare tresor ;
De l'admirer jamais on ne se lasse ;
Mais ce qu'on nomme bonne grace
Est sans prix, et vaut mieux encor.

C'est ce qu'à Cendrillon fit avoir sa maraine,
En la dressant, en l'instruisant,
Tant et si bien qu'elle en fit une reine :
Car ainsi sur ce conte on va moralisant.

Belles, ce don vaut mieux que d'estre bien coëffées :
Pour engager un cœur, pour en venir à bout,
La bonne grace est le vrai don des fées ;
Sans elle on ne peut rien, avec elle on peut tout.

AUTRE MORALITÉ

C'est sans doute un grand avantage
D'avoir de l'esprit, du courage,
De la naissance, du bon sens,
Et d'autres semblables talens
Qu'on reçoit du Ciel en partage ;

Mais vous aurez beau les avoir,
Pour votre avancement ce seront choses vaines
Si vous n'avez, pour les faire valoir,
Ou des parrains, ou des marraines.

6. Cendrillon ou la petite pantoufle de verre (texte modernisé)

Conte : Cendrillon ou la petite pantoufle de verre

Il était une fois un gentilhomme qui épousa, en secondes nocces, une femme, la plus hautaine et la plus fière qu'on eût jamais vue.

Elle avait deux filles de son humeur, et qui lui ressemblaient en toutes choses.

Le mari avait, de son côté, une jeune fille, mais d'une douceur et d'une bonté sans exemple : elle tenait cela de sa mère, qui était la meilleure personne du monde.

Les nocces ne furent pas plus tôt faites que la belle-mère fit éclater sa mauvaise humeur : elle ne put souffrir les bonnes qualités de cette jeune enfant, qui rendaient ses filles encore plus haïssables. Elle la chargea des plus viles occupations de la maison : c'était elle qui nettoyait la vaisselle et les montées, qui frottait la chambre de madame et celles de mesdemoiselles ses filles ; - elle couchait tout au haut de la maison, dans un grenier, sur une méchante paille, pendant que ses sœurs étaient dans des chambres parquetées, où elles avaient des lits des plus à la mode, et des miroirs où elles se voyaient depuis les pieds jusqu'à la tête.

La pauvre fille souffrait tout avec patience et n'osait s'en plaindre à son père, qui l'aurait grondée, parce que sa femme le gouvernait entièrement. Lorsqu'elle avait fait son ouvrage, elle s'allait mettre au coin de la cheminée, et s'asseyait dans les cendres, ce qui faisait qu'on l'appelait communément dans le logis Cucendron. La cadette, qui n'était pas si malhonnête que son aînée, l'appelait Cendrillon.

Cependant Cendrillon, avec ses méchants habits, ne laissait pas d'être cent fois plus belle que ses sœurs, quoique vêtues très magnifiquement.

Il arriva que le fils du roi donna un bal et qu'il en pria toutes les personnes de qualité. Nos deux demoiselles en furent aussi priées, car elles faisaient grande figure dans le pays.

Les voilà bien aises et bien occupées à choisir les habits et les coiffures qui leur siéraient le mieux. Nouvelle peine pour Cendrillon, car c'était elle qui repassait le linge de ses sœurs et qui godronnait leurs manchettes. On ne parlait que de la manière dont on s'habillerait.

- Moi, dit l'aînée, je mettrai mon habit de velours rouge et ma garniture d'Angleterre.

- Moi, dit la cadette, je n'aurai que ma jupe ordinaire ; mais, en récompense, je mettrai mon manteau à fleurs d'or et ma barrière de diamants, qui n'est pas des plus indifférentes.

Guboyama okon guvengama kum triva

Reiz : Guboyama okon guvengama kum triva

Konviele lekepon poroluik va tela localgafa is lodoklafa parmon wiyina ayikya toleon kureyer.

Inya va toloya guon milaflicafa nazbeikya dikiyir, ise sina koton vektayad.

Kurenikye, luxeon, va tanoya jotafa nazbeikya dikiyir, voxo ina tiyir zijnapafa is vonapafa : vey gadikya tiyisa tel lokiewik ke tamava.

Vani vidia, ikagadikya va intafa aflicaja vinustasiyir : va dugeemany ke bat velik me tabiyir, va dugeem ware loeke turoboganas va nazbeikyeem. Va in gu kot loparodjaf lag ke mona vajgeyer : battel va porma is zorac gotcateyer, va mawa ke weltikya is tela ke kot nazbeaf weltoc pragayar. Tide mona, koe olkxo moe bapladaja, senyeyer, edje berikya koe myezakirafa mawa tigiyid lize va urmapafa ilava dadiyid, is va elzawa kane va int takanugon wiyid.

Kimtikya va kotcoba keon mejeyer ise me rovetemeyer gu gadikye lecen ine co-buuyur kire gan kurenik kottode zo boweyer. Moi kobara, ina alavon ic keldega tigiyir ise vanmia guboy debanyayar, batdume koe mona gu Cucendron gu zo yoltayar. Vexe toleafa berikya, tisa losintaafa dam taneafa, va ina gu Guboyama yoltayar.

Wori Guboyama, nekev vageje, zavzayar listafa decemon loeke dam toloy berik kore sin cuison blucteyed.

Konviele nazbeikye ke gazik va sirta ziliyir nume va kot porik koganeyer. Toloya weltamikya dere zo kozideyed kire koe gola porapon zo grupeyed.

Sina tid sensapafa nume va narara va lodojenias vageem isu divatcetakarindeem viunsud. Warzafa puidera ke Guboyama kire va grita ke berikeem gutcayar ise va ewazalteem soakseyer. Antafa vagerinda zo keyakseyed.

— Jin, ~ taneik kaliyir, ~ va jinape kerapiakofe vage is englafa udasaca diskiti.

— Jin, ~ toleik kaliyir, ~ va jinape gubefa gratca anton diskiti ; vexe va jinape aboz dem moavayafa imwa is duzkirafa amoto gablenon vageté, ise batcoba tir volbrunafa.

On envoya quérir la bonne coiffeuse pour dresser les cornettes à deux rangs, et on fit acheter des mouches de la bonne faiseuse. Elles appelèrent Cendrillon pour lui demander son avis, car elle avait le goût bon. Cendrillon les conseilla le mieux du monde, et s'offrit même à les coiffer ; ce qu'elles voulurent bien. En les coiffant, elles lui disaient :

- Cendrillon, serais-tu bien aise d'aller au bal ?

- Hélas, mesdemoiselles, vous vous moquez, de moi : ce n'est pas là ce qu'il me faut.

- Tu as raison, on rirait bien, si on voyait un Cucendron aller au bal.

Une autre que Cendrillon les aurait coiffées de travers ; mais elle était bonne, et elle les coiffa parfaitement bien. Elles furent près de deux jours sans manger, tant elles étaient transportées de joie. On rompit plus de douze lacets, à force de les serrer pour leur rendre la taille plus menue, et elles étaient toujours devant le miroir.

Enfin l'heureux jour arriva ; on partit, et Cendrillon les suivit des yeux le plus longtemps qu'elle put. Lorsqu'elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer. Sa marraine, qui la vit tout en pleurs, lui demanda ce qu'elle avait. "Je voudrais bien... je voudrais bien..." Elle pleurait si fort qu'elle ne put achever. Sa marraine, qui était fée, lui dit :

- Tu voudrais bien aller au bal, n'est-ce pas ?

- Hélas ! oui. dit Cendrillon en soupirant.

- Eh bien ! seras-tu bonne fille ? dit sa marraine, je t'y ferai aller.

Elle la mena dans sa chambre, et lui dit :

- Va dans le jardin, et apporte-moi une citrouille.

Cendrillon alla aussitôt cueillir la plus belle qu'elle put trouver, et la porta à sa marraine, ne pouvant deviner comment cette citrouille la pourrait faire aller au bal. Sa marraine la creusa et, n'ayant laissé que l'écorce, la frappa de sa baguette, et la citrouille fut aussitôt changée en un beau carrosse tout doré. Ensuite elle alla regarder dans la souricière, où elle trouva six souris toutes en vie. Elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe de la souricière, et à chaque souris qui sortait, elle lui donnait un coup de sa baguette, et la souris était aussitôt changée en un beau cheval : ce qui fit un bel attelage de six chevaux, d'un beau gris de souris pommelé. Comme elle était en peine de quoi elle ferait un cocher :

- Je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a pas quelque rat dans la ratière, nous en ferons un cocher.

- Tu as raison, dit sa marraine, va voir.

Cendrillon lui apporta la ratière, où il y avait trois gros rats. La fée en prit un d'entre les trois, à cause de sa maîtresse barbe, et, l'ayant touché, il fut changé en un gros cocher, qui avait une des plus belles moustaches qu'on ait jamais vues. Ensuite elle lui dit :

Divatcetakasik zo aneyayar enide va toloya emakirafa *cornette* divatcetaka di madayar, ise lesou zo lusteyed. Toloy berik va Guboyyama rozayad enide va inafa boyara di eruyud kire ina va grivanya dadiyir. Guboyyama va sina lokiewon pirdayar ise dace djudivatcetakayar. Sin divatcetakanon kaliyid :

— Guboyyama, kas titil valeafa ede ko sirta co-lanitul ?

— Kax, weltikyama, va jin nulec. Me mancoba mu jin.

— Ovel, zo co-kipegatal ede man Cucendron ko sirta co-lanir.

Kontan metis Guboyyama co-divatcetakajayar ; vexe ina tiyir vonafa nume divatcetakanyar. Sin moni tolda meestuson zavzayad kire jontikeke zo tudaavayad. Tre licara ta loeke tutiguara va fonta, loa santoleafa cuala zo joayad, ise lente elza kotedje tigiyyid.

Adim kalaf viel sokiyir ; sin mallakiyyid ise Guboyyama cugedje itasuzdayar. Viele mea wiyir, toz boreyer. Povakikya, wison va ina ikuzasa, eruyur va coba sokiyir. « Co-dju... co-dju... » Ina boreyer eke me rotenuyur. Povakik, tis diolik, kaliyir :

— Ko sirta co-djulanyl, mex ?

— Kax ! gue, ~ Guboyyama repaleson kaliyir.

— Ex ! kas titil kiewik ? ~ povakik kaliyir. ~ Fu aski da lakitul.

Va ina ko mawa stayar aze kaliyir :

— Ko matela lanil nume va sariala di vanburel.

Guboyyama vere laniyir aze va tela lolistafa trasina sariala yestayar aze pu povakik vanbureyer, me rodiepileson kane bata co-rotaskiyir da ina ko sirta di lakiyir. Povakik va enga suxayar aze iskeson va antaf almuk, ve taksultazeyer. Nume sariala gu listafo moavayafo diremuko vere zo betayar. Moion, ko slakolak disukeyer lize va tevoy blis slakol trasiyir. Kaliyir enide Guboyyama va xinta ke slakolak di madamayar, azon va kot divlanis slakol ve taksultazeyer nume in gu listaf okol vere zo betayar : turkon sorka dem tevoy slakolukanyaf okol di tiyir. Povakik nueyer kane va diremstasik di askiyir :

— Fu wí, ~ Guboyyama kaliyir, ~ ede kon tovol koe tovolak co-tigir enide va diremstasik di askit.

— Ovel, ~ povakik kaliyir, ~ lanil nume wil !!

Guboyyama va tovolak vanbureyer lize baroy tovolap tigiyyid. Diolik va tan dis va lukastap nariyir, aze uzason va in gu pwertaf diremstasik dem lolistafa wina nyoxa betayar. Azon kaliyir :

- Va dans le jardin, tu y trouveras six lézards derrière l'arrosoir : apporte-les moi.

Elle ne les eut pas plutôt apportés, que sa marraine les changea en six laquais, qui montèrent aussitôt derrière le carrosse, avec leurs habits chamarrés, et qui s'y tenaient attachés comme s'ils n'eussent fait autre chose de toute leur vie.

La fée dit alors à Cendrillon :

- Eh bien ! voilà, de quoi aller au bal : n'es-tu pas bien aise ?

- Oui, mais est-ce que j'irai comme cela, avec mes vilains habits ?

Sa marraine ne fit que la toucher avec sa baguette, et en même temps ses habits furent changés en des habits d'or et d'argent, tout chamarrés de pierreries ; elle lui donna ensuite une paire de pantoufles de verre, les plus jolies du monde.

Quand elle fut ainsi parée, elle monta en carrosse ; mais sa marraine lui recommanda, sur toutes choses, de ne pas passer minuit, l'avertissant que, si elle demeurait au bal un moment davantage, son carrosse redeviendrait citrouille, ses chevaux des souris, ses laquais des lézards, et que ses beaux habits reprendraient leur première forme.

Elle promit à sa marraine qu'elle ne manquerait pas de sortir du bal avant minuit. Elle part, ne se sentant pas de joie. Le fils du roi, qu'on alla avertir qu'il venait d'arriver une grande princesse qu'on ne connaissait point, courut la recevoir. Il lui donna la main à la descente du carrosse, et la mena dans la salle où était la compagnie. Il se fit alors un grand silence ; on cessa de danser, et les violons ne jouèrent plus, tant on était attentif à contempler les grandes beautés de cette inconnue. On n'entendait qu'un bruit confus :

- Ah ! qu'elle est belle !

Le roi même, tout vieux qu'il était, ne laissait pas de la regarder, et de dire tout bas à la reine qu'il y avait longtemps qu'il n'avait vu une si belle et si aimable personne.

Toutes les dames étaient attentives à considérer sa coiffure et ses habits, pour en avoir, dès le lendemain, de semblables, pourvu qu'il se trouvât des étoffes assez belles, et des ouvriers assez habiles.

Le fils du roi la mit à la place la plus honorable, et ensuite la prit pour la mener danser. Elle dansa avec tant de grâce, qu'on l'admira encore davantage. On apporta une fort belle collation, dont le jeune prince ne mangea point, tant il était occupé à la considérer. Elle alla s'asseoir auprès de ses sœurs et leur fit mille honnêtetés ; elle leur fit part des oranges et des citrons que le prince lui avait donnés, ce qui les étonna fort, car elles ne la connaissaient point.

Lorsqu'elles causaient ainsi, Cendrillon entendit sonner onze heures trois quarts ; elle fit aussitôt une grande révérence à la compagnie, et s'en alla le plus vite qu'elle put.

— Ko matela lanil, va tevoya zoxa kadime rustolesiki trasitil : va sina vanburel.

Moi vanburera, povakik va sina gu tevoy zanisik betayar. Sin dem pasiolese vage kadim diremuko vere titlaniyid aze ranyeyed dumede remi blira va arcoba meviele al askiyid.

Diolik pu Guboyama bam kaliyir :

— Ex ! batse umcoba enide ko sirta di lakil. Me til sensaf ?

— En, vexe kas batinde lakití, dem jinafe vageje ?

Povakik va ina opelon ve taksultazeyer nume miledje vageem gu moavaf is dilgavaf akakirapaf ar ve zo betayar ; azon va guvengeem kum triva, va tel lolistaf ke tamava, ziliyir.

Batinde ingayana, ina va diremuko kolaniyir ; vexe povakik loeke juikeyer da ina kaiki miamiel me di tiskiyir, kalwalzeson da, edeme, diremuko dimon di co-vanpiyir sariala, okol dimon slakol, zanisik dimon zoxa, is inaf vageemany va taneaf tazuk dimon di co-nariyir.

Ina pu povakik abdiplekuyur nume va sirta abdi miamiel en di co-divlaniyir. Daavakirapafa mallakiyir. Nazbeikye ke gazik, walzeyene da megrupena sersapikya su artlakiyir, vulteyer aze va ina emudeyer. Ba divlanira va diremuko nubaziliyir aze ko sirtaxo stayar lize ganenikeem tigiyyir. Amlitap ve sokiyir ; kottan ten stuteyer ise dingelt ve stivaweyed, kottan cugeke mafelas va listapaceem ke bata megrupenikya. Anton gojon loramayar.

— Ax ! Mana listikya !

Dace gazikye, wori guazapafe, va ina dun disukeyer ise pu gazikya omon kaliyir da va mana listafa greciikya valevion me al wiyir.

Kota porikya tiyid trumafa ise va inafa divatcetaka isu vageem krafriad enide va milaf direvielon di digiyid wari lilistafi tayi is deksapaf dodelik co-tid.

Nazbeikye ke gazik va ina mo tela loporafa runda koinkeyer, azon ta stutera stayar. Ina kapon stuteyer maneke ware loeke zo mafelayar. Voltarapa zo vanbureyer, vexe jotafe sersikye me estuyur maneke va ina dun torigiyyir. Ina pok intaf toloy berik laniyir aze debanyayar ; pu sin va kunoya kava maneyer ; va yone kramte ziliyine gan sersikye isu vobe firviyir, nume sin zo gevapayad kire va ina me grupayed.

Edje sin batinde prilayad, Guboyama va mamlara vas santane bartiv is balem-sanoya wexa ve gildeyer ; va dosita vere gidukayar aze defreon lokalion mallaniyir.

Dès qu'elle fut arrivée, elle alla trouver sa marraine, et, après l'avoir remerciée, elle lui dit qu'elle souhaiterait bien aller encore le lendemain au bal, parce que le fils du roi l'en avait priée.

Comme elle était occupée à raconter à sa marraine tout ce qui s'était passé au bal, les deux sœurs heurtèrent à la porte ; Cendrillon leur alla ouvrir.

- Que vous êtes longtemps à revenir ! leur dit-elle en bâillant, en se frottant les yeux, et en s'étendant comme si elle n'eût fait que de se réveiller.

Elle n'avait cependant pas eu envie de dormir, depuis qu'elles s'étaient quittées.

- Si tu étais venue au bal, lui dit une de ses sœurs, tu ne t'y serais pas ennuyée il est venu la plus belle princesse, la plus belle qu'on puisse jamais voir ; elle nous a fait mille civilités elle nous a donné des oranges et des citrons.

Cendrillon ne se sentait pas de joie : elle leur demanda le nom de cette princesse ; mais elles lui répondirent qu'on ne la connaissait pas, que le fils du roi en était fort en peine, et qu'il donnerait toutes choses au monde pour savoir qui elle était. Cendrillon sourit et leur dit :

- Elle était donc bien belle ? Mon Dieu ! que vous êtes heureuses ! ne pourrais-je point la voir ? Hélas ! mademoiselle Javotte, prêtez-moi votre habit jaune que vous mettez tous les jours.

- Vraiment, dit mademoiselle Javotte, je suis de cet avis ! Prêtez son habit à un vilain Cucendron comme cela ! il faudrait que je fusse bien folle.

Cendrillon s'attendait bien à ce refus, et elle en fut bien aise, car elle aurait été grandement embarrassée, si sa sœur eût bien voulu lui prêter son habit.

Le lendemain, les deux sœurs furent au bal, et Cendrillon aussi, mais encore plus parée que la première fois. Le fils du roi fut toujours auprès d'elle, et ne cessa de lui conter des douceurs. La jeune demoiselle ne s'ennuyait point et oublia ce que sa marraine lui avait recommandé ; de sorte qu'elle entendit sonner le premier coup de minuit, lorsqu'elle ne croyait point qu'il fût encore onze heures : elle se leva, et s'enfuit aussi légèrement qu'aurait fait une biche.

Le prince la suivit, mais il ne put l'attraper. Elle laissa tomber une de ses pantoufles de verre, que le prince ramassa bien soigneusement.

Cendrillon arriva chez elle, bien essoufflée, sans carrosse, sans laquais, et avec ses méchants habits ; rien ne lui étant resté de sa magnificence qu'une de ses petites pantoufles, la pareille de celle qu'elle avait laissée tomber.

On demanda aux gardes de la porte du palais s'ils n'avaient point vu sortir une princesse. Ils dirent qu'ils n'avaient vu sortir personne qu'une jeune fille fort mal vêtue, et qui avait plus l'air d'une paysanne que d'une demoiselle.

Moi artlakira, va povakik trasiyir, aze, gweyason, kaliyir da ko sirta gire direvielon di co-djulakiyir, larde nazbeikye ke gazik al moeruyur.

Edje va kotcoba sokiyisa remi sirta pu povakik pwadeyer, toloy berik tuvelklantayad ; Guboyama fenkuyur.

— Jontikedje al mallaniyic ! ~ ina kaliyir, wirkason is itapragason is va int divimpason dumede opelon su divmodeyer.

Wori me al djukenibeyer batvielu sin va sint al buluyud.

— Ede koe sirta co-tigiyil, ~ tan berik kaliyir, ~ me co-argaweyel. Lolistafa sersikya, tela lolistafa rowina nuve, al pir ; pu cin va kunoya kava al maner ise va yone kramte isu vobe al zilir.

Guboyama pesteyer daavapafa. Va yolt ke bata sersikya eruyur, vexe sin dulzeyed da metan va ina grupeyer, da nazbeikye ke gazik puidepeyer nume va kotcoba en di co-ziliyir enide va inaf yolt di grupeyer. Guboyama kiceyer aze kaliyir :

— Ina kle tiyir listapafa ? Lorik ! Kas va jin me co-rowí ? Kax ! Javotte weltikyama, va blafotafe vage pu jin beital, va tele rinon kotvielon diskine.

— Gue, ~ Javotte weltikyama kaliyir, ~ tí milboyaf ! Va intafe vage pu prazdaf Cucendron cwade beita ! Co-gotí oviskapaf.

Guboyama va bata vewara gestipiyir, nume tiyir sensapafa kire di zo co-tokteyer ede berik va vage co-djubeitayar.

Direvielon, toloy berik ko sirta lakiyid, nume Guboyama dere vexe ingayana ware loon dam ba taneafa toma. Nazbeikye ke gazik poke ina kotedje tiskiyir ise va yona zijnaca dun kareizuyur. Jotafa weltikyama me argaweyer nume va juikera ke povakik vulkuyur ; acum va mamlara ke taneaf vordig vas miamiel gildeyer, folison da ware tiyir santane bartiv. Ve ranyayar aze bagon lion dam wocolya otceyer.

Sersikye va ina radimevulteyer voxte me rotebiduyur. Tana guvenga kum triva ve lubeyer aze gan ine trumapon zo treduyur.

Guboyama den int artlaniyir, gaelyoyiskafa, voldo diremuko, voldo zanisik, is dem vageje ; mecoba ke inafa kulupuca al zavzayar, anton tana guvengama, milafa gu bana lubesiyina.

Susik ke tuvel zo koeruyud kase va divlanisa sersikya me al wiyid. Kaliyid da va metan divlanis vox anton vagekirajafa yikya nutisa tawadayik lodam weltik al wiyid.

Quand les deux sœurs revinrent du bal, Cendrillon leur demanda si elles s'étaient encore bien diverties, et si la belle dame y avait été ; elles lui dirent que oui, mais qu'elle s'était enfuie, lorsque minuit avait sonné, et si promptement qu'elle avait laissé tomber une de ses petites pantoufles de verre, la plus jolie du monde ; que le fils du roi l'avait ramassée, et qu'il n'avait fait que la regarder pendant tout le reste du bal, et qu'assurément il était fort amoureux de la belle personne à qui appartenait la petite pantoufle.

Elles dirent vrai ; car, peu de jours après, le fils du roi fit publier, à son de trompe, qu'il épouserait celle dont le pied serait bien juste à la pantoufle.

On commença à l'essayer aux princesses, ensuite aux duchesses et à toute la cour, mais inutilement. On l'apporta chez les deux sœurs, qui firent tout leur possible pour faire entrer leur pied dans la pantoufle mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon, qui les regardait, et qui reconnut sa pantoufle, dit en riant :

- Que je voie si elle ne me serait pas bonne.

Ses sœurs se mirent à rire et à se moquer d'elle. Le gentilhomme qui faisait l'essai de la pantoufle, ayant regardé attentivement Cendrillon, et la trouvant fort belle, dit que cela était très juste, et qu'il avait ordre de l'essayer à toutes les filles.

Il fit asseoir Cendrillon, et approchant la pantoufle de son petit pied, il vit qu'il y entrait sans peine, et qu'elle y était juste comme de cire. L'étonnement des deux sœurs fut grand, mais plus grand encore quand Cendrillon tira de sa poche l'autre petite pantoufle qu'elle mit à son pied. Là-dessus arriva la marraine, qui ayant donné un coup de baguette sur les habits de Cendrillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors ses deux sœurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avaient vue au bal. Elles se jetèrent à ses pieds pour lui demander pardon de tous les mauvais traitements qu'elles lui avaient fait souffrir.

Cendrillon les releva et leur dit, en les embrassant, qu'elle leur pardonnait de bon cœur, et qu'elle les priait de l'aimer bien toujours. On la mena chez le jeune prince, parée comme elle était. Il la trouva encore plus belle que jamais; et, peu de jours après, il l'épousa.

Cendrillon, qui était aussi bonne que belle, fit loger ses deux sœurs au palais, et les maria, dès le jour même, à deux grands seigneurs de la cour.

MORALITÉ

La beauté, pour le sexe, est un rare trésor.
De l'admirer jamais on ne se lasse ;
Mais ce qu'on nomme bonne grâce
Est sans prix, et vaut mieux encore.
C'est ce qu'à Cendrillon fit avoir sa marraine,
En la dressant, en l'instruisant,
Tant et si bien qu'elle en fit une reine :
(Car ainsi sur ce conte on va moralisant).
Belles, ce don vaut mieux que d'être bien coiffées :
Pour engager un cœur, pour en venir à bout,

Viele toloy berik mal sirta dimlaniyid, Guboyama eruyur kase al zo deasepeyed ise listikya al tigiyr ; gue kaliyid, vexe ina al otceyer ba mamlara ke miamiel, ise wilupon dume tana inafa guvengama kum triva al lubeyer, tela lolistafa ke tamava ; da nazbeikye ke gazik va ina al treduyur aze remi ark ke sirta al disukeyer, da ape tiyr renapase va listikya dem guvengama.

Sin agelton kaliyid ; lecen, arti abic viel, nazbeikye ke gazik sokruson volmiv sanegayar da va tela ayikya dem nuga gu guvenga va int entutageltasa di co-kureyer.

Guvenga ben kota sersikya azu dacikya az kotaf aboyikyeem toz zo lwiyir, vox mefavlon. Den toloy berik zo vanbureyer. Sin va intafa nuga ko guvenga laplekuyud voxe me jupekayad. Guboyama, disukesa, va intafa guvenga kagrupeyer, kipeson kaliyir :

— Rowí ede ina va jin co-dojeniar.

Berik toz kipeyed ise nuleyed. Oluik Iwis va guvenga, trumon disukeson va Guboyama is va ina listapafa krupteson, kaliyir da batcoba tiyr tageltapafa ise va lwira va guvenga gu kota yikya mbi kalbenplekuyur.

Askiiyr da Guboyama debanyayar, aze vanplekuson va guvenga gu inafa nugama, rabateyer da bata kotunon vadjeyer ise koeon tigiyr dum sebeka. Gevara ke toloy berik ve tiyr gijafa vox ware logijafa viele Guboyama va bana guvengama divucomayar aze ben nuga plekuyur. Moion povakik arttalayar, va vageeem ke Guboyama ve taksultazeyer nume in loeke dam kotar ve tucisaweyer.

Batviele toloy berik va ina wetce listikya wiyina bak sirta kagrupeyed. Ixereruson luxe kota sinafa askiperaja kev ina titon ve moebiduyud.

Guboyama va sin kariwayar aze kaliyir, dabluson, da nuedon ixeyer, ise ganon zo djumalbanyayar. Den jotafe sersikye zo stayar, batinde diskiiyr. Ine va ina lolistafa dam meviele krupteyer ; aze arti konak viel kureyer.

Guboyama, tisa livonafa dam listafa, ko berma va toloy berik volmiv vistaleyer aze gu toloye aboyajiomikye dace revielon kureyer.

LIDOK

Listuca, ke ban ikrik, tir rifa jwa.
Inafa mafelara meviele argar ;
Vexe coba yoltana gu kuca
Tir droiskafa, ise lodroe vodar.
Tove Guboyama povakik askiiyr,
Va ina gaason, taveson,
Cugeke va gazik askiiyr :
(Lecen batinde icde bat reiz tulidason).
Listuca, bata gruta loon dam divatcetaka tir :
Ta waltera va takra, ta jupekara,

La bonne grâce est le vrai don des fées ;
Sans elle on ne peut rien, avec elle on peut tout.

AUTRE MORALITÉ

C'est sans doute un grand avantage,
D'avoir de l'esprit, du courage,
De la naissance, du bon sens,
Et d'autres semblables talents
Qu'on reçoit du Ciel en partage ;
Mais vous aurez beau les avoir,
Pour votre avancement ce seront choses vaines,
Si vous n'avez, pour les faire valoir,
Ou des parrains, ou des marraines.

Kapuca tir grutanya ke diolikya ;
Arbeon mecoba rotir, kanon kotcoba rotir.

AR LIDOK

Taskuca ik takreluca,
Kobliranya ik fre,
Ik yonar milaf fitc,
Efe tid impavantapa
Gan Kelt kserayana,
Vexe kore vaon dikil,
Ta blira, batcoba sotir giopafa,
Ede ta abduaskira,
Va mek povakik dikil.

7. Riquet à la houppe (texte original)



Il estoit une fois une reine qui accoucha d'un fils si laid et si mal fait qu'on douta longtemps s'il avoit forme humaine. Une fée, qui se trouva à sa naissance, assura qu'il ne laisseroit pas d'estre aimable, parce qu'il auroit beaucoup d'esprit : elle ajouta même qu'il pourroit, en vertu du don qu'elle venoit de luy faire, donner autant d'esprit qu'il en auroit à la personne qu'il aimeroit le mieux.

Tout cela consola un peu la pauvre reine, qui estoit bien affligée d'avoir mis au monde un si vilain marmot. Il est vray que cet enfant ne commença pas plutost à parler qu'il dit mille jolies choses, et qu'il avoit dans toutes ses actions je ne sçai quoi de si spirituel qu'on en estoit charmé. J'oublois de dire qu'il vint au monde avec une petite houppe de cheveux sur la teste, ce qui fit qu'on le nomma Riquet à la Houppe, car Riquet estoit le nom de la famille.

Au bout de sept ou huit ans, la reine d'un royaume voisin accoucha de deux filles. La premiere qui vint au monde estoit plus belle que le jour ; la reine en fut si aise qu'on apprehenda que la trop grande joye qu'elle en avoit ne luy fit mal. La même fée qui avoit assisté à la naissance du petit Riquet à la Houppe estoit presente, et, pour moderer la joye de la reine, elle luy declara que cette petite princesse n'auroit point d'esprit, et qu'elle seroit aussi stupide qu'elle estoit belle. Cela mortifia beaucoup la reine ; mais elle eut, quelques momens après, un bien plus grand chagrin, car la seconde fille dont elle accoucha se trouva extrêmement laide.

« Ne vous affligez point tant, Madame, luy dit la fée, vostre fille sera recompensée d'ailleurs, et elle aura tant d'esprit qu'on ne s'apercevra presque pas qu'il luy manque de la beauté.

— Dieu le veuille, répondit la reine ; mais n'y auroit-il point moyen de faire avoir un peu d'esprit à l'aînée, qui est si belle ?

— Je ne puis rien pour elle, Madame, du costé de l'esprit, luy dit la fée ; mais je puis tout du costé de la beauté ; et comme il n'y a rien que je ne veuille faire pour vôtre satisfaction, je vais luy donner pour don de pouvoir rendre beau ou belle la personne qui luy plaira. »

A mesure que ces deux princesses devinrent grandes, leurs perfections crûrent aussi avec elles, et on ne parloit partout que de la beauté de l'aînée et de l'esprit de la cadette. Il est vray aussi que leurs défauts augmentèrent beaucoup avec l'âge. La cadette enlaidissoit à veüe d'œil, et l'aînée devenoit plus stupide de jour en jour. Ou elle ne répondoit rien à ce qu'on lui demandoit, ou elle disoit une sottise. Elle estoit avec cela si maladroite qu'elle n'eust pû ranger quatre porcelaines sur le bord d'une cheminée sans en casser une, ny boire un verre d'eau sans en répandre la moitié sur ses habits.

Quoy que la beauté soit un grand avantage dans une jeune personne, cependant la cadette l'emportoit presque toujours sur son aînée dans toutes les compagnies. D'abord on alloit du costé de la plus belle, pour la voir et pour l'admirer ; mais bien tost après on alloit à celle qui avoit le plus d'esprit pour luy entendre dire mille choses agreables, et on estoit estonné qu'en moins d'un quart d'heure l'aînée n'avoit plus personne auprès d'elle, et que tout le monde s'estoit rangé autour de la cadette. L'aînée, quoy que fort stupide, le remarqua bien ; et elle eut donné sans regret toute sa beauté pour avoir la moitié de l'esprit de sa sœur. La reine, toute sage qu'elle estoit, ne put s'empêcher de luy reprocher plusieurs fois sa bestise : ce qui pensa faire mourir de douleur cette pauvre princesse.

Un jour qu'elle s'estoit retirée dans un bois pour y plaindre son malheur, elle vit venir à elle un petit homme fort laid et fort desagreable, mais vestu tres-magnifiquement. C'estoit le jeune prince Riquet à la Houppe, qui, estant devenu amoureux d'elle sur ses portraits qui courroient par tout le monde, avoit quitté le royaume de son pere pour avoir le plaisir de la voir et de luy parler. Ravi de la rencontrer ainsi toute seule, il l'aborde avec tout le respect et toute la politesse imaginable. Ayant remarqué, après luy avoir fait les compliments ordinaires, qu'elle estoit fort melancolique, il luy dit :

« Je ne comprends point, Madame, comment une personne aussi belle que vous l'estes peut estre aussi triste que vous le paraissez : car, quoyque je puisse me vanter d'avoir veu une infinité de belles personnes, je puis dire que je n'en ay jamais vû dont la beauté approche de la vostre.

— Cela vous plaist à dire, Monsieur », lui répondit la princesse, et en demeura là.

« La beauté, reprit Riquet à la Houppe, est un si grand avantage qu'il doit tenir lieu de tout le reste, et, quand on le possède, je ne voy pas qu'il y ait rien qui puisse nous affliger beaucoup.

— J'aimerois mieux, dit la princesse, estre aussi laide que vous, et avoir de l'esprit, que d'avoir de la beauté comme j'en ay, et estre beste autant que je le suis.

— Il n'y a rien, Madame, qui marque davantage qu'on a de l'esprit que de croire n'en pas avoir, et il est de la nature de ce bien-là que, plus on en a, plus on croit en manquer.

— Je ne sçay pas cela, dit la princesse ; mais je sçay bien que je suis fort beste, et c'est de là que vient le chagrin qui me tuë.

— Si ce n'est que cela, Madame, qui vous afflige, je puis aisement mettre fin à vostre douleur.

— Et comment ferez-vous ? dit la princesse.

— J'ay le pouvoir, Madame, dit Riquet à la Houppe, de donner de l'esprit autant qu'on en sçauroit avoir à la personne que je dois aimer le plus ; et comme vous estes, Madame, cette personne, il ne tiendra qu'à vous que vous n'ayez autant d'esprit qu'on en peut avoir, pourvû que vous vouliez bien m'épouser. »

La princesse demeura toute interdite, et ne répondit rien.

« Je voy, reprit Riquet à la Houppe, que cette proposition vous fait de la peine, et je ne m'en estonne pas ; mais je vous donne un an tout entier pour vous y resoudre. »

La princesse avoit si peu d'esprit, et en mesme temps une si grande envie d'en avoir, qu'elle s'imagina que la fin de cette année ne viendrait jamais ; de sorte qu'elle accepta la proposition qui luy estoit faite. Elle n'eut pas plustost promis à Riquet à la Houppe qu'elle l'épouserait dans un an à pareil jour qu'elle se sentit tout autre qu'elle n'estoit auparavant : elle se trouva une facilité incroyable à dire tout ce qui luy plaisoit, et à le dire d'une maniere fine, aisée et naturelle. Elle commença, dès ce moment, une conversation galante et soutenuë avec Riquet à la Houppe, où elle brilla d'une telle force que Riquet à la Houppe crut luy avoir donné plus d'esprit qu'il ne s'en estoit réservé pour luy-mesme.

Quand elle fut retournée au palais, toute la cour ne sçavoit que penser d'un changement si subit et si extraordinaire : car, autant qu'on luy avoit ouï dire d'impertinences auparavant, autant luy entendoit-on dire des choses bien sensées et infiniment spirituelles. Toute la cour en eut une joye qui ne se peut imaginer ; il n'y eut que sa cadette qui n'en fut pas bien aise, parce que, n'ayant plus sur son aînée l'avantage de l'esprit, elle ne paroissoit plus auprès d'elle qu'une guenon fort desagreable.

Le roi se conduisoit par ses avis, et alloit même quelquefois tenir le conseil dans son appartement. Le bruit de ce changement s'estant répandu, tous les jeunes princes des royaumes voisins firent leurs efforts pour s'en faire aimer, et presque tous la demanderent en mariage ; mais elle n'en trouvoit point qui eust assez d'esprit, et elle les écoutoit tous, sans s'engager à pas un d'eux, Cependant il en vint un si puissant, si riche, si spirituel et si bien fait, qu'elle ne pust s'empêcher d'avoir de la bonne volonté pour luy. Son pere, s'en estant aperçu, luy dit qu'il la faisoit la maistresse sur le choix d'un époux, et qu'elle n'avoit qu'à se déclarer. Comme, plus on a d'esprit, et plus on a de peine à prendre une ferme resolution sur cette affaire, elle demanda, après avoir remercié son pere, qu'il luy donnast du temps pour y penser.

Elle alla par hasard se promener dans le même bois où elle avoit trouvé Riquet à la Houppe, pour rêver plus commodement à ce qu'elle avoit à faire. Dans le tems qu'elle se promenoit, rêvant profondement, elle entendit un bruit sourd sous ses pieds, comme de plusieurs personnes qui vont et viennent et qui agissent. Ayant presté l'oreille plus attentivement, elle ouït que l'un disoit : « Apporte-moy cette marmite » ; l'autre : « Donne-moy cette chaudiere » ; l'autre : « Mets du bois dans ce feu. » La terre s'ouvrit dans le même temps, et elle vit sous ses pieds comme une grande cuisine pleine de cuisiniers, de marmitons et de toutes sortes d'officiers necessaires pour faire un festin magnifique. Il en sortit une bande de vingt ou trente rotisseurs, qui allerent se camper dans une allée du bois, autour d'une table fort longue, et qui tous, la lardoire à la main et la queue de renard sur l'oreille se mirent à travailler en cadence, au son d'une chanson harmonieuse. La princesse, estonnée de ce spectacle, leur demanda pour qui ils travailloient.

« C'est, Madame, luy répondit le plus apparent de la bande, pour le prince Riquet à la Houppe, dont les nopces se feront demain. »

La princesse, encore plus surprise qu'elle ne l'avoit esté, et se resouvenant tout à coup qu'il y avoit un an qu'à pareil jour elle avoit promis d'épouser le prince Riquet à la Houppe, pensa tomber de son haut. Ce qui faisoit qu'elle ne s'en souvenoit pas, c'est que, quand elle fit cette promesse, elle estoit une bête, et qu'en prenant le nouvel esprit que le prince lui avoit donné, elle avoit oublié toutes ses sottises.

Elle n'eut pas fait trente pas, en continuant sa promenade, que Riquet à la Houppe se presenta à elle, brave, magnifique, et comme un prince qui va se marier.

« Vous me voyez, dit-il, Madame, exact à tenir ma parole, et je ne doute point que vous ne veniez ici pour executer la vostre, et me rendre, en me donnant la main, le plus heureux de tous les hommes.

— Je vous avoüeray franchement, répondit la princesse, que je n'ay pas encore pris ma resolution làdessus, et que je ne croy pas pouvoir jamais la prendre telle que vous la souhaitez.

— Vous m'étonnez, Madame, lui dit Riquet à la Houppe.

— Je le croy, dit la princesse, et assurément, si j'avois affaire à un brutal, à un homme sans esprit, je me trouverois bien embarrassée. « Une princesse n'a que sa parole, me diroit-il, et il faut que vous m'épousiez, puisque vous me l'avez promis. » Mais,

comme celui à qui je parle est l'homme du monde qui a le plus d'esprit, je suis sûre qu'il entendra raison. Vous savez que, quand je n'étais qu'une bête, je ne pouvais néanmoins me résoudre à vous épouser ; comment voulez-vous qu'ayant l'esprit que vous m'avez donné, qui me rend encore plus difficile en gens que je n'étais, je prenne aujourd'hui une résolution que je n'ay pu prendre dans ce temps-là ? Si vous pensiez tout de bon à m'épouser, vous avez eu grand tort de m'ôter ma bêtise, et de me faire voir plus clair que je ne voyais.

— Si un homme sans esprit, répondit Riquet à la Houppe, seroit bien reçu, comme vous venez de le dire, à vous reprocher votre manque de parole, pourquoi voulez-vous, Madame, que je n'en use pas de même dans une chose où il y va de tout le bonheur de ma vie ? Est-il raisonnable que les personnes qui ont de l'esprit soient d'une pire condition que celles qui n'en ont pas ? Le pouvez-vous prétendre, vous qui en avez tant, et qui avez tant souhaité d'en avoir ? Mais venons au fait, s'il vous plaît. A la réserve de ma laideur, y a-t-il quelque chose en moi qui vous déplaît ? Êtes-vous mal contente de ma naissance, de mon esprit, de mon humeur et de mes manières ?

— Nullement, répondit la princesse ; j'aime en vous tout ce que vous venez de me dire.

— Si cela est ainsi, reprit Riquet à la Houppe, je vais être heureux, puisque vous pouvez me rendre le plus aimable de tous les hommes.

— Comment cela se peut-il faire ? lui dit la princesse.

— Cela se fera, répondit Riquet à la Houppe, si vous m'aimez assez pour souhaiter que cela soit ; et, afin, Madame, que vous n'en doutiez pas, sachez que la même fée qui, au jour de ma naissance, me fit le don de pouvoir rendre spirituelle la personne qui me plairoit, vous a aussi fait le don de pouvoir rendre beau celui que vous aimerez, et à qui vous voudrez bien faire cette faveur.

— Si la chose est ainsi, dit la princesse, je souhaite de tout mon cœur que vous deveniez le prince du monde le plus beau et le plus aimable, et je vous en fais le don, autant qu'il est en moi. »

La princesse n'eut pas plutôt prononcé ces paroles que Riquet à la Houppe parut, à ses yeux, l'homme du monde le plus beau, le mieux fait et le plus aimable qu'elle eût jamais vu. Quelques-uns assurent que ce ne furent point les charmes de la fée qui opérèrent, mais que l'amour seul fit cette métamorphose. Ils disent que la princesse, ayant fait réflexion sur la persévérance de son amant, sur sa discrétion et sur toutes les bonnes qualités de son âme et de son esprit, ne vit plus la difformité de son corps ni la laideur de son visage ; que sa bosse ne lui sembla plus que le bon air d'un homme qui fait le gros dos, et qu'au lieu que jusqu'à lors elle l'avoit vu boiter effroyablement, elle ne lui trouva plus qu'un certain air penché qui la charmoit. Ils disent encore que ses yeux, qui étoient louches, ne lui en parurent que plus brillants ; que leur dérèglement passa dans son esprit pour la marque d'un violent excès d'amour, et qu'enfin son gros nez rouge eut pour elle quelque chose de martial et d'héroïque.

Quoy qu'il en soit, la princesse lui promit sur-le-champ de l'épouser, pourvu qu'il en obtînt le consentement du roy son père. Le roy, ayant su que sa fille avait beaucoup d'estime pour Riquet à la Houppe, qu'il connoissoit d'ailleurs pour un prince très-spirituel et très-sage, le reçut avec plaisir pour son gendre. Dès le lendemain, les noces furent faites, ainsi que Riquet à la Houppe l'avoit prévu, et selon les ordres qu'il en avoit donnés longtemps auparavant.

MORALITÉ

Ce que t on voit dans cet écrit
Est moins un conte en l'air que la vérité même.
Tout est beau dans ce que ton aime,
Tout ce qu'on aime a de l'esprit.

AUTRE MORALITÉ

Dans un objet où la nature
Aura mis de beaux traits et la vive peinture
D'un teint où jamais l'art ne sauroit arriver,
Tous ces dons pourront moins pour rendre un cœur sensible
Qu'un seul agrément invisible
Que l'amour y fera trouver.

7. Riquet à la houppe (texte modernisé)	Riquet dem gapuxa
<p>Conte : Riquet à la houppe</p> <p>Il était une fois une reine qui accoucha d'un fils, si laid et si mal fait, qu'on douta longtemps s'il avait forme humaine. Une fée qui se trouva à sa naissance assura qu'il ne laisserait pas d'être aimable, parce qu'il aurait beaucoup d'esprit ; elle ajouta même qu'il pourrait, en vertu du don qu'elle venait de lui faire, donner autant d'esprit qu'il en aurait à celle qu'il aimerait le mieux.</p>	<p>Reiz : Riquet dem gapuxa</p> <p>Konviele lekepon lana gazikya va nazbeikye radekayar, i va evakapafe is soregrapafe eke kottan jontikedje iltrakuyur kase ine va ayatazuk diyir. Diolikya tigisa ba koblira ravaldayar da ine di tiyir neciafe kir taskapafe ; ina dace loplekuyur da, nope ganon getcana gruta, ine va taskuca liote dam intafa pu tela lorenatana ayikya di roziliyir.</p>

Tout cela consola un peu la pauvre reine, qui était bien affligée d'avoir mis au monde un si vilain marmot. Il est vrai que cet enfant ne commença pas plus tôt à parler qu'il dit mille jolies choses, et qu'il avait dans toutes ses actions je ne sais quoi de si spirituel, qu'on en était charmé. J'oubliais de dire qu'il vint au monde avec une petite houppe de cheveux sur la tête, ce qui fit qu'on le nomma Riquet à la houppe, car Riquet était le nom de la famille. Au bout de sept ou huit ans la reine d'un royaume voisin accoucha de deux filles. La première qui vint au monde était plus belle que le jour : la reine en fut si aise, qu'on appréhenda que la trop grande joie qu'elle en avait ne lui fit mal. La même fée qui avait assisté à la naissance du petit Riquet à la houppe était présente, et pour modérer la joie de la reine, elle lui déclara que cette petite princesse n'aurait point d'esprit, et qu'elle serait aussi stupide qu'elle était belle. Cela mortifia beaucoup la Reine ; mais elle eut quelques moments après un bien plus grand chagrin, car la seconde fille dont elle accoucha se trouva extrêmement laide.

« Ne vous affligez point tant, Madame, lui dit la fée ; votre fille sera récompensée d'ailleurs, et elle aura tant d'esprit, qu'on ne s'apercevra presque pas qu'il lui manque de la beauté.

- Dieu le veuille, répondit la Reine, mais n'y aurait-il point moyen de faire avoir un peu d'esprit à l'aînée qui est si belle ?

- Je ne puis rien pour elle, Madame, du côté de l'esprit, lui dit la fée, mais je puis tout du côté de la beauté ; et comme il n'y a rien que je ne veuille faire pour votre satisfaction, je vais lui donner pour don de pouvoir rendre beau qui lui plaira. »

À mesure que ces deux princesses devinrent grandes, leurs perfections crûrent aussi avec elles, et on ne parlait partout que de la beauté de l'aînée, et de l'esprit de la cadette. Il est vrai aussi que leurs défauts augmentèrent beaucoup avec l'âge. La cadette enlaidissait à vue d'œil, et l'aînée devenait plus stupide de jour en jour. Ou elle ne répondait rien à ce qu'on lui demandait, ou elle disait une sottise. Elle était avec cela si maladroitement qu'elle n'eût pu ranger quatre Porcelaines sur le bord d'une cheminée sans en casser une, ni boire un verre d'eau sans en répandre la moitié sur ses habits.

Quoique la beauté soit un grand avantage chez une jeune femme, cependant la cadette l'emportait presque toujours sur son aînée dans toutes les Compagnies. D'abord on allait du côté de la plus belle pour la voir et pour l'admirer, mais bientôt après, on allait à celle qui avait le plus d'esprit, pour lui entendre dire mille choses agréables, et on était étonné qu'en moins d'un quart d'heure l'aînée n'avait plus personne auprès d'elle, et que tout le monde s'était rangé autour de la cadette. L'aînée, quoique fort stupide, le remarqua bien, et elle eût donné sans regret toute sa beauté pour avoir la moitié de l'esprit de sa sœur. La Reine, toute sage qu'elle était, ne put s'empêcher de lui reprocher plusieurs fois sa bêtise, ce qui pensa faire mourir de douleur cette pauvre Princesse.

Un jour qu'elle s'était retirée dans un bois pour y plaindre son malheur, elle vit venir à elle un petit homme fort laid et fort désagréable, mais vêtu très magnifiquement. C'était le jeune Prince Riquet à la

Batcoba va kimtafa gazikya vinumuyur, i va vanmanapana golde nazbara va man evakapik. Ae bat rumeik, biwe toz pulvis, va kunoya ewanya kaliyir, ise va kotcoba taskapon askiyir eke kottan zo mempeyer. Vulkuyú da gokalí da ine dem usukafa gapuxama moe taka kobliyer, nume batdume gu Riquet dem gapuxa di zo yoltayar ; Riquet tiyer yasayolt. Arti perda ok anyustda, gazikya ke vegungafu gazaxo va toloya nazbeikya radekayar. Bata kobliyisa tiyer listafa loon dam afiz ; gazikya tiyer sensapafa eke kottan cubeyer da daavapa va ina di co-rotuyur. Mila diolikya tcokeyesa va koblira ke velaf Riquet dem gapuxa tiyer tigisa, nume ta luntera va daava ke gazikya, dakteyer da bata sersikyama di tiyer voltaskafa is akoydafa lidam listafa. Batcoba va Gazikya kranavesipiyir ; vexe fure loeke ve nigeyer kire bana radekayana nazbeikya tiyer evakapafa.

– Maneke me zo vanmanal, Weltikya ! ~ diolikya kaliyir ; ~ rinafa nazbeikya arinde zo gableter, nume tiyer taskapafa eke vugtan sonkeyed da ina va listuca gracir.

– Lorik gorar ! ~ Gazikya dulzeyer, ~ vexe me kaskane taneafa listapafa co-tir taskamafa ?

– Va mecoba icde tarkuca gonaskí, ~ diolikya kaliyir, ~ vols va kotcoba icde listuca ; nume larde va rin djukeldaskipí, pu ina va grita grutulistiwa va kottan fu getcá.

Darpeda toloya sersikya atriyyid, sinaf kotunaceem dere miledje laumayad, nume kotlize korik va listuca ke taneaf nazbalik is taskuca ke toleaf anton pulviyyid. Ae dere sinaf afreem milklaon tugijawepayed. Toleik kotgazdon tuevakaweyer, ise taneik loeke vielviel on tuakoydaweyer. Ont gu kona erura mekon dulzeyer, ont va fitulaca kaliyir. Ostik tiyer voloblipaf eke va balemoya rigelaxa mo keldegadoma meempason me co-rotemayar, meie va lavagalemacek mepleson va lik mo vage co-rotuliyir.

Beka listuca tir impavantapa joke yikya, soe dene kota dosita toleik tove taneik cugviele kevwayar. Cugtan va tel listik taneon kevlaniyyid enide di wiyyid ise di mafelayad, vexe kottan van tel taskik fure mallaniyyir enide va decemoya inafa kalina plinaca di gilder, ise tcookesikeem zo gevayar da arti leu bartivamu metan poke battel ware tigiyir, solve kottan aname bantel tigiyir. Taneik katcalackayar neke tiyer akoydapaf, nume va kotafa listuca ika taskacku ke berik mebatceson co-ziliyyir. Gazikya, beka tiyer utcorapafa, va inafa bonuca konakviele me roveculimeyer, batdume bata kimtafa sersikya trakuyur da fu kranavawalkeyer.

Langviele edje koe aalxo ta temera va intafa volkaluca tigiyir, va vanlanis evakapaf is plinansaf vox cuisapon vagekiraf ayikam wiyyir. Jotafe Riquet dem gapuxa sersikye tiyer. Korenayase va ina nope konak delt kotlizo

houppe, qui étant devenu amoureux d'elle d'après ses portraits qui circulaient par tout le monde, avait quitté le royaume de son père pour avoir le plaisir de la voir et de lui parler.

Ravi de la rencontrer ainsi toute seule, il l'aborda avec tout le respect et toute la politesse imaginables. Ayant remarqué, après lui avoir fait les compliments ordinaires, qu'elle était fort mélancolique, il lui dit :

« Je ne comprends point, Madame, comment quelqu'un aussi belle que vous l'êtes peut être aussi triste que vous le paraissez ; car, quoique je puisse me vanter d'avoir vu une infinité de belles dames, je puis dire que je n'en ai jamais vu dont la beauté approche de la vôtre.

- Cela vous plaît à dire, Monsieur, lui répondit la Princesse, et en demeure là.

- La beauté, reprit Riquet à la houppe, est un si grand avantage qu'il doit tenir lieu de tout le reste ; et quand on le possède, je ne vois pas qu'il y ait rien qui puisse nous affliger beaucoup.

- J'aimerais mieux, dit la Princesse, être aussi laide que vous et avoir de l'esprit, que d'avoir de la beauté comme j'en ai, et être bête autant que je le suis.

- Il n'y a rien, Madame, qui marque davantage qu'on a de l'esprit, que de croire n'en pas avoir, et il est de la nature de ce bien-là, que plus on en a, plus on croit en manquer.

- Je ne sais pas cela , dit la Princesse, mais je sais bien que je suis fort bête, et c'est de là que vient le chagrin qui me tue.

- Si ce n'est que cela, Madame, qui vous afflige, je puis aisément mettre fin à votre douleur.

- Et comment ferez-vous ? dit la Princesse.

- J'ai le pouvoir, Madame, dit Riquet à la houppe, de donner de l'esprit autant qu'on en saurait avoir à celle que je dois aimer le plus ; et comme vous êtes, Madame, celle-là, il n'en tiendra qu'à vous que vous n'ayez autant d'esprit qu'on en peut avoir, pourvu que vous vouliez bien m'épouser. »

La Princesse demeura toute interdite, et ne répondit rien.

« Je vois, reprit Riquet à la houppe, que cette proposition vous fait de la peine, et je ne m'en étonne pas ; mais je vous donne un an tout entier pour vous y résoudre. »

La Princesse avait si peu d'esprit, et en même temps une si grande envie d'en avoir, qu'elle s'imaginait que la fin de cette année ne viendrait jamais ; de sorte qu'elle accepta la proposition qui lui était faite.

Elle n'eut pas plus tôt promis à Riquet à la houppe qu'elle l'épouserait dans un an à pareil jour, qu'elle se sentit tout autre qu'elle n'était auparavant ; elle se trouva une facilité incroyable à dire tout ce qui lui plaisait, et à le dire d'une manière fine, aisée et

pridus, va gadafo gazaxo al buluyur enide va ina djupowiyir ise djupopulviyir.

Felbenon da va antafa ina batinde kazokeyer, tarkapason is dolackon domuyur. Katcalayason, moi intyona cpackara, da ina tiyir kexapafa, kalir :

— Me gildá, Weltikya, inde kontan listaf lieke dam rin tire tir gabentapaf lidame nutil ; lecen, beka va int romilmú da va jontika listapikyanya al wí, ruyé da va kontanya tisa listafa lieke dam rin meviele al wí.

— Man kalira va rin puver, Weltikye, ~ Sersikya dulzer, ~ voxé batliz vukil, vay ?!

— Listuca, ~ Riquet dem gapuxa dakiyir, ~ tir impavantapa eke ika kotcoba sovodar ; ise viele kontan vaon dir, me wí dacoba co-rovanmanapar.

— Co-abdualbá, ~ Sersikya kaliyir, ~ da co-tí evakaf lion dam rin, is taskackaf lodam listaf is bonapaf inde tí.

— Mecoba, Weltikya, va taskik sotcalar loeke in fogemetir, nume tana pilkaca ke taskuca sotir da kontan loon vaon dis, pune loon fogegracir.

— Va mancoba me grupé, ~ Sersikya kaliyir, ~ vexé grupecké da tí bonapaf, nume batlizu jinafa atasa nigera fir.

— Ede batcoba vanmanasa va rin anton tir, Weltikya, va rinafa kranavera drikon rotenutcé.

— Voxé tokkane askitil ? ~ Sersikya kaliyir.

— Va roti dí, Weltikya, ~ Riquet dem gapuxa kaliyir, ~ da va tel gotis renanik rotutaská liote djumé ; ise larde til, Weltikya, battel, va cuga taskuca ant rovodadil, wari va jin co-djukurel.

Sersikya zo woltendapayar nume me dulzeyer.

— Rabaté, ~ Riquet dem gapuxa dakiyir, ~ da bata dragera va rin puidar, ise me zo gevá ; batdume va tandarsu dozilí enide di gorackal.

Sersikya tiyir taskansaf lidame djutyir taskamaf, eke gestiyir da tena ke bata tanda me di sokiyir ; batdume va askina dragera naleyer.

Pu Riquet dem gapuxa biwe su abdiplekuyur da arti tanda ba mil viel va in di kureyer, pune pesteyer ararsafa gu abdifa tira ; ve ruleyer drikarsafa inde va beta djumena ewa rokaliyir ise gedelon is fakon is tuwavon rokaliyir. Batvielu do Riquet dem gapuxa durimon is

naturelle. Elle commença dès ce moment une conversation galante et soutenue avec Riquet à la houppe, où elle brilla d'une telle force que Riquet à la houppe crut lui avoir donné plus d'esprit qu'il ne s'en était réservé pour lui-même.

Quand elle fut retournée au Palais, toute la Cour ne savait que penser d'un changement si subit et si extraordinaire, car autant qu'on lui avait entendu dire d'impertinences auparavant, autant lui entendait-on dire des choses bien sensées et infiniment spirituelles. Toute la Cour en eut une joie qui ne peut s'imaginer ; il n'y eut que sa cadette qui n'en fut pas bien aise, parce que n'ayant plus sur son aînée l'avantage de l'esprit, elle ne paraissait plus auprès d'elle qu'une guenon fort désagréable. Le roi se conduisait selon ses avis, et allait même quelquefois tenir le conseil dans son Appartement.

Le bruit de ce changement s'étant répandu, tous les jeunes Princes des Royaumes voisins firent grands efforts pour s'en faire aimer, et presque tous la demandèrent en Mariage ; mais elle n'en trouvait point qui eût assez d'esprit, et elle les écoutait tous sans s'engager avec l'un d'eux. Cependant il en vint un si puissant, si riche, si spirituel et si bien fait, qu'elle ne put s'empêcher d'avoir de la bonne volonté pour lui. Son père s'en étant aperçu lui dit qu'il la faisait la maîtresse sur le choix d'un époux, et qu'elle n'avait qu'à se déclarer. Comme plus on a d'esprit et plus on a de peine à prendre une ferme résolution sur cette affaire, elle demanda, après avoir remercié son père, qu'il lui donnât du temps pour y penser.

Elle alla par hasard se promener dans le même bois où elle avait trouvé Riquet à la houppe, pour rêver plus commodément à ce qu'elle avait à faire. Dans le temps qu'elle se promenait, rêvant profondément, elle entendit un bruit sourd sous ses pieds, comme de plusieurs gens qui vont et viennent et qui agissent. Ayant prêté l'oreille plus attentivement, elle entendit que l'un disait : « Apporte-moi cette marmite » ; l'autre : « Donne-moi cette chaudière » ; l'autre : « Mets du bois dans ce feu. » La terre s'ouvrit dans le même temps, et elle vit sous ses pieds comme une grande Cuisine pleine de Cuisiniers, de Marmitons et de toutes sortes d'Officiers nécessaires pour faire un festin magnifique. Il en sortit une bande de vingt ou trente Rôtisseurs, qui allèrent se camper dans une allée du bois autour d'une table fort longue, et qui tous, la lardoire à la main, et la queue de renard sur l'oreille, se mirent à travailler en cadence au son d'une chanson harmonieuse.

La Princesse, étonnée de ce spectacle, leur demanda pour qui ils travaillaient.

« C'est, Madame, lui répondit le plus apparent de la bande, pour le prince Riquet à la houppe, dont les noces se feront demain. »

La Princesse, encore plus surprise qu'elle ne l'avait été, et se ressouvenant tout à coup qu'il y avait un an qu'à pareil jour elle avait promis d'épouser le prince Riquet à la houppe, elle pensa tomber de son haut. Ce qui faisait qu'elle ne s'en souvenait pas, c'est que, quand elle fit cette promesse, elle était bête, et qu'en prenant le nouvel esprit que le prince lui avait donné, elle avait oublié toutes ses sottises. Elle n'eut pas fait trente pas

godjon toz prilayar, ise jebeyer maninde Riquet dem gapuxa foliyir da va loa taskuca pu ina al ziliyir lodame gu int al icrkilyer.

Vielu ina ko berma al dimlaniyir, varaf aboyikeem me grupeyer va coba icde levgapafa is zultapafa betara gotrakuyur, lecen ina va jontika volebokaca liote gelkeon kaliyir, va pestoraca is taskapaca liote dure kaliyir. Varaf aboyikeem merogestanon tiyir daavaf ; ant inaf nastolik me tiyir sensaf kir mea dagis va impavanta icde taskuca, nume kapbureon re nutiyir volplinapafa jidolya. Gazikyé sedme inyona boyara linulayar, ise koe inafa kraba konakviele dace pirdotgiyir.

Yoke galbuweyeso kro ke bata betawera, kote jotafe sersikyé ke yono vegungafó gazaxo lagapayar da gan ina di zo renayar, nume cuge sine kuredaday ; vexé ina va meke taskackafe trasiyir, ise mewalteson va int pu tane moterektayar. Wori lanviele gijarotipafe is kulapafe is taskapafe is ubapafe sersikyé awiyir, nume ina volins rovetiyir serolackafa gu ine. Sonkeyese gadikyé kaliyir da iskeyer da ina va kurenik miv di ronarayar nume va int dure rodakteyer. Vexé bro taskapik voldrikon lajugorackas va mana arienta, grewayason va gadikyé, va undes ugalam ve eruyur.

Ko aalxo, lize va Riquet dem gapuxa al trasiyir, xuye laniyir ise gozayar, enide va coba inton gonaskitina lodelveja di klokayar. Edje gozayar, klokapason, va odjaf lor leve nugeem gildeyer, i va lor dumede konaktan lanid ise dimlanid ise tegid. Loeke anamterektayason, gildeyer da kontan kaliyir : « Va bata rekleda pu jin vanburel ! » ; artan : « Va bat gantak ziil ! » ; battan : « Va inta ko bat tey plekul ! » Sid milviele fenkuweyer, nume ina, va burmotaxoindapa kotrafa gu burmotasik is rekledik is jontik amidaf zanisik adraf gu durganya, leve nugeem wiyir. Blay dem tol-sanoy ok bar-sanoy solzasik divlaniyir ; sin ko gaest ke aalxo anam abrotcapafa azega va int rundaday aze, dem remrusiki koe nuba is bresitolault moe oblaka, mamon gu tamafa danka formason toz kobayad.

Sersikya, gevana gan bata disukexa, pu sin eruyur mu toktan kobayad.

— Mu, Weltikya, ~ tel lolaviaf ayik ke blay dulzeyer, ~ mu Riquet dem gapuxa sersik, eldeon kuretes.

Sersikya, akoyena loon dam daretomon, is vere trakoduson da ba mil viel weti tanda va kurera pu Riquet dem gapuxa sersik al abdiplekuyur, fogeluberseyer. Viele batinde al abdiplekuyur, tiyir bonafa, ise wason va warzafa taskuca ziliyina gan sersik, va kota fitulaca al vulkuyur, batdume al ilsetikeyer. Arte lea baroya gozasa bora, Riquet dem gapuxa va int lenton atoeyer, i sintaaf is cuisaf is man kuretes sersik.

en continuant sa promenade, que Riquet à la houppe se présenta à elle, brave, magnifique, et comme un Prince qui va se marier.

« Vous me voyez, dit-il, Madame, exact à tenir ma parole, et je ne doute point que vous ne veniez ici pour exécuter la vôtre, et me rendre, en me donnant la main, le plus heureux de tous les hommes.

- Je vous avouerai franchement, répondit la Princesse, que je n'ai pas encore pris ma décision là-dessus, et que je ne crois pas pouvoir jamais la prendre comme vous la souhaitez.

- Vous m'étonnez, Madame, lui dit Riquet à la houppe.

- Je le crois, dit la Princesse, et assurément si j'avais affaire à un brutal, à un homme sans esprit, je me trouverais bien embarrassée. Une Princesse n'a que sa parole, me dirait-il, et il faut que vous m'épousiez, puisque vous me l'avez promis ; mais comme celui à qui je parle est l'homme du monde qui a le plus d'esprit, je suis sûre qu'il entendra raison. Vous savez que, quand j'étais bête, je ne pouvais néanmoins me résoudre à vous épouser ; comment voulez-vous qu'ayant l'esprit que vous m'avez donné, qui me rend encore plus difficile en gens que je n'étais, je prenne aujourd'hui une décision que je n'ai pu prendre dans ce temps-là ? Si vous pensiez tout de bon à m'épouser, vous avez eu grand tort de m'ôter ma bêtise, et de me faire voir plus clair que je ne voyais.

- Si un homme sans esprit, répondit Riquet à la houppe, serait bien reçu, comme vous venez de le dire, à vous reprocher votre manque de parole, pourquoi voulez-vous, Madame, que je n'en use pas de même, dans une chose où il y va de tout le bonheur de ma vie ? Est-il raisonnable que ceux qui ont de l'esprit soient d'une pire condition que ceux qui n'en ont pas ? Pouvez-vous le prétendre, vous qui en avez tant, et qui avez tant souhaité d'en avoir ? Mais venons au fait, s'il vous plaît : à la réserve de ma laideur, y a-t-il quelque chose en moi qui vous déplaît ? Etes-vous mal contente de ma naissance, de mon esprit, de mon humeur, et de mes manières ?

- Nullement, répondit la Princesse, j'aime en vous tout ce que vous venez de me dire.

- Si cela est ainsi, reprit Riquet à la houppe, je vais être heureux, puisque vous pouvez me rendre le plus aimable de tous les hommes.

- Comment cela se peut-il ? lui dit la Princesse.

- Cela se fera, répondit Riquet à la houppe, si vous m'aimez assez pour souhaiter que cela soit ; et afin, Madame, que vous n'en doutiez pas, sachez que la même fée qui au jour de ma naissance me fit le don de pouvoir rendre spirituelle qui me plairait, vous a aussi fait le don de pouvoir rendre beau celui que vous aimerez, et à qui vous voudrez bien faire cette faveur.

- Si la chose est ainsi, dit la Princesse, je souhaite de tout mon cœur que vous deveniez le prince du monde le plus beau et le plus aimable ; et je vous en fais le don autant qu'il est en moi. »

– Wil, Weltikya, ~ kalir, ~ da tí tageltaf gu bostarkara, ise lané da batliz lanil enide dere fu bostarkal, nume, gison va nuba, va jin di tukalarsal.

– Ronjon co-welidá, ~ Sersikya dulzeyer, ~ da icdeon men al kogorá, ise me folí da konviele rogoratá inde djumel.

– Va jin geval, Weltikya, ~ Riquet dem gapuxa kaliyir.

– Folí, ~ Sersikya kaliyir, ~ ise tire ede va fikik, i va metaskik, co-zolkomé, pune zo co-toktepé. Sersikya va bos anton sodadir, in co-kalir, ise va jin gokurel kire al abdiplekuyul ; vexe larde bat pulvimbik tir tel taskik ke tamava, lané da rekieweter. Grupel da, viele tiyí bonaf, va kurera va rin wori me gorayá ; tokkane gestil, larde golde rin re tí taskaf num volfakapaf icde nobanik loon dam gelkeon, dure co-gorá arinde banugale me al rotaskí ? Ede va jin en fokureyel, gribonayason va jin is askiyison da loon dam abdion gruwickí, al kiovepel.

– Ede metaskik, ~ Riquet dem gapuxa dulzeyer, ~ co-tir pestoraf, inde su kalil, da va rinafa mebostarkara culimel, tokdume, efe Weltikya, icde koncoba lize kotrafa kaluca ke jinafa blira tigr, milinde me co-askí ? Kas co-tir malyaca ede gropa ke kon taskik co-tir lorotafa dam tela ke metaskik ? Kas va mancoba rotespul, rin taskapaf is jontikote djutiyis ? Vexe rueckec, vay ?! Kas, vaxe evakuca, koncoba ke jin va rin volpuver ? Kas til mevaleaf gu jinafa koblira iku swava iku aflicera iku andeem ?

– Meinde, ~ Sersikya dulzeyer, ~ ke rin va kotcoba kaliyina albá.

– Battode, ~ Riquet dem gapuxa dakiyir, ~ fu tí kalaf larde va jin rotuneciarsal.

– Tokkane co-tir ? ~ Sersikya kaliyir.

– Batcoba sokitir, ~ Riquet dem gapuxa dulzeyer, ~ ede va jin renal umeke djuskul ; ise enide, Weltikya, me etrakal, grupel da mila diolikya ziliyisa pu jin va gruta ta tutaskara va bet djumeten korik, pu rin va gruta ta tulistara va blovaf renanik dere al zilir.

– Ede batcoba tir mana, ~ Sersikya kaliyir, ~ jugemersé da vanpil tel lolistaf is loneciaf sersik ke tamava ; nume va bata gruta pu rin zilí lidame ina tir ke jin.

La Princesse n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles, que Riquet à la houppe parut à ses yeux l'homme du monde le plus beau, le mieux fait, et le plus aimable qu'elle eût jamais vu.

Quelques-uns assurent que ce ne furent point les charmes de la fée qui opérèrent, mais que l'amour seul fit cette Métamorphose. Ils disent que la Princesse ayant fait réflexion sur la persévérance de son amant, sur sa discrétion, et sur toutes les bonnes qualités de son âme et de son esprit, ne vit plus la difformité de son corps, ni la laideur de son visage, que sa bosse ne lui sembla plus que le bon air d'un homme qui fait le gros dos ; et qu'au lieu que jusqu'alors elle l'avait vu boiter effroyablement, elle ne lui trouva plus qu'un certain air penché qui la charmait ; ils disent encore que ses yeux, qui étaient louches, ne lui en parurent que plus brillants, que leur dérèglement passa dans son esprit pour la marque d'un violent excès d'amour, et qu'enfin son gros nez rouge eut pour elle quelque chose de martial et d'héroïque.

Quoi qu'il en soit, la Princesse lui promit sur-le-champ de l'épouser, pourvu qu'il en obtint le consentement du roi son père. Le roi ayant su que sa fille avait beaucoup d'estime pour Riquet à la houppe, qu'il connaissait d'ailleurs pour un prince très spirituel et très sage, le reçut avec plaisir pour son gendre. Dès le lendemain les noces furent faites, ainsi que Riquet à la houppe l'avait prévu, et selon les ordres qu'il en avait donnés longtemps auparavant.

MORALITÉ

Ce que l'on voit dans cet écrit,
Est moins un conte en l'air que la vérité même ;
Tout est beau dans ce que l'on aime,
Tout ce qu'on aime a de l'esprit.

AUTRE MORALITÉ

Dans un objet où la Nature,
Aura mis de beaux traits, et la vive peinture
D'un teint où jamais l'Art ne saurait arriver,
Tous ces dons pourront moins pour rendre un cœur
sensible,
Qu'un seul agrément invisible
Que l'Amour y fera trouver.

Moida Sersikya va batyona ewa al tiyyar, Riquet dem gapuxa sedme ina nuvelayar tele lolistafe is lotamafe is loneciafe ayikyke ke tamava, i mevielu wiyine

Konaktan ravalidad da mempera ke diolikya me sopuyud, volse ant renara va bata artazukera raplekuyur. Kalid da Sersikya, undeyesa va mingara ke inaf renasik is kota inafa duganya ke gloga is swava, va soregruca ke alto is evakuca ke vola mea wiyir, ise inaf ralk va tivacka ke geommas ayik sopron loon vektayar ; nume solve batvieli va in eterses al wiyir, re anton krupteyer da in tiyir mempeson xowamas ; dere kalid da inaf abdion rodjegas iteem re nuvelayar loon jebes, da inafa tirkaja sedme ina bevulayar tcala ke tizafa renararsa, ise adim inaf kerap pezap va kona oklaca iku gradilaca vektayar.

Ae, Sersikya va kurera pu in vere abdiplekuyur, wari in va finera ke inafe gazafe gadikye di co-seotayar. Gazikyke, grupeyes da nazbeikya va Riquet dem gapuxa karolapayar, i va taskapaf is utcorapaf sersik ostik inon grupen, va in wetce arnazbeik puveguson emudeyer. Mali eldeviel vidia dilizeyer, milinde Riquet dem gapuxa al abdiwiyir, is kare inyona valevifa benplekura.

LIDOK

Ko bat suteks wit,
Da in me tir foktaf reiz vols ageltucacka ;
Kotcoba ke renaks tir listafa,
Kotcoba renana tir taskafa.

AR LIDOK

Koe coba lize Tuwava,
Va kolmanya al plekur, ise ksevapa
Ke kon biak liz yamba someartfir,
Kotbata gruta ta tugustara va takra
Leon dam tanoya merowina adala
Rotrasitina gan Rena, askid.

8. Le Petit Poucet (texte original)



Il estoit une fois un bucheron et une bucheronne qui avaient sept enfans, tous garçons ; l'aîné n'avait que dix ans, et le plus jeune n'en avait que sept. On s'estonnera que le bucheron ait eu tant d'enfans en si peu de temps ; mais c'est que sa femme allait viste en besogne, et n'en faisait pas moins que deux à la fois.

Ils estoient fort pauvres, et leurs sept enfans les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait encore gagner sa vie. Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune estait fort delicat et ne disait mot, prenant pour bestise ce qui estait une marque de la bonté de son esprit. Il estait fort petit, et, quand il vint au monde, il n'estait gueres plus gros que le pouce, ce qui fit que l'on l'appella le Petit Poucet.

Ce pauvre enfant estoit le souffre-douleurs de la maison, et on lui donnoit toujourns le tort. Cependant il estoit le plus fin et le plus avisé de tous ses freres, et, s'il parloit peu, il écoutoit beaucoup.

Il vint une année très-fâcheuse, et la famine fut si grande que ces pauvres gens resolurent de se deffaire de leurs enfans. Un soir que ces enfans estoient couchez, et que le bucheron estoit auprès du feu avec sa femme, il luy dit, le cœur serré de douleur :

« Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfans ; je ne sçauois les voir mourir de faim devant mes yeux, et je suis resolu de les mener perdre demain au bois, ce qui sera bien aisé, car, tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient.

— Ah ! s'écria la bucheronne, pourrais-tu toi-même mener perdre tes enfans ! »

Son mary avoit beau luy représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvoit y consentir ; elle estoit pauvre, mais elle estoit leur mere.

Cependant, ayant considéré quelle douleur ce luy seroit de les voir mourir de faim, elle y consentit, et alla se coucher en pleurant.

Le Petit Poucet ouït tout ce qu'ils dirent, car, ayant entendu, de dedans son lit, qu'ils parloient d'affaires, il s'estoit levé doucement et s'estoit glissé sous l'escabelle de son pere, pour les écouter sans estre vû. Il alla se recoucher, et ne dormit point le reste de la nuit, songeant à ce qu'il avoit à faire.

Il se leva de bon matin, et alla au bord d'un ruisseau, où il emplit ses poches de petits cailloux blancs, et ensuite revint à la maison. On partit, et le Petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il sçavoit à ses freres.

Ils allerent dans une forest fort épaisse, où à dix pas de distance on ne se voyoit pas l'un l'autre. Le bucheron se mit à couper du bois, et ses enfans à ramasser des brouilles pour faire des fagots. Le pere et la mere, les voyant occupez à travailler, s'éloignerent d'eux insensiblement, et puis s'enfuirent tout à coup par un petit sentier détourné.

Lorsque ces enfans se virent seuls, il se mirent à crier et à pleurer de toute leur force. Le Petit Poucet les laissoit crier, sçachant bien par où il reviendroit à la maison, car en marchant il avoit laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avoit dans ses poches. Il leur dit donc :

« Ne craignez point, mes freres ; mon pere et ma mere nous ont laissez icy, mais je vous rameneray bien au logis : suivez-moy seulement. »

Ils le suivirent, et il les mena jusqu'à leur maison, par le même chemin qu'ils estoient venus dans la forest. Ils n'oserent d'abord entrer, mais ils se mirent tous contre la porte, pour écouter ce que disaient leur pere et leur mere.

Dans le moment que le bucheron et la bucheronne arriverent chez eux, le seigneur du village leur envoya dix écus, qu'il leur de voit il y avoit longtems et dont ils n'esperoient plus rien. Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouroient de faim. Le

bucheron envoya sur l'heure sa femme à la boucherie. Comme il y avait longtemps qu'elle n'avait mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en falloir pour le souper de deux personnes. Lorsqu'ils furent rassasiés, la bucheronne dit :

« Hélas ! où sont maintenant ces pauvres enfans ? Ils feroient bonne chère de ce qui nous reste là. Mais aussi, Guillaume, c'est toi qui les as voulu perdre ; j'avais bien dit que nous nous en repentirions. Que font-ils maintenant dans cette forêt ? Hélas ! mon Dieu, les loups les ont peut-être déjà mangés ! Tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfans ! »

Le bucheron s'impatienta à la fin, car elle redit plus de vingt fois qu'ils s'en repentiraient, et qu'elle l'avait bien dit. Il la menaça de la battre si elle ne se taisait. Ce n'est pas que le bucheron ne fût peut-être encore plus fâché que sa femme ; mais c'est qu'elle lui rompoit la tête, et qu'il étoit de l'humeur de beaucoup d'autres gens, qui aiment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très importunes celles qui ont toujours bien dit.

La bucheronne étoit tout en pleurs :

« Hélas ! où sont maintenant mes enfans, mes pauvres enfans ? »

Elle le dit une fois si haut que les enfans, qui étoient à la porte, l'ayant entendu, se mirent à crier tous ensemble :

« Nous voyla ! nous voyla ! »

Elle courut vite leur ouvrir la porte, et leur dit en les embrassant :

« Que je suis aise de vous revoir, mes chers enfans ! Vous êtes bien las, et vous avez bien faim ; et toi, Pierrot, comme te voyla crotté, viens que je te débarbouille. »

Ce Pierrot étoit son fils aîné, qu'elle aimoit plus que tous les autres, parce qu'il étoit un peu rousseau, et qu'elle étoit un peu rousse.

Ils se mirent à table, et mangèrent d'un appétit qui faisoit plaisir au père et à la mère, à qui ils racontaient la peur qu'ils avoient eue dans la forêt, en parlant presque toujours tous ensemble. Ces bonnes gens étoient ravis de revoir leurs enfans avec eux, et cette joie dura tant que les dix écus durèrent. Mais, lorsque l'argent fut dépensé, ils retomberent dans leur premier chagrin, et résolurent de les perdre encore, et, pour ne pas manquer leur coup, de les mener bien plus loin que la première fois.

Ils ne purent parler de cela si secrètement qu'ils ne fussent entendus par le Petit Poucet, qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avoit déjà fait ; mais quoiqu'il se fut levé de bon matin pour aller ramasser des petits cailloux, il ne put en venir à bout, car il trouva la porte de la maison fermée à double tour. Il ne sçavoit que faire, lorsque, la bucheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeuner, il songea qu'il pourroit se servir de son pain au lieu de cailloux, en le jettant par miettes le long des chemins où ils passeroient : il le serra donc dans sa poche.

Le père et la mère les menèrent dans l'endroit de la forêt le plus épais et le plus obscur ; et, dès qu'ils y furent, ils gagnèrent un faux-fuyant, et les laissèrent là. Le Petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyoit retrouver aisément son chemin, par le moyen de son pain qu'il avoit semé partout où il avoit passé ; mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule miette : les oiseaux étoient venus qui avoient tout mangé.

Les voyla donc bien affligés : car, plus ils marchaient, plus ils s'égarèrent et s'enfoncèrent dans la forêt. La nuit vint, et il s'éleva un grand vent qui leur faisoit des peurs épouvantables. Ils croyoient n'entendre de tous côtés que des hurlemens de loups qui venoient à eux pour les manger. Ils n'osoient presque se parler, ni tourner la tête. Il survint une grosse pluie, qui les perça jusqu'aux os ; ils glissoient à chaque pas, et tomboient dans la boue, d'où ils se relevoient tout crottés, ne sachant que faire de leurs mains.

Le Petit Poucet grimpa au haut d'un arbre pour voir s'il ne découvrirait rien : ayant tourné la tête de tous costés, il vit une petite lueur comme d'une chandelle, mais qui étoit bien loin par delà la forêt. Il descendit de l'arbre, et, lorsqu'il fut à terre, il ne vit plus rien : cela le désola. Cependant, ayant marché quelque temps, avec ses frères, du côté qu'il avoit vu la lumière, il la revit en sortant du bois.

Ils arrivèrent enfin à la maison où étoit cette chandelle, non sans bien des frayeurs : car souvent ils la perdoient de vue ; ce qui leur arrivoit toutes les fois qu'ils descendoient dans quelques fonds. Ils heurterent à la porte, et une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils voulaient. Le Petit Poucet lui dit qu'ils étoient de pauvres enfans qui s'étoient perdus dans la forêt, et qui demandoient à coucher par charité. Cette femme, les voyant tous si jolis, se mit à pleurer, et leur dit :

« Hélas ! mes pauvres enfans, où êtes-vous venus ? Sçavez-vous bien que c'est ici la maison d'un ogre qui mange les petits enfans ? »

– Hélas ! Madame, lui répondit le Petit Poucet, qui trembloit de toute sa force, aussi bien que ses frères, que ferons-nous ? Il est bien sûr que les loups de la forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit si vous ne voulez pas nous retirer chez vous, et, cela étant, nous aimons mieux que ce soit Monsieur qui nous mange. Peut-être qu'il aura pitié de nous si vous voulez bien l'en prier. »

La femme de l'Ogre, qui crut qu'elle pourroit les cacher à son mary jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer, et les mena se chauffer auprès d'un bon feu : car il y avoit un mouton tout entier à la broche pour le souper de l'Ogre.

Comme ils commençoient à se chauffer, ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte : c'étoit l'Ogre qui revenoit. Aussi-tôt sa femme les fit cacher sous le lit, et alla ouvrir la porte. L'Ogre demanda d'abord si le souper étoit prêt, et si on avoit tiré du vin, et aussi-tôt se mit à table. Le mouton étoit encore tout sanglant, mais il ne lui en sembla que meilleur. Il flairoit à droite et à gauche, disant qu'il sentoit la chair fraîche.

« Il faut luy dit sa femme, que ce soit ce veau que je viens d'habiller que vous sentez.

— Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'Ogre en regardant sa femme de travers ; et il y a icy quelque chose que je n'entens pas. »

En disant ces mots, il se leva de table et alla droit au lit.

« Ah ! dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper, maudite femme ! Je ne sçais à quoi il tient que je ne te mange aussi : bien t'en prend d'estre une vieille beste. Voila du gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois ogres de mes amis, qui doivent me venir voir ces jours-icy. »

Il les tira de dessous le lit, l'un après l'autre. Ces pauvres enfans se mirent à genoux, en luy demandant pardon ; mais ils avoient affaire au plus cruël de tous les ogres, qui, bien loin d'avoir de la pitié, les dévorait déjà des yeux, et disoit à sa femme que ce seroient là de friands morceaux, lorsqu'elle leur auroit fait une bonne sausse.

Il alla prendre un grand couteau, et en approchant de ces pauvres enfans, il l'aiguisoit sur une longue pierre qu'il tenoit à sa main gauche. Il en avoit déjà empoigné un, lorsque sa femme luy dit :

« Que voulez-vous faire à l'heure qu'il est ? n'aurez-vous pas assez de temps demain ?

— Tais-toy, reprit l'Ogre, ils en seront plus mortifiez.

— Mais vous avez encore là tant de viande, reprit sa femme : voilà un veau, deux moutons et la moitié d'un cochon !

— Tu as raison, dit l'Ogre, donne-leur bien à souper, affin qu'ils ne maigrissent pas, et va les mener coucher. »

La bonne femme fut ravie de joye, et leur porta bien à souper ; mais ils ne purent manger, tant ils estoient saisis de peur. Pour l'Ogre, il se remit à boire, ravi d'avoir de quoy si bien regaler ses amis. Il but une douzaine de coups de plus qu'à l'ordinaire, ce qui luy donna un peu dans la teste et l'obligea de s'aller coucher.

L'Ogre avoit sept filles, qui n'étoient encore que des enfans. Ces petites ogresses avoient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeoient de la chair fraîche, comme leur pere ; mais elles avoient de petits yeux gris et tout ronds, le nez crochu et une fort grande bouche, avec de longues dents fort aiguës et fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'estoient pas encore fort méchantes ; mais elles promettoient beaucoup, car elles mordoient déjà les petits enfans pour en succher le sang.

On les avoit fait coucher de bonne heure, et elles estoient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une couronne d'or sur la teste. Il y avoit dans la même chambre un autre lit de la même grandeur : ce fut dans ce lit que la femme de l'Ogre mit coucher les sept petits garçons ; après quoi elle s'alla coucher auprès de son mary.

Le Petit Poucet, qui avoit remarqué que les filles de l'Ogre avoient des couronnes d'or sur la teste, et qui craignoit qu'il ne prit à l'Ogre quelques remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit, et, prenant les bonnets de ses freres et le sien, il alla tout doucement les mettre sur la teste des sept filles de l'Ogre, après leur avoir osté leurs couronnes d'or, qu'il mit sur la teste de ses freres et sur la sienne, afin que l'Ogre les prit pour ses filles, et ses filles pour les garçons qu'il vouloit égorgier.

La chose réüssit comme il l'avoit pensé : car l'Ogre, s'estant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir differé au lendemain ce qu'il pouvoit executer la veille. Il se jetta donc brusquement hors du lit, et, prenant son grand couteau :

« Allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drolles ; n'en faisons pas à deux fois. »

Il monta donc à tâtons à la chambre de ses filles, et s'approcha du lit où étoient les petits garçons, qui dormoient tous, excepté le Petit Poucet, qui eut bien peur lorsqu'il sentit la main de l'Ogre qui luy tastoit la teste, comme il avoit tasté celle de tous ses freres. L'Ogre, qui sentit les couronnes d'or :

« Vrayment, dit-il, j'allois faire là un bel ouvrage ; je voy bien que je bus trop hier au soir. »

Il alla ensuite au lit de ses filles, où ayant senti les petits bonnets des garçons :

« Ah ! les voilà dit-il, nos gaillards ; travaillons hardiment. »

En disant ces mots, il coupa sans balancer, la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expedition, il alla se recoucher auprès de sa femme. Aussitost que le petit Poucet entendit ronfler l'Ogre, il reveilla ses freres, et leur dit de s'habiller promptement et de le suivre. Ils descendirent doucement dans le jardin et sauterent par-dessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, touïjours en tremblant, et sans sçavoir où ils alloient.

L'Ogre, s'estant éveillé, dit à sa femme :

« Va t'en là-haut habiller ces petits droles d'hier au soir. »

L'Ogresse fut fort estonnée de la bonté de son mary, ne se doutant point de la maniere qu'il entendoit qu'elle les habillast, et croyant qu'il lui ordonnoit de les aller vestir. Elle monta en haut, où elle fut bien surprise lorsqu'elle aperçut ses sept filles égorgées et nageant dans leur sang.

Elle commença par s'évanoïir, car c'est le premier expedient que trouvent presque toutes les femmes en pareilles rencontres. L'Ogre, craignant que sa femme ne fût trop longtemps à faire la besongne dont il l'avoit chargée, monta en haut pour luy aider. Il ne fut pas moins estonné que sa femme lorsqu'il vit cet affreux spectacle.

« Ah ! qu'ay-je fait là ? s'écria-t-il. Ils me le payeront, les malheureux, et tout à l'heure. »

Il jetta aussitôt une potée d'eau dans le nez de sa femme, et, l'ayant fait revenir :

« Donne-moy viste mes bottes de sept lieuës, luy dit-il, afin que j'aille les attraper. »

Il se mit en campagne, et, après avoir couru bien loin de tous les costez, enfin il entra dans le chemin où marchaient ces pauvres enfans, qui n'étoient plus qu'à cent pas du logis de leur pere. Ils virent l'Ogre qui alloit de montagne en montagne, et qui traversoit des rivieres aussi aisément qu'il auroit fait le moindre ruisseau. Le Petit Poucet, qui vit un rocher creux proche le lieu où ils estoient, y fit cacher ses six freres et s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'Ogre deviendroit. L'Ogre, qui se trouvoit fort las du long chemin qu'il avoit fait inutilement (car les bottes de sept lieuës fatiguent fort leur homme), voulut se reposer ; et, par hasard, il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'estoient cachez.

Comme il n'en pouvoit plus de fatigue, il s'endormit après s'estre reposé quelque temps, et vint à ronfler si effroyablement que les pauvres enfans n'eurent pas moins de peur que quand il tenoit son grand couteau pour leur couper la gorge. Le Petit Poucet en eut moins de peur, et dit à ses freres de s'enfuir promptement à la maison pendant que l'Ogre dormoit bien fort, et qu'ils ne se missent point en peine de luy. Ils crurent son conseil, et gagnèrent viste la maison.

Le Petit Poucet, s'estant approché de l'Ogre, lui tira doucement ses bottes, et les mit aussitôt. Les bottes estoient fort grandes et fort larges ; mais comme elles estoient fées, elles avoient le don de s'agrandir et de s'apetisser selon la jambe de celui qui les chaussoit : de sorte qu'elles se trouverent aussi justes à ses pieds et à ses jambes que si elles avoient esté faites pour lui.

Il alla droit à la maison de l'Ogre, où il trouva sa femme qui pleuroit auprès de ses filles égorgées.

« Vostre mary, lui dit le Petit Poucet, est en grand danger : car il a esté pris par une troupe de voleurs, qui ont juré de le tuër s'il ne leur donne tout son or et tout son argent. Dans le moment qu'ils luy tenoient le poignard sur la gorge, il m'a aperçu et m'a prié de vous venir avertir de l'estat où il est, et de vous dire de me donner tout ce qu'il a de vaillant, sans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tuëront sans misericorde. Comme la chose presse beaucoup, il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieuës, que voilà, pour faire diligence, et aussi afin que vous ne croyiez pas que je sois un affronteur. »

La bonne femme, fort effrayée, lui donna aussitôt tout ce qu'elle avoit : car cet Ogre ne laissoit pas d'estre fort bon mari, quoiqu'il mangeast les petits enfans. Le Petit Poucet, estant donc chargé de toutes les richesses de l'Ogre, s'en revint au logis de son pere, où il fut receu avec bien de la joye.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord de cette derniere circonstance, et qui prétendent que le Petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'Ogre ; qu'à la verité il n'avoit pas fait conscience de luy prendre ses bottes de sept lieuës, parce qu'il ne s'en servoit que pour courir après les petits enfans. Ces gens-là asseurent le sçavoir de bonne part, et même pour avoir bû et mangé dans la maison du bûcheron. Ils assurent que lorsque le Petit Poucet eut chaussé les bottes de l'Ogre, il s'en alla à la cour, où il sçavoit qu'on estoit fort en peine d'une armée qui estoit à deux cents lieües de là, et du succès d'une bataille qu'on avoit donnée. Il alla, disent-ils, trouver le roi, et luy dit que, s'il le souhaitoit, il luy rapporteroit des nouvelles de l'armée avant la fin du jour. Le roi lui promit une grosse somme d'argent s'il en venoit à bout. Le Petit Poucet rapporta des nouvelles dès le soir même ; et, cette premiere course l'ayant fait connoître, il gaignoit tout ce qu'il vouloit : car le roi le payoit parfaitement bien pour porter ses ordres à l'armée, et une infinité de dames luy donnoient tout ce qu'il vouloit pour avoir des nouvelles de leurs amans : et ce fut là son plus grand gain.

Il se trouvoit quelques femmes qui le chargeoient de lettres pour leurs maris ; mais elles le payoient si mal, et cela alloit à si peu de chose, qu'il ne daignoit mettre en ligne de compte ce qu'il gaignoit de ce côté-là.

Après avoir fait pendant quelque temps le métier de courier, et y avoir amassé beaucoup de bien, il revint chez son pere, où il n'est pas possible d'imaginer la joye qu'on eut de le revoir. Il mit toute sa famille à son aise. Il achepta des offices de nouvelle création pour son pere et pour ses freres, et par là il les établit tous, et fit parfaitement bien sa cour en même temps.

MORALITE

On ne s'afflige point d'avoir beaucoup d'enfans
Quand ils sont tous beaux, bien faits et bien grands
Et d'un extérieur qui brille ;
Mais si l'un d'eux est foible ou ne dit mot,
On le méprise, on le l'aille, on le pille.
Quelquefois, cependant, c'est ce petit marmot
Qui fera le bonheur de toute la famille.

8. Le Petit Poucet (texte modernisé)	Arektikam
Conte : Le Petit Poucet Il était une fois un bûcheron et une bûcheronne qui avaient sept enfans, tous garçons; l'aîné n'avait que dix ans, et le plus jeune n'en avait que sept.	Reiz : Arektikam Konviele lekepon tiyid intagabesik is kurenik dikis va peroy nazbeik, va anton rumeikye ; taneanazbalik tiyir anton sandaf ise tel jotik biwe perdaf.

On s'étonnera que le bûcheron ait eu tant d'enfants en si peu de temps ; mais c'est que sa femme allait vite en besogne, et n'en avait pas moins de deux à la fois.

Ils étaient fort pauvres, et leurs sept enfants les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait encore gagner sa vie. Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat et ne disait mot : prenant pour bêtise ce qui était une marque de la bonté de son esprit.

Il était fort petit, et, quand il vint au monde, il n'était guère plus gros que le pouce, ce qui fit qu'on l'appela le petit Poucet. Ce pauvre enfant était le souffre-douleur de la maison, et on lui donnait toujours tort. Cependant il était le plus fin et le plus avisé de tous ses frères, et, s'il parlait peu, il écoutait beaucoup. Il vint une année très fâcheuse, et la famine fut si grande que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfants.

Un soir que ces enfants étaient couchés, et que le bûcheron était auprès du feu avec sa femme, il lui dit, le cœur serré de douleur :

« Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants; je ne saurais les voir mourir de faim devant mes yeux, et je suis résolu de les mener perdre demain au bois, ce qui sera bien aisé, car, tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient.

- Ah! s'écria la bûcheronne, pourrais-tu toi-même mener perdre tes enfants ? »

Son mari avait beau lui représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvait y consentir; elle était pauvre, mais elle était leur mère. Cependant, ayant considéré quelle douleur ce lui serait de les voir mourir de faim, elle y consentit, et alla se coucher en pleurant. Le petit Poucet ouït tout ce qu'ils dirent, car ayant entendu, de dedans son lit, qu'ils parlaient d'affaires, il s'était levé doucement et s'était glissé sous l'escabelle de son père, pour les écouter sans être vu. Il alla se recoucher et ne dormit point du reste de la nuit, songeant à ce qu'il avait à faire.

Il se leva de bon matin, et alla au bord d'un ruisseau, où il emplit ses poches de petits cailloux blancs, et ensuite revint à la maison. On partit, et le petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il savait à ses frères. Ils allèrent dans une forêt fort épaisse, où à dix pas de distance, on ne se voyait pas l'un l'autre. Le bûcheron se mit à couper du bois, et ses enfants à ramasser des brouilles pour faire des fagots. Le père et la mère, les voyant occupés à travailler, s'éloignèrent d'eux insensiblement, et puis s'enfuirent tout à coup par un petit sentier détourné.

Lorsque ces enfants se virent seuls, ils se mirent à crier et à pleurer de toute leur force.

Le petit Poucet les laissait crier, sachant bien par où il reviendrait à la maison, car en marchant il avait laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avait dans ses poches. Il leur dit donc :

« Ne craignez point, mes frères; mon père et ma mère

Zo rogevat da intagabesik va nazbeik abicedje jontikote al dikir; vexe kurenikya kalion askiyir ise toltolayar.

Sin tiyid wawapaf nume peroy nazbeik funepeyed kire mek ixam rodebligawayar. Sin dere zo nigesiyid da tel jotik tiyir gedelapaf ise pulvinsiyir : naruson gu odayuca va coba anton tisa tcala va kiewuca ke inafa swava.

In tiyir omaf, ise viele al kobliyer, tiyir pwertaf biwe loon dam arekta, batdume gu Arektikam zo yoltayar. Bat kimtaf rumeik tiyir tel mejesinik ke mona ise kotviele zo kiovesiyir. Wori tiyir tel vepokik ke berikeem isu stropik, nume kase pulvimiyir voxe terekpayayar. Tandacekaj sokiyyir nume aelakola tiyir gijafa cugeke bat wawikeem gorayar da va nazbeikeem di jovleyer.

Lansielon edje rumeik senyeyed, intagabesik poke tey do kurenik, ton kranavlicana takra kaliyyir :

— En rabatel da va nazbeikeem mea sinkat ; va sin lenteon aelawalkes me co-rowí, nume al gorá da koe aalxo va sin eldeon statat enide di kaldrasutut. Batcoba titir drikafa kire, edje sin klovatad, mewinon yatetet.

— Ax! ~ intagabesikya diviegayar, ~ va rinaf nazbeikeem miv co-rostal ise co-drasul ?

Kore kurenik va sintafa wawuca nediyyir, ina me rofineyer ; tiyir wawafa neke tiyir sinafa gadikya. Wori, krafiason va kranaverapa kase va sin aelawalkes co-wir, turkon fineyer aze boreson senyayar. Arektikam va kotcoba sinon kalina kalgildeyer, kire kou ilava gildayason da sin va arianta pulviyyid, pune melorason al ranyayar aze lev reyta ke gadikye al kildegayar, ta terek tara mewinon. Gire senyayar voxe remi ark ke mielcek me di kenibeyer, modovason va gonaskitina coba.

Gazdon ranyayar aze ken kuksama laniyyir lize va ucom gu yone batakafe yeme tukotrayar, azon dimdenlaniyyir. Kot sin mallaniyyid, voxe Arektikam va intaf grupek pu berikeem mekon kaliyyir. Sin ko vafo aalxo laniyyid lize arte sanoya bora metan va artan rowiyyir. Intagabesik va inta toz gabeyer edje nazbeik va gamama ta klova treduyud. Gadikye is gadikya, va sin kobas wison, abicabicon illaniyyid aze moe eglunafa binka laizon yateted.

Viele bat rumeik ve wiyid da tiyid antaf, toz iepeyed ise boreyed.

Arektikam iskeyer da sin ieyed, grupenyesson lizo va mona di dimdenlaniyyir kire kene kelda va yone batakafe yeme plekuyune koe ucom lanison al lubesiyir. Numon kaliyyir :

— Me kivac, berik ; gadikeem va min batliz al isker,

nous ont laissés ici, mais je vous ramènerai bien au logis: suivez-moi seulement. »

Ils le suivirent, et il les mena jusqu'à leur maison, par le même chemin qu'ils étaient venus dans la forêt. Ils n'osèrent d'abord entrer, mais ils se mirent tous contre la porte, pour écouter ce que disaient leur père et leur mère.

Dans le moment que le bûcheron et la bûcheronne arrivèrent chez eux, le seigneur du village leur envoya dix écus, qu'il leur devait il y avait longtemps, et dont ils n'espéraient plus rien.

Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouraient de faim. Le bûcheron envoya sur l'heure sa femme à la boucherie. Comme il y avait longtemps qu'elle n'avait mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en fallait pour le souper de deux personnes. Lorsqu'ils furent rassasiés, la bûcheronne dit :

« Hélas ! où sont maintenant nos pauvres enfants ? Ils feraient bonne chère de ce qui nous reste là. Mais aussi, Guillaume, c'est toi qui les as voulu perdre ; j'avais bien dit que nous nous en repentirions. Que font-ils maintenant dans cette forêt ? Hélas ! mon Dieu, les loups les ont peut-être déjà mangés ! Tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfants ! »

Le bûcheron s'impacienta à la fin ; car elle reedit plus de vingt fois qu'ils s'en repentiraient, et qu'elle l'avait bien dit. Il la menaça de la battre si elle ne se taisait.

Ce n'est pas que le bûcheron ne fût peut-être encore plus fâché que sa femme, mais c'est qu'elle lui rompait la tête, et qu'il était de l'humeur de beaucoup d'autres gens, qui aiment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très importunes celles qui ont toujours bien dit. La bûcheronne était tout en pleurs :

« Hélas ! où sont maintenant mes enfants, mes pauvres enfants ? »

Elle le dit une fois si haut, que les enfants, qui étaient à la porte, l'ayant entendue, se mirent à crier tous ensemble :

« Nous voilà ! nous voilà ! »

Elle courut vite leur ouvrir la porte, et leur dit en les embrassant :

« Que je suis aise de vous revoir, mes chers enfants ! Vous êtes bien las, et vous avez bien faim ; et toi, Pierrot, comme te voilà crotté, viens que je te débarbouille. »

Ce Pierrot était son fils aîné, qu'elle aimait plus que tous les autres, parce qu'il était un peu rousseau, et qu'elle était un peu rousse. Ils se mirent à table, et mangèrent d'un appétit qui faisait plaisir au père et à la mère, à qui ils racontaient la peur qu'ils avaient eue dans la forêt, en parlant presque toujours tous ensemble. Ces bonnes gens étaient ravis de revoir leurs enfants avec eux, et cette joie dura tant que les dix écus durèrent.

Mais, lorsque l'argent fut dépensé, ils retombèrent

vexe va win denon vanstanyatá : va jin anton radimelanic.

Sin radimelaniyid nume in kal mona stayar, keno mila kelda viele sin ko aalxo al piyid. Taneon me rovekolaniiyid, vexe kev tuvel va kaliiks ke gadikeem levterektayad.

Viele intagabesikye is intagabesikya denon artlaniyid, jiomik ke wida va sanoy danun talolk pu sin stakseyer, va sinon mea pokolen talolk.

Batcoba va djukublira pu sin dimziliyir, kire bat wawik aelawalkeyed. Intagabesikye ko atelonya va kurenik vere stakseyer. Larde in vlevion me al estuyur, va atela baron loote dam ta sielestura ke toloy korik lusteyer. Moi griaelesasa estura, intagabesikya kaliyir :

— Kax ! toklize minaf nazbeikeem re tigr ? Sin va bat ark balte co-estud. Vexe dere, Guillaume, rin al djukaldrasul ; en al kaliyi da co-ireglietet. Va tokcoba koe bato aalxo sin re askid ? Kax ! Lorik, idatcol va sin rotir ixam al estud ! En til volayaf da batinde va nazbeikeem al kaldrasul !

Intagabesikye turkon larveyer ; lecen loon tolsanon kaliyir da sin fu ireglieyed, ostik in en al kaliyir. Ine gu aliera dratceyer kase in me di stivaweyer.

Intagabesikye loeke dam kurenik me zo mibuyur, vexe bantel takempayar, ise battel tiyir dum jontiktan albapas va mekalisa ayikya vox kruptes da kona kalinyisa sotir mazukesa. Intagabesikya borepeyer :

— Kax ! toklize jinaf nazbeikeem, kimtaf nazbeikeem re tigr ?

Ina konviele popoon kaliyir eke rumeik kake tuvel gildeyeson belcon toz ieyed :

— Cin batlizu ! cin batlizu !

Ina vulteyer aze tuvelfenkuyur aze mason kaliyir :

— Maneke tí sensapaf va win dimwison, va jinaf abegaf nazbeik ! Nutic legapaf ise aelepec ; ise rin, Pierrot, til zionapaf, pil enide di tcangé.

Bat Pierrot tiyir taneanazbalik, inon renan loon dam kot artel kire ina lidam in tiyid blakeramaf. Sin benazegayad aze kan molera puvegasa va gadikeem estuyud, ise va intafa vudera koe aalxo pwadeyed, cugviele miledje kalison. Dimwison va nazbeikeem do int, bat korikany zo felbeyed, ise bata daava jijayar liedje sanoy talolk tiskiyid.

Vexe viele erba mea zavzayar, sin gire nigeyed nume

dans leur premier chagrin, et résolurent de les perdre encore ; et, pour ne pas manquer leur coup, de les mener bien plus loin que la première fois. Ils ne purent parler de cela si secrètement qu'ils ne fussent entendus par le petit Poucet, qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avait déjà fait ; mais, quoiqu'il se fût levé de grand matin pour aller ramasser de petits cailloux, il ne put en venir à bout, car il trouva la porte de la maison fermée à double tour.

Il ne savait que faire, lorsque, la bûcheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeuner, il songea qu'il pourrait se servir de son pain au lieu de cailloux, en rejetant par miettes le long des chemins où ils passeraient : il le serra donc dans sa poche.

Le père et la mère les menèrent dans l'endroit de la forêt le plus épais et le plus obscur ; et, dès qu'ils y furent, ils gagnèrent un faux-fuyant, et les laissèrent là.

Le petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyait retrouver aisément son chemin, par le moyen de son pain qu'il avait semé partout où il avait passé ; mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule miette ; les oiseaux étaient venus qui avaient tout mangé.

Les voilà donc bien affligés ; car, plus ils marchaient, plus ils s'égarèrent et s'enfonçaient dans la forêt.

La nuit vint, et il s'éleva un grand vent qui leur faisait des peurs épouvantables. Ils croyaient n'entendre de tous côtés que les hurlements de loups qui venaient à eux pour les manger. Ils n'osaient presque se parler, ni tourner la tête. Il survint une grosse pluie, qui les perça jusqu'aux os ; ils glissaient à chaque pas, et tombaient dans la boue, d'où ils se relevaient tout crottés, ne sachant que faire de leurs mains.

Le petit Poucet grimpa au haut d'un arbre, pour voir s'il ne découvrirait rien ; ayant tourné la tête de tous côtés, il vit une petite lueur comme d'une chandelle, mais qui était bien loin, par delà la forêt. Il descendit de l'arbre, et lorsqu'il fut à terre, il ne vit plus rien : cela le désola. Cependant, ayant marché quelque temps avec ses frères, du côté qu'il avait vu la lumière, il la revit en sortant du bois. Ils arrivèrent enfin à la maison où était cette chandelle, non sans bien des frayeurs : car souvent ils la perdaient de vue ; ce qui leur arrivait toutes les fois qu'ils descendaient dans quelque fond.

Ils heurtèrent à la porte, et une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils voulaient. Le petit Poucet lui dit qu'ils étaient de pauvres enfants qui s'étaient perdus dans la forêt, et qui demandaient à coucher par charité. Cette femme, les voyant tous si jolis, se mit à pleurer, et leur dit :

« Hélas ! mes pauvres enfants, où êtes-vous venus ? Savez-vous bien que c'est ici la maison d'un Ogre qui mange les petits enfants ?

- Hélas ! madame, lui répondit le petit Poucet, qui tremblait de toute sa force, aussi bien que ses frères, que ferons-nous ? Il est bien sûr que les loups de la forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit si vous ne voulez pas nous retirer chez vous, et cela étant, nous

gorayad da gire di kaldrasuyud ; ison enide batviele me di co-keluyud, va in sumeon loon dam ba taneaafa toma di stayad. Vexe birgapon me lajupulviyid dume gan Arektikam zo levgildeyed, nume bantel gorayar da di maeyer milinde ixam al askiyir ; vexe beka ta tredura va yone yeme gazdon senyayar, pune me maeyer kire monatuvel al zo kalbudeyer.

In me grupeyer va coba rotaskiyir, viele, larde intagabesikya va begki ta miafizestura pu kottel al ziliyir, modavayar da va beg ika ye di rofaveyer, lubesison va kelk az kelk mo kelda lizo sin di laniyid. Acum koe ucom va in licayar.

Gadikeem ko lovafa is lodorikafa runda ke aalxo stayar, aze batvielu sin tigiyyid, dudelon rubdayar nume batlize jovleyer.

Arektikam dwinsiyir kire va kelda drikon fodimtrasiyir, kan beg faytaweyen kotliz al moelaniyir ; vexe zo akoyepeyer viele va mek kelk rodimtrasiyir ; zveri al piyyid nume va kotcoba al estuyud.

Acum sin zo vanmanapayad ; lecen loon avlayad pune loon egluyud ise van ludeve ke aalxo loloon laniyid.

Miel artfiyir ise vudesipisa sukapa loloon tupoaweyer. Sin va yone vanfise idatcoliepe kotlizu fogilded nume di zo folestuyud. Riwe me rovepulviyid mei rovetakaskarayad. Ve muvapayar nume kal niska zo remryud ; ba kota bora kildeyed nume ko dibla lubeyed lizu diblakirapaf senyayar, me grupeson va coba kan nubeem rotaskiyid.

Arektikam tid aal tidumayar enide va koncoba di rowiyir ; kotliz takaskarason, va afidama dum ke leta vox sumepon tigisa kaike aalxo ve wiyir. Va aal titlaniyir aze tigison moe sid, va koncoba mea wiyir ; batcoba va in erolayar. Wori, abicedje avlayason do berikeem, van wiyini afi, divlanison va aalxo va ini gire wiyir. Sin va mona lize bata leta tigiyyir adim artlaniyyid, vudepeson : lecen va ina jontikviele ilwiyyid, kotviele va kona suxoma titlaniyyid.

Va tuvel ve klantayad nume ayikyanya fenkuyur. Eruyur va coba kuraniyyid. Arektikam kaliyyir da wawaf rumeik tiyyid, da koe bato aalxo al egluyud nume eruyud enide sodegambon di rokenibeyed. Ayikyaya, va kot listapaf sin wison, toz boreyer aze kaliyyir :

— Kax ! kimtaf rumeik, tokliz al pic ? Me grupec da batlize tir mona de Gulamoledjik estus va velik ?

— Kax ! weltikya, ~ Arektikam dulzeyer, skotcapason bro berikeem, ~ va tokcoba askitiv ? Lanafa, arse idatcol ke aalxo va cin batmielon estatud ede den win me djumenudel, nume batdume, loon albav da Weltikye va cin di estur ; va cin rotir saatar ede va ine blikel.

aimons mieux que ce soit Monsieur qui nous mange ; peut-être qu'il aura pitié de nous si vous voulez bien l'en prier. »

La femme de l'Ogre, qui crut qu'elle pourrait les cacher à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer, et les mena se chauffer auprès d'un bon feu ; car il y avait un mouton tout entier à la broche, pour le souper de l'Ogre.

Comme ils commençaient à se chauffer, ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte : c'était l'Ogre qui revenait. Aussitôt sa femme les fit cacher sous le lit, et alla ouvrir la porte. L'Ogre demanda d'abord si le souper était prêt, et si on avait tiré du vin, et aussitôt se mit à table. Le mouton était encore tout sanglant, mais il ne lui en sembla que meilleur. Il flairait à droite et à gauche, disant qu'il sentait la chair fraîche.

« Il faut, lui dit sa femme, que ce soit ce veau que je viens d'habiller, que vous sentez.

- Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'Ogre, en regardant sa femme de travers, et il y a ici quelque chose que je n'entends pas. »

En disant ces mots, il se leva de table, et alla droit au lit.

« Ah ! dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper, maudite femme ! Je ne sais à quoi il tient que je ne te mange aussi : bien t'en prend d'être une vieille bête. Voilà du gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois ogres de mes amis, qui doivent me venir voir ces jours-ci. »

Il les tira de dessous le lit, l'un après l'autre. Ces pauvres enfants se mirent à genoux, en lui demandant pardon ; mais ils avaient affaire au plus cruel de tous les ogres, qui, bien loin d'avoir de la pitié, les dévorait déjà des yeux, et disait à sa femme que ce seraient là de friands morceaux, lorsqu'elle leur aurait fait une bonne sauce. Il alla prendre un grand couteau ; et en approchant de ces pauvres enfants, il l'aiguïsa sur une longue pierre, qu'il tenait à sa main gauche. Il en avait déjà empoigné un, lorsque sa femme lui dit :

« Que voulez-vous faire à l'heure qu'il est ? n'aurez-vous pas assez de temps demain ?

- Tais-toi, reprit l'Ogre, ils en seront plus mortifiés.

- Mais vous avez encore là tant de viande, reprit sa femme : voilà un veau, deux moutons et la moitié d'un cochon !

- Tu as raison, dit l'Ogre : donne-leur bien à souper afin qu'ils ne maigrissent pas, et va les mener coucher. »

La bonne femme fut ravie de joie, et leur porta bien à souper ; mais ils ne purent manger, tant ils étaient saisis de peur. Pour l'Ogre, il se remit à boire, ravi d'avoir de quoi si bien régaler ses amis. Il but une douzaine de coups de plus qu'à l'ordinaire : ce qui lui donna un peu dans la tête, et l'obligea de s'aller coucher.

L'Ogre avait sept filles, qui n'étaient encore que des

Kurenik ke Gulamoledjik, folis da kali gazda ke dureviel pu kurenikye co-ropreyutayar, iskeyer da sin kolaniyid aze pok teyany ta tuidulara va sin stayar ; lecen varaf fokevayan namulol tigiyyir, ta sielestura ke Gulamoledjik.

Edje sin va int toz tuidulaweyed, va baroya ok balemoya klantarapa va tuvel gildeyed : Gulamoledjik dimlaniyir. Kreme kurenik vlev ilava va sin preyutayar aze va tuvel fenkuyur. Gulamoledjik taneon eruyur kase sielestura zo egayar ise centexa zo malsaveyer, aze vere benazegayar. Namulol ware tiyir fortetyotaf voxe sedme in nutiyir lokiewaf. In ronon is talton griteyer, kalison da va fedaf cot peziyir.

— Tce, ~ kurenik kaliyir, ~ va bat jaftoloc jinon su fibastan pezil.

— Va fedaf cot pezi, pu rin gire kalí, ~ Gulamoledjik wan askiyir disukejeson va kurenik, ~ ise batlize koncoba megildana tir.

Kalison va batyon ravlem, kevu azega ranyayar aze van ilava ronton laniyir.

— Ax ! ~ kaliyir, ~ batinde va jin djucoel, rotapsanikya ! Me grupé dume va rin dere me co-estú : guazafa bonikya til falafa. Batse wivga evarton artlanisa ta estura ke baroy gulamoledjik naf gu jin is pitis arti konak viel ta worara.

In valevu ilava va tan az kot artan impayar. Bat kimtaf rumeik abadeyed, ixereruson ; vexe sin va tel lodudutaf gulamoledjik zolkomeyed, ise bat mesaas kan item ixam vumbeyer, ise pu kurenik kaliyir da sin co-tid grolaptaf estuks do inon gonaskiyin valtany. Va wedap nariyir ; ise va batyon rumeik vanlanison, moe abrotcaf rapor va in taltenubon gin tucuynayar. Va tan al ixam konubayar, viele kurenik kaliyir :

— Va tokcoba ba bat manaf bartiv djumaskil ? Kas va um ugal eldeon me daditil ?

— Stivawel ! ~ Gulamoledjik askiyir, ~ sin loeke zo solponatad.

— Vexe va atela jontikote wan dadil, ~ kurenik kalliyir :~ batse tanoy jaftoloc is toloy namulol is tanoy lik ke bulol !

— Ovel, ~ Gulamoledjik kaliyir :~ pu sin va sielesturafa sinkapa zilil enide sin me tumazdawed, aze ta kenibera stal.

Ayikyanya daavon zo felbeyer. Pu sin va sinka bureyer ; vexe sin cugeke vudes me di rotestuyud. Luxe Gulamoledjik, in gire toz uliyir, felben da va sinka ta fariura va intyon nik jontikote dadiyir. Sanon loon dam gubeon uliyir : batcoba takarotesimiyir nume di godesenyayar.

enfants. Ces petites ogresses avaient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeaient de la chair fraîche, comme leur père ; mais elles avaient de petits yeux gris et tout ronds, le nez crochu, et une fort grande bouche, avec de longues dents fort aiguës et fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étaient pas encore fort méchantes; mais elles promettaient beaucoup, car elles mordaient déjà les petits enfants pour en sucer le sang.

On les avait fait coucher de bonne heure, et elles étaient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une couronne d'or sur la tête. Il y avait dans la même chambre un autre lit de la même grandeur : ce fut dans ce lit que la femme de l'Ogre mit coucher les sept petits garçons ; après quoi, elle s'alla coucher auprès de son mari.

Le petit Poucet, qui avait remarqué que les filles de l'Ogre avaient des couronnes d'or sur la tête, et qui craignait qu'il ne prît à l'Ogre quelques remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit, et prenant les bonnets de ses frères et le sien, il alla tout doucement les mettre sur la tête des sept filles de l'Ogre, après leur avoir ôté leurs couronnes d'or, qu'il mit sur la tête de ses frères, et sur la sienne afin que l'Ogre les prît pour ses filles, et ses filles pour les garçons qu'il voulait égorgé.

La chose réussit comme il l'avait pensé ; car l'Ogre, s'étant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvait exécuter la veille. Il se jeta donc brusquement hors du lit, et, prenant son grand couteau :

« Allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drôles ; n'en faisons pas à deux fois. »

Il monta donc à tâtons à la chambre de ses filles, et s'approcha du lit où étaient les petits garçons, qui dormaient tous, excepté le petit Poucet, qui eut bien peur lorsqu'il sentit la main de l'Ogre qui lui tâtait la tête, comme il avait tâté celles de tous ses frères. L'Ogre, qui sentit les couronnes d'or :

« Vraiment, dit-il, j'allais faire là un bel ouvrage ; je vois bien que je bus trop hier au soir. »

Il alla ensuite au lit de ses filles, où ayant senti les petits bonnets des garçons :

« Ah ! les voilà, dit-il, nos gaillards ; travaillons hardiment. »

En disant ces mots, il coupa, sans balancer, la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expédition, il alla se recoucher auprès de sa femme. Aussitôt que le petit Poucet entendit ronfler l'Ogre, il réveilla ses frères, et leur dit de s'habiller promptement et de le suivre. Ils descendirent doucement dans le jardin et sautèrent par-dessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, toujours en tremblant, et sans savoir où ils allaient.

L'Ogre, s'étant éveillé, dit à sa femme :

« Va-t'en là-haut habiller ces petits drôles d'hier au soir. »

L'Ogresse fut fort étonnée de la bonté de son mari,

Gulamolejdik va peroya ware velafa nazbeikya dikiyir. Bata gulamolejdikama va listapafa almakseva diyid kire bro gadikye va fedaf cot estuyud ; vexe tiyid dem anamkapaf lukoptaf itameem is demakoraf pez, is dem artap dem cuynapaf divpaklanaf talgapeem. Men tiyid ikorapaf vexe abdiplekupuyud kire ta fortaybupkura va velik ixam bugdayad.

Nazbeikya waveon al zo seyed nume tela peroya koe ilavapa belcon tigiyid, kota dem moavasona moe taka. Koe mawa ara millumafa ilava tigiyir : ko bata kurenik ke Gulamolejdik va peroye rumeikye seyer ; azon, mallaniyir aze poke kurenikye kenibeyer.

Arektikam, katcalayas da nazbeikya ke Gulamolejdik va moavasona diskiiyid, is kivas da Gulamolejdik di sidjeyer da mali siel va sin ixam me al laridagabeyer, isti mielcek ranyayar, aze narison va gom ke intyon berik is tel intaf, mo taka ke peroya nazbeikya ke Gulamolejdik moi deswara va moavasona va sin zijnapon plekuyur ; azon mo taka ke kote berikye is tela intafa va sona rundayar enide Gulamolejdik di coeweyer nume va djularidagabeyen berikyeem gu intaf nazbeikyeem di dojeyed.

Coba jupekaweyer inde in al trakuyur ; lecen Gulamolejdik, divmodeyes moni miamiel, batceyer da va klibura arinton rotisa eldeon di obukayar. Batdume va int levgon divilavayar aze narison va wedap :

— Fu wí, ~ kaliyir, ~ inde fanikyeme vid ; tolon me ké !

Va mawa ke intaf nazbeikyeem uzeuston ticlaniyir aze va ilava vanlaniyir lize rumeikyeme tigiyid, kote kenibese vaxe Arektikam vudese viele nuba ke Gulamolejdik va inafa taka geltayar milinde va tela ke kote berikye al geltayar. Gulamolejdik, pestaleson va moavasona :

— Tcax ! ~ kaliyir, ~ fu kalcoeweyer ; efe daresielon ulirisiyí.

Azon ben ilava ke intaf nazbeikyeem laniyir, voxé pestaleyeson va gomam ke kote rumeikye :

— Ax ! batse sine, ~ kaliyir, ~ fanikyeme ; laoon kobá !

Kalison va batyona ewa, me keson, va larida ke peroya nazbeikya gabeyer. Valeapaf gu bata tegira, pok kurenik dimon senyayar. Batvielu Arektikam va iptokara ve Gulamolejdik gildeyer, pune va berikeem divmodesiyir aze kaliyir da sin va int wiluon di vageyed aze va in di radimelaniyid. Ko matela zijnon titlaniyid aze vamo rebavega grableyed. Riwe mielcekon vulteyed, wan skotcas, is megrupeson liz laniyid.

Gulamolejdik, divmodeyes, pu kurenik kaliyir :

— Ticlanil aze va batyone fanikyeme ke arintasiel vagel !

Ayikya gan vonuca ke kurenik zo gevapar, afanason

ne se doutant point de la manière qu'il entendait qu'elle les habillât, et croyant qu'il lui ordonnait de les aller vêtir, elle monta en haut, où elle fut bien surprise, lorsqu'elle aperçut ses sept filles égarées et nageant dans leur sang. Elle commença par s'évanouir, car c'est le premier expédient que trouvent presque toutes les femmes en pareilles rencontres.

L'Ogre, craignant que sa femme ne fût trop longtemps à faire la besogne dont il l'avait chargée, monta en haut pour lui aider. Il ne fut pas moins étonné que sa femme lorsqu'il vit cet affreux spectacle.

« Ah ! qu'ai-je fait là ? s'écria-t-il. Ils me le payeront, les malheureux, et tout à l'heure. »

Il jeta aussitôt une potée d'eau dans le nez de sa femme ; et, l'ayant fait revenir :

« Donne-moi vite mes bottes de sept lieues, lui dit-il, afin que j'aie les attraper. »

Il se mit en campagne, et après avoir couru bien loin de tous les côtés, enfin il entra dans le chemin où marchaient ces pauvres enfants, qui n'étaient plus qu'à cent pas du logis de leur père. Ils virent l'Ogre qui allait de montagne en montagne, et qui traversait des rivières aussi aisément qu'il aurait fait le moindre ruisseau.

Le petit Poucet qui vit un rocher creux proche le lieu où ils étaient, y fit cacher ses six frères et s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'Ogre deviendrait. L'Ogre, qui se trouvait fort las du long chemin qu'il avait fait inutilement (car les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme), voulut se reposer ; et, par hasard, il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'étaient cachés. Comme il n'en pouvait plus de fatigue, il s'endormit après s'être reposé quelque temps, et vint à ronfler si effroyablement, que les pauvres enfants n'eurent pas moins de peur que quand il tenait son grand couteau pour leur couper la gorge.

Le petit Poucet en eut moins de peur, et dit à ses frères de s'enfuir promptement à la maison pendant que l'Ogre dormait bien fort, et qu'ils ne se missent point en peine de lui. Ils crurent son conseil, et gagnèrent vite la maison.

Le petit Poucet, s'étant approché de l'Ogre, lui tira doucement ses bottes, et les mit aussitôt. Les bottes étaient fort grandes et fort larges ; mais, comme elles étaient fées, elles avaient le don de s'agrandir et de se rapetisser selon la jambe de celui qui les chaussait ; de sorte qu'elles se trouvèrent aussi justes à ses pieds et à ses jambes que si elles eussent été faites pour lui. Il alla droit à la maison de l'Ogre, où il trouva sa femme qui pleurait auprès de ses filles égarées.

« Votre mari, lui dit le petit Poucet, est en grand danger ; car il a été pris par une troupe de voleurs, qui ont juré de le tuer s'il ne leur donne tout son or et tout son argent. Dans le moment qu'ils lui tenaient le poignard sur la gorge, il m'a aperçu et m'a prié de vous venir avertir de l'état où il est, et de vous dire de me donner tout ce qu'il a de vaillant, sans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tueront sans miséricorde. Comme la chose presse beaucoup, il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieues que voilà, pour faire

va bask inde in va sin djuvageyer, nume folison da in va sinafa vagera benplekuyur, ticlaniyir lize kozwison va intafa peroya nazbeikya laridagabeyena is pujesa koe fortzey zo akoyepeyer. Toz krezyer, lecen batcoba tir tel taneaf paz mantode trasin gan cugtanya.

Gulamolejdik, kivas da kurenik slikedje di zavzayar ta inon dirgan ol, ticlaniyir enide di pomayar. Lieke dam kurenik zo gevayar viele va bata kultura disukexa ve wiyir.

— Ax ! Va tokcoba al aski ? ~ diviegayar. ~ Sin verkatad, nayanik, ise fure !

Va lava vas furutsacek ko pez ke kurenik vere mimayar ; aze ina dimon tisa jilafa :

— Va jinaf stazeem vas peroya *lieue* soluma zilil, ~ kaliyir, ~ enide va sin di rovebidu.

Ko tawaday mallaniyir aze kotlizo vultepeyes va kelda lize bat kimtaf rumeik keldonayad adim kolaniyir. Sin anton arte decemoya bora van mona ke gadikye tigiyyid. Va Gulamolejdik meftavameftavon lanis is remlanis va yona kuksa drikon lion dam ta remigara va kona betafa voama, wiyid.

Arektikam, wison va suxaf pistok poke xo lize tigiyyid, askiyir da sin va int benon preyutayad, ise va int dere plekuyur, wan disukeson va askira ke Gulamolejdik. Gulamolejdik, legapaf gu mefavlon exuleyena keldapa (leceen stazeem vas peroya *lieue* soluma va ayik socuupud), va int djutildeyer ; ise xuye, mo pist debanyayar lize rumeikyeme va int al preyutayad. Lecen cuerseyer, vani tilderama komodeyer aze toz iptokayar cugeke kimtafe rumeikye vudeyed lion dam viele va wedap ta laridagabera giyir.

Arektikam leeke vudeyer nume pu kot berik kaliyir da sin wiluon di yatayed edje Gulamolejdik kenibepeyer, ise da va in me di dwid. Va inafa pirda foliyid nume va mona kalion artlaniyyid.

Arektikam, vanlaniyis va Gulamolejdik, va stazeem zijnon impayar aze vere vukuyur. Kot staz tiyir gijapaf is mantapaf ; vexe larde sin tiyyid diolaf, va tugjawera ok tupinawera kare nimat ke korik va sin vukus gruteyed, inde ve tiyyid malyaf gu nuga is nimat lion dam ede mu in zo co-iyad. In kal mona ke Gulamolejdik ronton laniyir lize va inaf kurenik bores keve peroya laridagabeyena nazbeikya trasiyir.

— Rinaf kurenik, ~ Arektikam kaliyir, ~ wupeper ; kire gan blay al zo gralomer, gan dubiesik ixeyes da sin va in atatad ede va intafa varafa moava isu dilgava me co-zilir. Edje ton nubema bene larida zo giyir, va jin al kozwi ise al bliké da va rin gu inaf sok fu walzé ise fu kalí da va inafa varafa erbanya pu jin gozilil, edeme sin va in volsaason atatad. Larde debala tir kerujapafa, al kuraniyir da va bat inaf stazeem vas peroya *lieue* soluma nariyí enide kaliapon di laniyí ise sedme rin me bevalá rotuxasik.

diligence, et aussi afin que vous ne croyiez pas que je sois un affronteur. »

La bonne femme, fort effrayée, lui donna aussitôt tout ce qu'elle avait ; car cet Ogre ne laissait pas d'être fort bon mari, quoiqu'il mangeât les petits enfants.

Le petit Poucet, étant donc chargé de toutes les richesses de l'Ogre, s'en revint au logis de son père, où il fut reçu avec bien de la joie. Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord de cette dernière circonstance, et qui prétendent que le petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'Ogre ; qu'à la vérité il n'avait pas fait conscience de lui prendre ses bottes de sept lieues, parce qu'il ne s'en servait que pour courir après les petits enfants. Ces gens là assurent le savoir de bonne part, et même pour avoir bu et mangé dans la maison du bûcheron.

Ils assurent que lorsque le petit Poucet eut chaussé les bottes de l'Ogre, il s'en alla à la cour, où il savait qu'on était fort en peine d'une armée qui était à deux cents lieues de là, et du succès d'une bataille qu'on avait donnée. Il alla, disent-ils, trouver le roi et lui dit que, s'il le souhaitait il lui rapporterait des nouvelles de l'armée avant la fin du jour. Le roi lui promit une grosse somme d'argent s'il en venait à bout.

Le petit Poucet rapporta des nouvelles, dès le soir même ; et cette première course l'ayant fait connaître, il gagnait tout ce qu'il voulait ; car le roi le payait parfaitement bien pour porter ses ordres à l'armée ; et une infinité de demoiselles lui donnaient tout ce qu'il voulait, pour avoir des nouvelles de leurs fiancés et ce fut là son plus grand gain.

Il se trouvait quelques femmes qui le chargeaient de lettres pour leurs maris ; mais elles le payaient si mal, et cela allait à si peu de chose qu'il ne daignait mettre en ligne de compte ce qu'il gagnait de ce côté-là. Après avoir fait pendant quelque temps le métier de courrier, et y avoir amassé beaucoup de biens, il revint chez son père, où il n'est pas possible d'imaginer la joie qu'on eut de le revoir. Il mit toute sa famille à son aise. Il acheta des offices de nouvelle création pour son père et pour ses frères ; et par là il les établit tous, et fit parfaitement bien sa cour en même temps.

MORALITÉ

On ne s'afflige point d'avoir beaucoup d'enfants,
Quand ils sont tous beaux, bien faits et bien grands,
Et d'un extérieur qui brille ;
Mais si l'un d'eux est faible, ou ne dit mot,
On le méprise, on le raille, on le pille :
Quelquefois, cependant, c'est ce petit marmot
Qui fera le bonheur de toute la famille.

Ayikyanya, vudepesa, va sinafa varaf digiks pu in vere ziliyir ; kire bat Gulamoledjik zavzayar kiewapaf kurenik neke va velik estuyur.

Arektikam, vajayan gu kotak ke kulaceem ke Gulamoledjik, va mona ke gadikye dimdenlaniyir, lize daavapon zo emudeyer. Jontiktan gu banaf goaspil me dotrakud ise espud da Arektikam gu Gulamoledjik meviele dubieyer ; agelton, narison va inaf stazeem vas peroya lieue soluma me jiligayar, kire anton ta vultera kadime velik in zanieyer. Bat korik ravalddad da va batcoba male klitanya gruped, ise dace kire koe mona ke intagabesik al ulid ise al estud.

Sin ravalddad da viele va stazeem ke Gulamoledjik al vukuyur, pune ko gazaboyaxo laniyir lize grupeyer da kottan va ervolia tigisa arte tol-decemoya lieue soluma is va kiewatca meldara levion sokiyisa dwipiyir. In den gazik laniyir, ~ kalid, ~ aze kaliyid da ede in co-kuraniyir pune abdi vieltena in va warzot icde ervolia di munesteyer. Gazik va erbitayapa abdziliyir ede in di co-maeyer.

Arektikam va warzot sielon munesteyer ; nume grupenon gan bata taneafa vuida, va kota intafa djugalpera wayar ; lecen gazik ta burera va benplekura pu ervolia va in dodepeyer ; ise jontika weltamikya ta seotara va warzot icde aguntanik va betcoba pu in ziliyid, nume batcoba di tiyir inaf waksap.

Konaktanya va in gu twa mu kurenik vajgeyed ; voxé dodejeyed ise dro tiyir pinapafo eke va ban waksam me krafaiyar. Konakedje ksubeyeson va bata kutcupsikeba is aflavayason va jontika kiewega, den gadikye dimlaniyir lize va daava va tolwira rogestit. Va varafa yasa tusensayar. Va yon warzon redun rundak mu gadikye is berikeem lusteyer ; ise batkane va kot sin exoneyer, ise miledje aboyunyuyur.

LIDOK

Metan dikison va jontik nazbeik zo vanmanar,
Viele kot tir listapaf is ubaf is ontinackaf,
Is dem jebesa brucka ;
Vexe kase kon tir axaf ok mepulvis,
Zo vligur, zo balger, zo ellaker :
Dile, wori, bat velikam
Va kotafa yasa tukulatar.